

Ecole Nationale Supérieure
des Sciences de l'Information
et des Bibliothèques

D.E.A. en sciences de l'information et de la
communication.

Option 4, conservation du patrimoine.

MEMOIRE DE D.E.A.

GUIDES DU VOYAGEUR A
LYON AU XIXème SIECLE.

Antoine Monaque
sous la direction de M. Dominique Varry, E.N.S.S.I.B.

1992



Ecole Nationale Supérieure
des Sciences de l'Information
et des Bibliothèques

D.E.A. en sciences de l'information et de la
communication.
Option 4, conservation du patrimoine.

MEMOIRE DE D.E.A.

GUIDES DU VOYAGEUR A
LYON AU XIXème SIECLE.

Antoine Monaque
sous la direction de M. Dominique Varry, E.N.S.S.I.B.

1992

RESUME:

Les guides touristiques publiés à Lyon ou écrits par des Lyonnais au XIXème siècle marquent l'émergence d'un genre paralittéraire autonome en même temps qu'ils manifestent une véritable spécificité provinciale.

On y décèle une certaine rivalité avec Paris, mais aussi l'expression d'un fort attachement à la communauté régionale. Au delà des lieux communs et des stéréotypes inévitables, ils font preuve d'une subjectivité moins bridée que dans nos guides actuels.

DESCRIPTEURS:

Tourisme; Guide; Rhône; Historique; Stéréotype.

ABSTRACT:

Touristic guides published in Lyons or written by persons from Lyons during the XIXth century epitomise the birth of an autonomous literary genre and manifest a true provincial specificity.

They illustrate a rivalry between Lyons and Paris, and they also show a deep rooted regional feeling. Beyond inevitable stereotypes, they are written with a less bridled subjectiveness than those of today.

KEYWORDS:

Tourism; Guide; Rhône; Case history; stereotype.

I N T R O D U C T I O N

Les guides touristiques n'ont jamais été si nombreux ni si variés qu'aujourd'hui. Peu de pays ou de régions qui ne fassent l'objet d'une publication; d'autre part, les ouvrages spécialisés qui envisagent telle ou telle forme de tourisme, tel ou tel public, tel ou tel thème de voyage se multiplient. Voilà pourtant un genre dont le succès n'intrigue personne, peut-être en raison de son caractère utilitaire et pratique. Si l'on cherche une explication, on est alors tenté de mentionner simplement l'accroissement du temps consacré aux loisirs. C'est sans doute un peu court. Seule une sorte de "détour", pensons-nous, permettra de voir plus loin. Etudier ce qu'une autre époque a pu produire comme ouvrages similaires, voir comment par leurs partis-pris, leurs objectifs, leur méthode, ils se différencient de ce que nous connaissons, c'est ce donner les moyens d'une mise en perspective riche d'enseignements.

On se propose dans cette étude d'examiner les "guides du voyageur" lyonnais du XIXème siècle. Les "guides du voyageur" prennent au XIXème siècle une forme assez proche de celle des guides que nous utilisons pour que nous les reconnaissons pour tels, ce qui n'est pas le cas des ouvrages du siècle précédent. A la fin du XIXème siècle, du moins en ce qui concerne les grandes collections, on pourrait même dire qu'ils se stabilisent. Ils garderont longtemps la forme et l'esprit alors adoptés. Pourtant la distance qui nous

sépare de ces guides reste sensible, d'autant plus clairement, pourrait on dire, que les ressemblances sont nombreuses.

Cette étrangeté des guides que nous avons étudiés est à chercher également dans les limites spatiales que nous nous sommes imposées. Notre projet devait concerner à l'origine les guides "sur Lyon" sans plus de précisions. La pratique des guides nous a contraint à faire une grande différence entre les monographies locales, pour la plupart éditées à Lyon et les ouvrages tirés de collections couvrant de manière plus ou moins systématique la France ou l'Europe. Dans les premiers se fait entendre une voix de l'intérieur, qui s'oppose par le rôle qu'elle entend jouer, sinon par son contenu, à la voix toute "extérieure" des ouvrages généraux. Il semble bien que cette voix se soit maintenant tue, ce qui explique notre confusion initiale. Il a donc été nécessaire de reconsidérer notre angle d'attaque. Il est apparu en effet que les oppositions jouaient autant sur l'origine, lyonnaise ou non, des guides que sur la chronologie. Nous avons donc envisagé l'ensemble des guides d'origine lyonnaise comme un tout spécifique, sujet de notre étude, que nous avons opposé au reste de la production, renonçant à une présentation par tranches chronologiques. C'était là privilégier la production strictement lyonnaise au détriment des autres ouvrages, souvent tirés de collections plus générales.

Un fait nous a encouragés dans cette voie: le peu d'attention dont ils ont été l'objet de la part des chercheurs (sociologues ou scientifiques) qui se sont penchés sur la "littérature touristique". Les analyses de Roland Barthes, Jules Gritti, Paul Lerivray portent essentiellement sur les

Guides Bleus, leurs ancêtres Joanne et dans une moindre mesure les "Guides Verts" Michelin. tous ont vu dans ces grandes collections la quintessence du guide touristique, et s'ils n'ont pas cherché ailleurs, c'est que le prestige et le succès de ces publications leur conféraient une valeur d'exemple. Il est vrai que lorsqu'on prononce les mots "guide touristique" c'est surtout à une couverture bleue ou verte que l'on pense, mais on aurait tort, croyons-nous, de s'arrêter là. Or ce qui est souligné chaque fois dans ces études, c'est la continuité qui existe entre ces guides et leurs héritiers actuels. Elles dénoncent moins, d'ailleurs l'immobilité de jugements stéréotypés que l'autorité factice et aliénante qu'ils imposent au lecteur. L'ouvrage récemment publié par Hachette pour le cent-cinquantième des Guides Bleus, qui s'appuie en partie sur une étude de Daniel Nordman¹ offre un tableau plus nuancé, moins négatif surtout. Il rétablit en particulier la dynamique propre à la collection, son effort pour s'amender, s'adapter au fil du temps tout en soulignant la qualité de l'information recueillie par ses rédacteurs. Toutefois il ne continue pas moins - et cela par la force des choses! - de laisser dans l'ombre les "guides du voyageur" que nous avons précisément voulu étudier.

Reste à savoir comment. Il y a deux points de vue, en tous cas, que nous avons cherché à éviter avec d'autant plus de vigilance qu'ils complétaient et prolongeaient nos interrogations. Dans le premier cas, nous nous laissons

¹ NORDMAN, D. "Les guides Joanne, ancêtres des guides bleus" in NORA, P. Les lieux de mémoire: II La Nation. Paris: Gallimard, 1986. t.1 pp. 529-567.

fasciner par ce dont nous parlaient les guides, et la tentation était d'autant plus forte que les réalités qui sont en cause ont souvent disparu depuis. Lyon a changé au cours du XIXème siècle, et avec lui les modes, les transports, la sociabilité. Ouvrage pratique, objectif et sans prétentions d'aucune sorte, le guide ne serait-il pas le témoin idéal d'une époque pittoresque et révolue? Là n'est pas notre objectif. On pourrait même dire qu'il s'inspire d'un postulat contraire. Nous avons cherché en effet tout ce qui dans ces ouvrages indiquait une mise en scène particulière de la ville, proposée au voyageur. On ne doit donc pas chercher dans ce travail un essai d'histoire lyonnaise. Ce que nous avons voulu traquer, chaque fois, ce n'était pas tel aperçu inédit sur la ville d'autrefois, tel témoignage sur des moeurs différentes, mais au contraire ce qu'il y a de systématique dans la présentation, tous les clichés, les points de vue usés, les jugements répétés, bref tout ce qui révélait dans le guide une forme forte, obéissant à une logique interne.

D'un autre côté, il était impossible à partir d'un corpus aussi réduit de tirer des conclusions générales sur le genre que constitue le guide et de faire de Lyon le simple prétexte d'une analyse globale. Il était donc nécessaire de prendre en compte la spécificité lyonnaise qui induit, autant qu'elle en est le prétexte, le discours du guide. D'autant plus évidemment d'ailleurs que l'auteur de ce guide est un "indigène" qui parle (il faudra voir selon quelles modalités) de sa cité.

En tant que seconde ville de France, Lyon ne cesse de se mesurer, de rivaliser aussi, avec Paris. Ce "complexe

provincial" est patent dans les ouvrages que nous étudions. A cette situation conflictuelle s'ajoute le poids d'une histoire très riche au XIXème siècle. La Révolution et ses épisodes sanglants hante les mémoires. De grands événements comme le siège, la fusillade des Brotteaux ou la quasi destruction de la place Bellecour sont matière à des descriptions pathétiques où s'exprime souvent l'adhésion à une communauté, dans la célébration de ce qui constitue, au même titre que la Cathédrale Saint Jean ou l'Hôtel Dieu un "lieu de mémoire" de la vie lyonnaise. En revanche les troubles de 1831 et 1834, pour prendre un autre exemple, sont encore les contemporains d'un certain nombre de guides que nous étudions.

Si Lyon n'est donc pas la seule ville française à souffrir d'un complexe provincial, si la Révolution a laissé sa marque dans toute la France, le cas lyonnais présente suffisamment de traits spécifiques pour qu'on s'y arrête. C'est ce que nous avons tenté de faire, au lieu de gommer les particularismes qui auraient pu fausser le tableau "exemplaire" que nous aurions voulu dresser.

Un autre problème se posait: comment rendre compte de la diversité des guides de notre corpus? Pouvait-on parler à la fois de l'ouvrage de l'abbé Guillon, paru en 1797, et qui contient un "Eloge de la ville de Lyon", avec les "livrets-guides" du début du XIXème siècle, dans lesquels photographies et illustrations envahissent la page? Un discours global, assurément, n'était pas possible, mais on devait aussi prendre en considération la réelle cohérence, à plusieurs points de vue, de l'ensemble formé par ces guides.

Plutôt que de nous livrer à un pur exercice de typologie, nous

avons préféré - au prix d'un certain flou peut-être - mettre ces guides en relation les uns avec les autres, examiner la hiérarchie qui les ordonne, la liberté qu'ils s'autorisent, les modèles qu'ils revendiquent, qu'ils avouent ou se contentent d'imiter.

Un tel projet implique une méthode centrée, non seulement sur le texte des guides, mais sur leur aspect le plus matériel. L'ordre dans lequel les chapitres sont écrits, la présence ou non d'index et de tables, la mise en page du texte, l'aspect et l'orientation des plans, le rôle des illustrations, tous ces faits constituent autant d'indices qui doivent confirmer des intuitions et même susciter de nouvelles hypothèses qu'une attention au seul texte des guides n'aurait pu produire.

Cet effort pour saisir les guides dans leur matérialité s'est heurté parfois à des problèmes de conservation. Les ouvrages que l'on consulte dans les bibliothèques ont pour la plupart perdu l'apparence qu'ils devaient avoir autrefois dans la boutique du libraire. Généralement revêtus de reliures de cuir (ce dont on ne peut que se louer, si l'on considère l'état des ouvrages qui n'ont pas eu cette chance) leurs couvertures d'origine n'ont pas toujours été gardées. Il faut faire un effort pour imaginer, négligemment glissés dans une poche ou feuilletés à la hâte ces volumes qu'on entrouvre aujourd'hui avec crainte et dont les plans jaunis s'émiettent entre les doigts.

Au delà de légers désagréments, cette situation illustre la distance très grande qui existe entre la lecture méthodique que nous avons essayé de mettre en oeuvre, et la "consultation" fragmentaire, pragmatique, souvent distraite

(du moins le supposons nous!) qui a dû être celle des voyageurs d'autrefois. Certes, une telle distortion entre l'usage prévu d'un objet et celui qu'en fait le chercheur ou l'étudiant est inévitable, c'est même elle qui fonde la spécificité de sa démarche. Nous y avons été pourtant particulièrement sensible dans la mesure où nous espérions éclairer, à travers la structure de ces guides, l'usage qu'elle impliquait. En l'absence de véritables témoignages d'époque décrivant ces manières de lire, on n'a pu que poser des questions sans pouvoir y répondre.

Une autre conséquence de ce regard attentif à la lettre des "guides du voyageur", c'est l'ombre relative dans laquelle nous avons laissé leurs auteurs. Cela peut sembler paradoxal dans la mesure où, comme nous l'avons dit, ils n'hésitent pas à marquer leur oeuvre d'un cachet personnel. Il aurait été intéressant de voir quels liens existaient entre deux systèmes parallèles: d'une part celui des stratégies sociales politiques et familiales dans lesquelles les auteurs étaient impliqués, d'autre part le réseau de correspondances et d'antagonismes inscrit dans le texte même des guides. Celui-ci n'étant pas forcément d'ailleurs la traduction de celui-là. Nous n'avons pas entrepris ce travail, qui nous aurait entraîné trop loin. Les quelques indications que nous avons recueillies sur les auteurs n'ont eu d'autre but que d'éviter des contresens ou d'éclairer des points obscurs. Les personnalités d'un Charavay, d'un Péladan (frère ou père de l'illustre Sâr?) mériteraient pourtant davantage d'attention. On se contentera d'apercevoir leurs figures en filigrane dans le tissu des "discours touristiques" envisagés.

CORPUS

On distinguera deux groupes principaux, que nous avons présentés séparément dans un ordre chronologique.

Le noyau de ce corpus est donc composé des guides lyonnais du XIX^{ème} siècle. Ce XIX^{ème} siècle va grosso modo du premier Empire à la Grande Guerre. Il commence avec *Lyon tel qu'il était, tel qu'il est* de Guillon (1797) pour finir avec le Livret-Guide publié en 1912 par le syndicat d'initiative. On pourra reprocher à ces dates politiques leur arbitraire quant à une potentielle histoire des guides touristiques. Elles ont en fait l'avantage de correspondre, en amont avec la parution, en 1793 du *Guide du voyageur en Europe* de Reichard, souvent considéré comme le premier guide touristique, d'autre part en aval avec la généralisation du modèle illustré par le Guide Bleu, tel qu'il se maintiendra jusqu'à une période très récente.

Par "lyonnais", nous entendons les guides qui non seulement sont exclusivement consacrés à Lyon et à ses proches environs, mais ont été aussi (au moins partiellement) publiés à Lyon.

Entre les ouvrages de la première partie du siècle jusqu'en 1870 environs, et les guides de l'extrême fin du siècle jusqu'à la guerre de 14-18, on remarquera la coupure des années 1880. Peut-être est elle due au succès des grandes collections (Joanne, Baedeker). On notera cependant qu'elle correspond au plus gros de la production du baron Raverat (neuf volumes répertoriés), dont nous n'avons inclus aucun des

guides, tous consacrés à des localités précises des régions voisines de Lyon.

A ce premier groupe, il faut joindre trois ouvrages contemporains tirés de collections, procédant généralement par itinéraires, et qui traitent de Lyon "en passant": nous les appellerons guides "allogènes".

Ce corpus n'est pas exhaustif, et il ne prétend même pas être représentatif, à strictement parler, de la production. Il correspond seulement à la partie la plus accessible des ouvrages conservés à la Bibliothèque Municipale de Lyon et dans quelques autres bibliothèques (Université Catholique et Saint-Nizier) dont nous avons pu trouver la trace. Son indigence n'est pas telle cependant qu'il ne couvre (n'était la "coupure" signalée) toute la période choisie ne et soit par là significatif de l'ensemble des guides lyonnais publiés à cette époque.

Nous avons fait suivre chaque notice de l'abréviation sous laquelle ils seront désignés par la suite.

GUIDES "LYONNAIS":

GUILLON, A. *Lyon tel qu'il était et tel qu'il est ou tableau historique de sa splendeur passée, suivi de l'histoire pittoresque de ses malheurs et de ses ruines.* Paris: Desenne, 1797. 193p.

Désigné par l'abréviation: (Guillon 1797).

CHAMBET, A. *Guide de l'étranger à Lyon, ou description des curiosités, des monuments et des antiquités que cette ville renferme.* Lyon: Chambet, 1818. 216p.

Désigné par l'abréviation: (Chambet 1818).

COCHARD, NF. *Le guide du voyageur et de l'amateur à Lyon, ou description historique des monumens, curiosités, établissemens publics et particuliers que renferme cette ville, suivie d'une notice sur les rues places quais etc.* Lyon: Pezieux, 1826. 673p.

Désigné par l'abréviation: (Cochard 1826).

CHAMBET, A. *Guide pittoresque de l'étranger à Lyon.* Lyon: Chambet, 1836. 317p.

Désigné par l'abréviation: (Chambet 1836).

LIONS, J. *Nouveau guide de l'étranger à Lyon ou précis historique de Lyon ancien et de Lyon moderne.* 4ème éd. Paris: Audin; Lyon: Lions, 1838. 245p.

Désigné par l'abréviation: (Lions 1838).

PAUSSANT, P. *Dictionnaire-indicateur, ou le guide indispensable de l'étranger à Lyon.* Lyon: Nigon, 1843. 213p.

Désigné par l'abréviation: (Paussant 1843).

COMBE, A. CHARAVAY, B. *Guide de l'étranger à Lyon contenant la description des monuments, des curiosités et des lieux publics remarquables, précédé d'un précis historique sur la ville.* Lyon: Charavay frères, 1847. 322p.

Désigné par l'abréviation: (Charavay 1847).

GRANDPERRET, GL. *Lyon.* Paris: A.Maison; Lyon: A.Brun, 1852. 283p.

Désigné par l'abréviation: (Grandperret 1852).

CHAMBET, A. *Guide des étrangers, Lyon descriptif, monumental et industriel et ses environs.* 11ème éd. Lyon: chez l'auteur. 1860. 372p.

Désigné par l'abréviation: (Chambet 1860).

PELADAN, A. *Guide de l'amateur et de l'étranger à Lyon et dans les environs, historique, archéologique, scientifique, monumental, commercial et industriel.* Paris: Duprat, 1864. 556p.

Désigné par l'abréviation: (Péladan 1864).

EXPOSITION UNIVERSELLE DE LYON. *Nouveau guide de l'étranger à Lyon, historique, descriptif et industriel.* Lyon: Josseran, 1872. 174p.

Désigné par l'abréviation: (Expo 1872).

LYON-GUIDE ILLUSTRE. Lyon: A. Storck, [1894].XX + 84p.

Désigné par l'abréviation: (Lyon-Guide 1894).

GIL BERT. *Guide de la banlieue de Lyon.* Lyon: Syndicat de la publicité artistique et des guides illustrés, 1897. 164p.

Désigné par l'abréviation: (Banlieue 1897).

GIL BERT. *Le Sud-Est de la France, Lyonnais, Pilat, Savoie,*

Dauphiné, Bugey. Lyon: Société de publicité artistique et commerciale, 1900. 386p.

Désigné par l'abréviation: (Gil-Bert 1900)

SYNDICAT D'INITIATIVE DE LYON. *Lyon pittoresque, artistique, archéologique, ses environs: livret-guide illustré*. Lyon: impr. Waltener et C^{ie}, 1902. 64p.

Désigné par l'abréviation: (Livret-Guide 1902).

SYNDICAT D'INITIATIVE DE LYON. *Lyon pittoresque, livret-guide illustré*. Lyon: impr. Waltener et C^{ie}, 1904. 62p.

Désigné par l'abréviation: (Livret-Guide 1904).

PAILLON, M. *Guide Joanne pour Lyon et ses environs*. Paris: Hachette, [1905]. 71p.

Désigné par l'abréviation: (Paillon 1905).

RIVOIRE, A. *Lyon moderne, Lyon ancien, guide itinéraire du touriste*. Lyon: Syndicat d'initiative, 1907. 46p.

Désigné par l'abréviation: (Rivoire 1907).

SYNDICAT D'INITIATIVE DE LYON. *Lyon pittoresque, livret-guide illustré*. Lyon: impr. Waltener et C^{ie}, 1912. 112p.

Désigné par l'abréviation: (Livret-Guide 1912).

GUIDES "ALLOGENES":

GUIDE PITTORESQUE DU VOYAGEUR EN FRANCE: *route de Paris à Chambéry (...)*. Paris: impr. Firmin-Didot Frères, sd. 48p. (note au crayon sur la page de titre de l'exemplaire de la bibliothèque municipale de Lyon: 1836, 1838).

Désigné par l'abréviation: (Guide du voyageur 1836-1838).

BAEDEKER, K. *Le Sud-Est de la France, du Jura à la Méditerranée et y compris la Corse*. 7ème éd. Paris: Ollendorf, 1901. XIX + 436p.

Désigné par l'abréviation: (Baedeker 1901).

TOURING CLUB DE FRANCE. *Lyonnais et Velay (Ardèche; Haute-Loire; Loire; Rhône)*. Paris: Touring Club de France, 1903. (La France, sites et monuments). 100p.

Désigné par l'abréviation: (TCF 1903).

LE GUIDE,
MIROIR DE LA VILLE

Le souci de rester attentif au détail des textes nous oblige à présenter successivement ce qui participe d'un même mouvement. donner à voir la ville, c'est toujours, selon la manière dont on procède, en proposer un usage particulier.

L'ordre dans lequel les sites sont décrits, l'absence ou au contraire la mise en vedette de certains d'entre eux témoigne à la fois de l'image que l'on donne de la ville et du mode d'emploi que l'on en propose. Néanmoins il y a là deux visées différentes. dans le premier cas c'est la fidélité à un modèle, la justesse d'un portrait qui est en jeu, dans le second c'est la satisfaction du lecteur potentiel, les besoins, les aspirations qu'on cherche à contenter chez lui.

Voilà qui justifie, pensons nous, l'ordre choisi. D'abord donc, le guide comme "miroir de la ville". La métaphore peut paraître excessive. En effet ce qui se reflète dans le guide, ce n'est pas seulement une image fixe; malgré les plans, malgré les gravures, malgré les "tableaux" (écrits) qui présentent la ville dans son ensemble, le texte, en introduisant la temporalité d'une lecture oblige au mouvement, et par là, au choix d'un itinéraire ou, à tout le moins,

lorsque les guides ne choisissent pas la formule du parcours, d'un ordre systématique. Enfin il est une autre dimension qui doit trouver sa place dans le guide, c'est celle du temps. Mais contrairement à l'espace de la ville qui redouble en quelque sorte le texte du guide (il est toujours possible pour le voyageur (et d'ailleurs il le fait très souvent) d'aller vérifier *de visu* la description de tel ou tel monument) ce qui rend difficile toute tentative d'escamotage et contraint fortement le discours des auteurs, l'histoire, elle, se prête à plus de variations, et elle peut dans certains cas disparaître complètement. Ces trois dimensions de la représentation (statique, dynamique, historique) feront chacun l'objet d'une analyse.

A) REPRESENTER

I COUP D'OEIL GENERAL: LA VILLE EN UN MOT.

Dans la plupart des guides étudiés (nous envisagerons plus tard les exceptions) un chapitre d'introduction, à distinguer clairement des avertissements et préfaces qui sont eux des introductions au guide et non à la ville, est consacré à une présentation d'ensemble de Lyon. Les titres divers pris par ces parties liminaires sont en eux-mêmes éclairants.

L'adjectif "général" domine largement:

Situation. Aspect général (Paillon 1905)

Coup d'oeil général (Chambet 1860)

Aspect général (Lyon-guide 1894)

Physionomie générale (Livret-Guide 1904; 1912)

Pour anodin et naturel qu'il puisse paraître, il implique cependant la possibilité d'une emprise globale réelle par le regard; la capacité d'appréhender, d'un seul coup d'oeil, la ville dans son ensemble. C'est là que la situation spécifique de Lyon vient donner au vocabulaire somme toute banal des introductions une valeur concrète: Lyon est une ville qui se laisse facilement embrasser des hauteurs qui la dominent. Dans la préface qu'il a écrite pour le guide de Péladan, Joséphin Souvary, félicitant l'auteur pour l'originalité de ses commentaires, a cette expression: "*ce grand et beau panorama qui s'appelle Lyon*" (p.3).

Alors que les gravures qui représentent la Saône depuis la Croix-Rousse sont nombreuses dans les guides, c'est plutôt Fourvière qui retient l'attention des auteurs:

"C'est sur ces hauteurs qu'il faut aller pour embrasser d'un seul coup d'oeil la ville entière, ancienne et nouvelle, les deux fleuves, la plaine, le commencement du Dauphiné et tout au loin, quand le temps est clair, la masse rosée du Mont-Blanc et la chaîne des Alpes et du Dauphiné." (Lyon-guide 1894).

"C'est des quais de la rive gauche de la Saône puis de la colline de Fourvière qu'il faut avoir l'aspect général de

Lyon." (Paillon 1905).

"Si l'on veut bien voir Lyon, il faut monter à Fourvière".
(TCF 1903).

On retrouve ici le goût dénoncé par Roland Barthes pour les "vues" et les "panoramas", caractéristique selon lui d'une éthique "petite bourgeoise". Pas d'hyperboles affectives, dans ces indications relativement sèches (on est à la fin du XIXème et au début du XXème) mais l'on sent que ce qui compte, c'est la saisie totale de l'espace, sa lecture aisée, sans ces obstructions que la ville oppose d'en bas, à l'effort de compréhension du touriste.

Les larges percées du Rhône et de la Saône à travers la ville offrent elles aussi un point de vue, échappée du regard plutôt que saisie globale: la suggestion d'un mouvement apparaît bien dans les indications données par les guides *"pour admirer la ville de Lyon sous un de ses plus beaux aspects, il suffit à l'observateur de se placer vers la station de tramways à vapeur de Neuville, à l'entrée du pont de la Feuillée et de remonter du regard le cours de la Saône"* (Banlieue 1897 p. 18). Il y a là comme un écho, lyrisme romantique en moins, de l'exclamation lancée par le guide Lions en 1838 *"Ah combien l'oeil est satisfait et l'âme remplie de douces émotions, lorsqu'on découvre les coteaux, depuis Neuville jusqu'aux portes de Lyon!"* (Lions 1838 p. 27)

Chaque fois qu'il s'agit, dans une introduction, de donner une première image de Lyon, conforme à ce que le regard du voyageur peut saisir, tous les guides s'accordent à vanter sa

"situation". Le mot revient fréquemment: "*Situation pittoresque*" (Cochard 1826), "*Admirablement situé*" (Grandperret 1852), "*Situation unique*" (L-G Storck 1894), ou "*Privilégiée*" (Paillon 1905). Il n'y aurait là rien de remarquable (objectivement, la position de Lyon au confluent de deux grands cours d'eau, dominés par deux collines, sort du commun...) si cette première allégation n'était l'amorce d'une antithèse qui a trouvé ses partisans dans la première partie du siècle. Ainsi, après avoir fait l'éloge de "*l'heureuse position*" de Lyon, de sa "*situation pittoresque*" et de son "*air pur*", Cochard dénonce ses rues basses et tortueuses et ses immeubles trop hauts. Et l'auteur de réclamer que la loi qui fixe à Paris la hauteur des immeubles soit appliquée à Lyon (page 25). En 1847 le guide de Combe et Charavay propose une description similaire et, condamnant aussi la hauteur des immeubles lyonnais, déplore qu'on "*laisse le champ libre à la cupidité des entrepreneurs*" (Charavay 1847 p. 18). Il résume ensuite l'esprit de ces plaintes: "*La nature a tout fait pour Lyon, dit-il, et les hommes s'attachent à tout gêner.*" (Charavay 1847 p.18) Au delà de réminiscences "rousseauïstes", on sent une certaine amertume, caractéristique de bien des guides lyonnais, qu'elle ait pour cible la mauvaise réputation touristique de leur ville (ce sera l'occasion d'un chapitre spécifique) ou, comme ici, un décalage malheureux entre ce qu'elle est et ce qu'elle pourrait être.

Associée à ce thème, on trouve parfois une autre figure

antithétique qui oppose "l'extérieur" splendide de la ville, (c'est à dire ce que l'on voit des quais) à un "intérieur" décevant. *"La beauté de ses quais, l'élégance de ses ponts reçoivent un tribut d'admiration de tous les étrangers. Mais si l'on pénètre dans l'intérieur de la ville, on ne trouve plus que des rues tortueuses, des maisons bâties solidement mais sans goût, et d'une élévation telle que les boutiques et les étages inférieurs sont privés d'air et de lumière."* (Charavay 1847 p. 17) Ces remarques disparaîtront avec les transformations du Second Empire (perçement de la rue Impériale, l'actuelle rue de la République, dont la première pierre est posée le 25 avril 1855) sinon pour mieux souligner les améliorations survenues. Dans les guides postérieurs, on préfère, soit mentionner plus platement la variété offerte par le spectacle de la ville - c'est le vieux poncif touristique du contraste - ce qui a l'avantage de gommer toute animosité des textes (par exemple en parlant du *"double aspect, ici majestueux, là original, partout saisissant"* de la ville (Livret-Guide 1904, "Aspect général")), soit, plus subtilement, comme le fait Paillon, concéder au voyageur une *"impression première peu séduisante", "un cachet d'apparente froideur"*, qui disparaît et *"fait place au plus brillant relief quand le soleil dore les magnificences du paysage servant de cadre à la vaste agglomération"*; ce qui lui permet d'établir un parallèle avec le caractère des Lyonnais qui, *"comme leur ville gagnent à être connus"*. sous l'apparence rebutante, des trésors cachés: *"lorsque la connaissance est*

faite, il n'y a pas d'amitié plus franche ni plus durable que la leur" (Paillon 1905 p.14). Comme (Charavay 1847), (Paillon 1905) dévoile les apparences, mais cette fois-ci dans le sens d'une stratégie de séduction.

Le pittoresque des rues tortueuses de Lyon ne sera revendiqué qu'assez tard, à l'extrême fin du siècle, bien après en tous cas le mouvement de réhabilitation du patrimoine urbain hérité du Moyen-Age et de la Renaissance qui accompagne dans la seconde moitié du siècle le développement d'un important courant régionaliste autour de l'"Académie du Gourguillon" qu'anima le célèbre Nizier de Puitspelu.

II) LES PLANS

Nous voulons parler ici des plans généraux qui représentent Lyon dans son ensemble, non des éventuels plans de quartier ou d'édifices spécifiques que l'on peut trouver quelquefois. Nous restons avec eux dans une représentation globale et statique de la ville, comparable aux extraits d'introduction précédemment étudiés. Contrairement à ceux-ci pourtant, ils constituent un outil réellement pratique, et c'est là un atout que les longs résumés publicitaires qui ornent la couverture des guides du début du siècle ne manquent pas de rappeler. Ainsi (Péladan 1864): "*Guide de l'amateur et de l'étranger à Lyon (...) avec un plan de la ville et une lettre de Joséphin Soulayr à l'auteur.*" (Cochard 1826): "*Le guide du voyageur et de l'amateur à Lyon (...) orné d'un*

nouveau plan." (Charavay 1847): " *Guide de l'étranger à Lyon* (...) *accompagné d'un plan sur acier*". Pourtant, en même temps qu'il facilite le déplacement du voyageur, il fournit bien une image orientée (dans les deux sens du terme!) de la ville. Malheureusement, ces plans constituent un élément particulièrement fragile des guides: souvent simplement collés au début ou à la fin de l'ouvrage, ils résistent difficilement à des manipulations répétées que les pliures, dans des ouvrages en mauvais papier rendent souvent fatales. Ainsi quelques uns de ces plans ont disparu (c'est le cas pour (Lions 1838), (Chambet 1860) (Charavay 1847)) ce qui a limité notre analyse à une dizaine d'exemplaires.

a) L'orientation.

Nous sommes habitués à trouver le Nord en haut du plan déplié devant nous. Avant que cette convention ne se généralise, (et le phénomène a été beaucoup plus précoce pour les planisphères que pour les cartes à grande échelle) des orientations différentes étaient courantes. Ainsi dans nos plans lyonnais, le nord se situe en général à droite de la feuille, et les deux fleuves traversent horizontalement le plan, dans le sens pourrait-on dire, de la lecture, selon un triangle qui va en s'évasant, depuis le confluent jusqu'aux hauteurs de la Croix-Rousse. Le schéma inverse, avec toujours les deux fleuves à l'horizontale existe également, pour des guides généralement plus tardifs, tandis que l'orientation qui nous semble aller de soi ne se rencontre que deux fois dans les plans examinés.

On peut remarquer, sans aller plus avant dans les conclusions, que le schéma le plus courant, celui des fleuves horizontaux, suggère une analogie avec les représentations de Paris "normalement" orientées (avec une Seine plus ou moins horizontale) qui introduit une familiarité et comme une absence de rupture.

b) Quadrillage et repérage des monuments.

Le système de quadrillage, qui permet de retrouver telle rue, tel monument sur le plan grâce à ses coordonnées n'apparaît qu'assez tardivement ((Baedeker 1901) (Paillon 1905)). En revanche, on trouve fréquemment un cartouche contenant une liste de lieux et monuments dont les numéros sont reportés sur le plan. Ces listes sont soit thématiques (ainsi (Paillon 1905) qui distingue "édifices civils", "édifices religieux" et "principaux hôtels", soit alphabétique ((TCF 1903) (Expo 1872)) à moins qu'elles ne suivent un itinéraire; Le cas du guide Cochard est intéressant parce qu'il confirme l'hypothèse d'une continuité entre la lecture du guide et la lecture du plan: sur un plan où Rhône et Saône coulent horizontalement de droite à gauche, il progresse depuis le Sud (Perrache) jusqu'au Nord (la Croix-Rousse). Le plus ancien de nos plans (Chambet 1818) présente une énigme à cet égard. Son principe de classement des monuments n'a pas pu être identifié à coup sûr: il semble plus ou moins thématique, nullement géographique en tous cas. Cet archaïsme doit être lié à la représentation réaliste des détails du paysage (arbres, champs

dessinés) qui annonce une logique de l'illustration et non de la commodité d'emploi. Quelques guides enfin, n'offrent ni quadrillage ni liste d'édifices ((Péladan 1864) (Banlieue 1897) (Gil-Bert 1900) et n'indiquent pas directement le nom des rues sur le plan comme le font (Expo 1872) ou (Baedeker 1901) ce qui rapproche la fonction du plan de celle de n'importe quelle illustration, la gravure d'un monument par exemple.

c) Limites.

Contrairement à ce que l'on serait tenté de croire, eu égard à l'extension progressive de la ville vers l'est, le cadre dans lequel s'inscrit le plan reste étonnamment fixe et va se remplissant peu à peu de constructions. Le plan le plus étroit, atypique à plus d'un titre, a pour limites au nord le jardin des Chartreux, au sud la gare de Perrache, à l'est la place Louis XVI, à l'ouest Fourvière. Le plus étendu (si l'on excepte (Banlieue 1897), d'ailleurs assez comparable) s'arrête au sud avec le confluent, au nord avec Cuire, à l'est avec l'hippodrome, à l'ouest avec la Duchère et Sainte Foy (Gil-Bert 1900). Les quatre cinquièmes des plans étudiés se conforment, grosso modo, à ce schéma.

d) Quartiers.

La division de Lyon en arrondissements² n'est représentée que

² Le découpage de Lyon en arrondissements date de la Restauration, mais ils n'ont reçu leur forme actuelle qu'en 1852, avec des ajouts progressifs, à mesure que la ville

dans un seul des guide étudiés (Lyon-Guide 1894) relativement tardif. Elle a du mal à s'imposer face aux vieux quartiers et faubourgs traditionnels (on le verra lorsque nous étudierons les itinéraires) qui, par ailleurs, ne sont délimités sur aucun des plans étudiés, comme si l'unité organique de la ville allait de soi, et que la tentation de reproduire un modèle parisien ne pouvait la mettre à mal.

e) Couleurs.

Pas de surprise ici, elles vont en s'accroissant à mesure que les techniques d'impression s'améliorent. Les plus anciens plans, comme on pouvait s'y attendre, sont en noir uniquement (Cochard 1826) (Chambet 1818). Le rouge n'apparaît qu'en 1864, tandis que les deux plan qui utilisent trois couleurs (y compris le noir) datent de 1903 (TCF) et 1905 (Paillon).

Un cas singulier mérite d'être signalé: le guide Péladan (1864), qui utilise la bichromie à des fins publicitaires. Sur le plan en noir et blanc est tracé en rouge le chemin le plus court permettant de gagner l'observatoire Gay depuis la rue Impériale (l'actuelle rue de la République). Le résultat est d'autant plus frappant que cette ligne est le seul élément coloré de tout l'ouvrage. L'espace relativement réduit compris par le cadre du plan contribue à l'efficacité de cette

s'étendait, jusqu'en 1964, date de la création du neuvième arrondissement.

Pour plus de détails, on consultera:

GARDEN, M. BRONNERT, C. CHAPPE, B. *Paroisses et communes de France: dictionnaire d'histoire administrative et démographique: Rhône*. Ed. du C.N.R.S., 1978.

publicité. Ce plan est pourtant bien celui qui est annoncé dans le titre de l'ouvrage et non une pièce supplémentaire. Le caractère objectif, officiel, du plan tel que nous le concevons est subverti au profit d'un modèle plus flou, dans lequel une appropriation à des fins privées se conçoit.

Si l'on considère d'une manière plus globale l'ensemble de ces plans, on remarquera que la complexité croissante des moyens mis en oeuvre (polychromie, quadrillage de repère, utilisation d'un classement plus performant dans les listes d'édifices accompagnant les plans) vise non pas à améliorer la fidélité de la représentation, son réalisme, (ce qui était encore la logique du plan de (Chambet 1818), nous l'avons vu) mais à faire du plan un pur outil dans les mains de l'étranger, du voyageur. Ainsi le plan qui se rapprochait, par sa fonction, de l'illustration, et qui en outre utilisait la même technique qu'elle prend peu à peu le rôle d'un index ou d'une table, tandis que les photographies remplacent bientôt les gravures, rompant ainsi la continuité d'autrefois.

III) LES ILLUSTRATIONS

Les guides illustrés représentent environs la moitié de notre corpus, bien plus nombreux il est vrai à la fin du siècle qu'au début. Avec l'élaboration de techniques de reproduction de photographies, on voit certaines brochures se couvrir de petites vignettes qui attestent une manière nouvelle de concevoir l'illustration. Nous tâcherons d'appréhender ce

changement de statut, mais au préalable, il convient de déterminer les thèmes les plus représentés, et dans un second temps le style, au sens large, de ces illustrations.

a) Thèmes.

Une précision s'impose d'emblée: la *quasi* totalité des illustrations étudiées possèdent une légende, qui oriente parfois d'une manière précise la lecture d'une gravure ou d'une photographie d'ensemble (ainsi une vue un peu large du chevet de la cathédrale Saint Jean incluant la Saône et la basilique de Fourvière). Nous avons toujours respecté les indications portées sur les photographies chaque fois qu'il y avait une ambiguïté. Notre classification reste donc fidèle aux grandes catégories dont s'inspirent les rédacteurs pour rédiger leurs légendes.

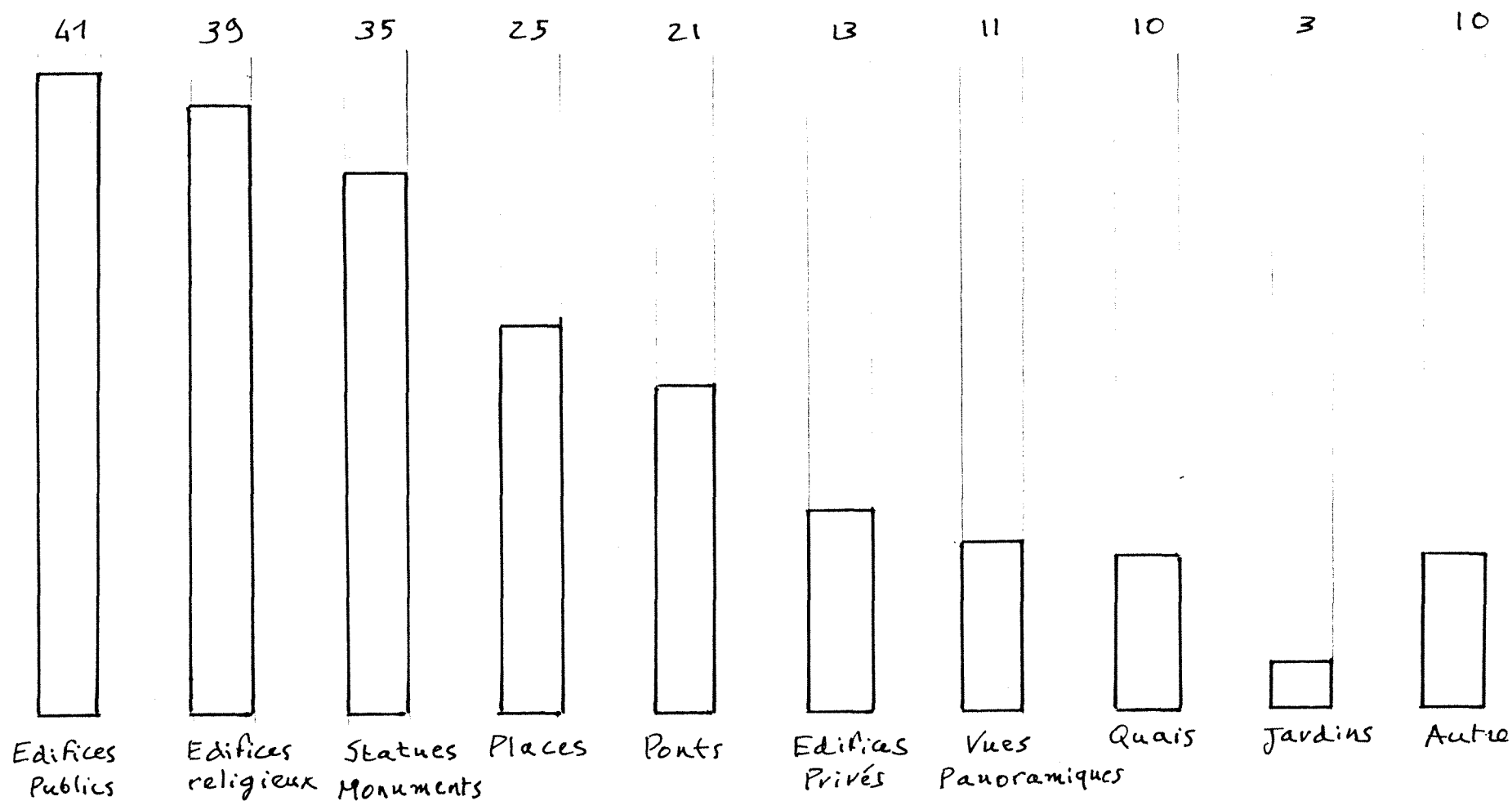
Pas de grande surprise à cet égard, édifices publics et religieux arrivent en tête, suivis de près par les statues et les monuments (on y a inclus les fontaines). Les édifices privés sont peu présents: cela tient moins à une valorisation exclusive de l'officiel, du public qu'à la réhabilitation tardive (du moins dans les guides) de ce "Vieux Lyon" si riche en belles demeures privées des XVème et XVIèmes siècles. A ce groupe d'illustrations centrées sur une seule construction, il convient d'opposer toutes celles qui, au contraire, représentent un espace, plus qu'un édifice: rues, quais, ponts, places. Ils sont nettement minoritaire par rapport à la première catégorie, mais leur présence n'est pas négligeable

ILLUSTRATIONS

Répartition par genre

Chaque illustration est comptabilisée

(Chambet 1860; Expo 1872; Lyon-Guide 1894; Banlieue 1897; Gil-Bert 1900; T.C.F. 1903;
Livret-Guide 1904; Paillon 1905; Rivoire 1907)



pour autant. L'importance des places atteste une préoccupation pour l'urbanisme qui se fait également jour dans l'indignation de certains auteurs du début du siècle face au manque d'harmonie des constructions (voir *supra* pp. 16-17). Les vues panoramiques depuis les hauteurs de la Croix-Rousse ou de Fourvière, souvent placées en tête des ouvrages, en frontispice (Cf Expo 1872) répondent aux introductions examinées plus haut en proposant une vision globale de la cité qui ne soit pas fictive comme le plan, mais mette sous les yeux du lecteur ce que le touriste ou le voyageur pourrait voir effectivement, quitte à charger le ciel de nuages menaçants et le premier plan de sombres frondaisons qui accusent le réalisme romantique (ou pittoresque?) de l'ensemble.

A côté de ces trois grandes catégories, certaines illustrations atypiques méritent qu'on s'y arrête parce qu'elles témoignent d'une ouverture des guides à des domaines qui peuvent surprendre. Ainsi (Banlieue 1897) qui propose une série d'itinéraires dans la banlieue de Lyon ne présente-t-il pas moins de sept photographies, sur un total de trente-neuf, montrant soit des gares de banlieues, soit des arrêts d'omnibus, soit une voiture de tramway ou d'omnibus en assez gros plan, généralement dans un cadre (rue ou place de banlieue) qui ne justifie pas une photographie à lui seul. Si l'intérêt de telles illustrations nous échappe, on remarquera cependant que l'ouvrage dans son ensemble fait une place très large aux transports en commun: tous les parcours proposés

suivent le trajet d'une ligne; les localités desservies par le train ou le tramway sont indiquées en rouge sur la carte; chaque parcours se termine par deux pages d'horaires environs. Les photographies participent à ce "balisage" du guide par le train et le tramway, sans préoccupation, semble-t-il, d'ordre pratique ou esthétique. Elles rappellent seulement de loin en loin l'orientation générale du guide. Cette prodigalité photographique, on la trouve dans le même guide à propos du canal de Jonage, dont les travaux étaient alors en cours. Cinq photographies lui sont consacrées, qui montrent le chantier sous différents angles, non sans une certaine monotonie. L'auteur se défend pourtant d'une pure admiration pour la technique mise en oeuvre et les améliorations qu'elle doit apporter. C'est au "touriste" qu'il s'adresse et il parle de la "promenade" de Jonage et son canal... Les illustrations choisies semblent démentir ces intentions en montrant justement de l'ouvrage ce qu'il a de moins attrayant, (palissades, blocs, barres de fer...) et laissant peu imaginer *"la fraîcheur de l'eau, les bosquets semés ça et là, l'agrément des pentes gazonneuses [...]"* (Banlieue 1897 p.42) qu'il ne manque pas de prédire pour un avenir assez proche.

b) Le style des photographies.

On a choisi pour l'étudier trois sites très communs dans les guides, dont on a comparé les différentes représentations. Il ne s'agit pas de remarquer, à travers l'illustration, les changements qui se sont produits au cours des ans: au contraire nous les avons choisis aussi immuables que possible,

afin que la permanence du sujet fît ressortir la variété des points de vue, des mises en scène, des encadrements. Ces trois sites sont la cathédrale Saint Jean, l'Hôtel de Ville et le cours de la Saône, depuis la Mulatière jusqu'à la Croix-Rousse.

L'angle de vision ne varie pas beaucoup d'une illustration à l'autre en ce qui concerne Saint Jean et l'Hôtel de Ville. On représente généralement la façade de la cathédrale prise légèrement de biais (depuis le nord du parvis sans doute) tandis que c'est le côté qui donne sur la place des Terreaux qui est le plus souvent préféré pour l'Hôtel de Ville. Les variations se jouent sur l'inclusion possible de l'une ou l'autre des fontaines qui ornent les deux places, la première érigée en 1857, la seconde de Bartholdi, installée en 1892. Deux guides cependant représentent le chevet de la cathédrale vu depuis les quais de Saône côté presqu'île (Chambet 1860; Lyon guide 1894) et deux autres montrent simultanément les deux façades de l'Hôtel de Ville (TCF 1903; Livret-Guide 1912). Les personnages ne sont quasiment jamais absents de ces illustrations: silhouettes qui circulent entre les orangers en bac sur la place des Terreaux de la fin du siècle, personnages minuscules qui animent les gravures et accusent la majesté des édifices.

La Saône offre des angles d'attaque plus variés: coteaux de la Croix-Rousse ou quais de la presqu'île. Les nombreux ponts qui la franchissent prodiguent un riche répertoire de lignes qui rythment et équilibrent les compositions. On remarque presque

toujours la présence de péniches ou de bateaux, parfois au premier plan (TCF 1903; Paillon 1905), comme si les illustrateurs avaient à coeur de toujours présenter de la ville une image vivante et de restituer le mouvement qui l'anime.

D'une manière plus globale et subjective, on est frappé, en examinant tous ces illustrations, par l'espèce de continuité qui existe entre gravures et photographies. S'il y a bien une évolution, ou du moins des différences de style entre le romantisme relatif de la cathédrale chez (expo 1872) et les cartes postales de (Rivoire 1907), il faut admettre l'apparence relativement photographique de Saint Jean chez (Chambet 1860) et le traitement en vignette romantique (bords arrondis et flous, ciel retravaillé en dégradé sans rupture avec le fond) de l'Hôtel de Ville de (Gil-Bert 1900).

La répartition des illustrations pose un problème différent: celui de l'intégration de l'image au texte. A mesure que l'on avance dans le temps les images se mêlent davantage au discours. Aux gravures pleine page et hors texte de (Chambet 1836) viennent s'ajouter, dans l'édition de 1860, des gravures plus petites et placées dans le sens de la lecture. Les cadres traduisent aussi à leur manière cette intégration croissante: à la fin du siècle, bon nombre de photographies (comme si l'objectivité prétendue du procédé autorisait par compensation ces libertés) font preuve d'invention dans ce domaine. Parmi ces innovations, l'une d'entre elles consiste à faire se confondre la part de ciel

photographiée avec le blanc de la page, ce qui permet au texte de mordre sur l'illustration (voir le Saint Jean de (Paillon 1905)). Parfois un cadre vient souligner l'asymétrie des images ainsi rognées, mais cette asymétrie ou ces tarabiscotages (ainsi les deux vignettes représentant l'Hôtel de Ville dans (Livret-Guide 1912) dont le cadre épouse le dessin des deux façades avec quelques incurvations supplémentaires) peut être purement décorative. Décoration qui dans le cas de ce guide gratuit édité par le syndicat d'initiative relève d'un "modern-style" un peu dégradé. On en a une autre manifestation exubérante dans les branches fleuries qui se croisent derrière les vignette de (Gil-Bert 1900).

Les thèmes des illustrations que nous avons examinées varient peu, à quelques exceptions près. En revanche le rapport qu'elles entretiennent avec le texte s'est modifié. A mesure que leur nombre augmente, elles s'intègrent davantage au récit descriptif, le scande dans un jeu dynamique entre la dense monotonie des lettres et les lignes plus aérées (parfois échevelées on l'a vu) de la gravure, de la photographie ou de son cadre.

D'autre part on a vu comment, en représentant les détails de la vie citadine, les illustrateurs cherchaient à témoigner d'un présent semblable à ce que le voyageur risquait d'avoir effectivement sous les yeux. Un guide pourtant échappe à ce schéma général (LYon-Guide 1894) et cherche à conjuguer passé et présent. Ainsi page 5 on trouve un dessin de l'ancienne

statue de Louis XIV de la place Bellecour, et au verso (il est vrai sur toute la page) une gravure présentant la statue moderne. Même chose pages 64 et 65 où sont gravés en regard l'ancien et le nouveau pont Morand. L'intérêt du procédé vient de ce qu'il n'est pas possible *a priori*, pour quelqu'un qui ne connaît pas Lyon de discerner la gravure "moderne" de "l'ancienne". L'utilisation de la photographie aurait inévitablement désigné cette différence alors que toutes les illustrations du guide restent, jusqu'à un certain point, sur le même plan.

La fantasmagorie (hélas ici desservie par une très médiocre qualité d'impression) d'une ville qui serait à la fois ce qu'elle est et ce qu'elle a été peut se donner libre cours. Plus curieusement encore, ce n'est pas seulement le passé qui est évoqué mais ce qui n'a jamais été: page 38 et 39 deux gravures de la même facture que celle dont nous venons de parler montrent un "*projet ancien de pont suspendu reliant la Croix-Rousse à Fourvière*", et le "*pont Clavenad projeté entre Fourvière et la Croix-Rousse*". Seules l'abondance et la diversité des embarcations qui sillonnent la Saône (barques, péniches, bateaux à aube et voiliers) donnent une touche insolite et comme irréelle à l'ensemble.*

B) P A R C O U R I R

* Voir annexe, II

Descriptions générales, plans de ville, illustrations donnent à voir dans le même instant une réalité complexe. Bien sûr, on objectera que si le panorama dominé à Fourvière s'offre d'un coup au regard, la description qu'en fait le guide introduit nécessairement la temporalité du discours, car il faut bien nommer les objets dans un ordre quelconque. Nous avons mis jusqu'ici ce fait entre parenthèses, et préféré analyser comme une image globale (comparable aux plans et aux illustrations) ce qui se déployait dans les descriptions. Mais dans le guide, le mouvement inhérent à tout récit s'articule au mouvement du voyageur qu'il accompagne d'un lieu à l'autre. Les descriptions, quand elles existent, d'"arrivées" à Lyon, puis les différents parcours proposés par les guides à travers leurs plans d'ensemble nous montreront comment les guides ont su affronter ce problème spécifique.

I) ENTREES

Les guides réservant une partie explicitement consacrée à l'arrivée, à l'entrée dans la ville, ne sont qu'au nombre de trois dans notre corpus. (Grandperret 1852) dans le chapitre trois de sa première partie, intitulé "Avenues et environs de Lyon"; (Chambet 1860) dans une sous-partie du chapitre deux "Coup d'oeil général"; (Gil-Bert 1900) au début de sa notice consacrée à Lyon. (Péladan 1864) se contente de signaler au début de son itinéraire (c'est à dire après un "précis de

l'histoire de Lyon") que *"c'est par une des plus belles entrées de Lyon qu'[il va] faire commencer au voyageur l'attrayante visite de la seconde ville de France"* (Péladan 64 p.44). Cette relative indigence tient en partie au fait que nous nous en sommes tenus à l'expression explicite, dans les guides de ces entrées. Elle nous interdit cependant d'attribuer une valeur très générale à des données éparses mais nous permet toutefois d'ouvrir quelques pistes.

La date des ouvrages retenus (1852; 1860; 1864; 1900) les situe tous dans la seconde partie du siècle, à un moment où le chemin de fer prend définitivement le pas sur tous les autres modes de transport. Cela n'a pas été sans conséquences pour les guides, et l'on sait que les guides de la collection Joanne suivaient strictement le parcours des lignes des grandes compagnies ferroviaires³. Ainsi à Lyon, aux vieilles entrées par Vaise (route de Lyon à Paris par la Bourgogne et le Bourbonnais), la Guillotière, pour qui vient d'Italie, ou encore la Saône, se substitue la gare de Perrache qui plonge d'emblée le voyageur, sinon au coeur de la ville, du moins à deux pas du centre. Beaucoup de guides de la fin du siècle, avant que l'automobile n'ait bouleversé les habitudes donnent cette même gare de Perrache comme point de départ pour visiter Lyon.

L'édition de 1860 du guide de Chambet se situe donc à une

³ Voir à ce propos NORDMAN, D. *Op. Cit.* pp.544 et sq. Il dit notamment: *"Il est indiscutable que pour lui [Joanne] le plan de la publication implique une division de l'espace. Celle-ci est fondée sur la voie ferrée"* (p. 544)

époque charnière où le chemin de fer, déjà bien développé, n'a pas encore remplacé tous les autres moyens de transport. Il est à cet égard exemplaire et nous donne un tableau détaillé des différents moyens d'accès à la ville qui s'offraient au voyageur. Chemin de "terre" avec les entrées par la Guillotière, Saint Clair, Vaise et la Mulatière; voie fluviale avec les bateaux à vapeur de la Saône et du Rhône; chemin de fer enfin avec les gares de Perrache, des Brotteaux, et le projet de la Croix-Rousse. On remarque alors que la description utilitaire des moyens d'accès, qui est en même temps l'occasion de montrer l'ouverture de la ville, son insertion dans un réseau de voies de communication qui attestent son importance se double chez Chambet d'un discours esthétique qui tend à faire de l'arrivée en ville un moment de plaisir, et de la contemplation d'un paysage en mouvement une initiation aux beautés que la ville prodiguera plus tard. Les guides actuels n'ont pas cessé d'attirer l'attention de leurs lecteurs sur la beauté d'une arrivée, et de recommander à ce propos tel trajet plutôt qu'un autre. Il reste que ces indications sont souvent ponctuelles, limitées à tel monument prestigieux (Chartres) à telle ville dont la situation est particulièrement pittoresque (Saint-Flour). Il se peut aussi que si nous sommes sensibles au cas lyonnais, c'est que la plupart des banlieues des grandes villes n'offrent aujourd'hui plus rien d'attrayant et que nous nous étonnions ici non d'une particularité du guide, mais des spécificités du paysage urbain au XIXème siècle. Quoi qu'il en soit, il reste frappant

que dans les guides (Grandperret 1852) et (Chambet 1860) bon nombre des entrées possibles énumérées fassent l'objet d'un commentaire esthétique. Ces notations sont souvent marquées chez Grandperret par une emphase sentimentale alors tout à fait courante. *"ici, l'oeil jouit de l'une de ces perspectives qui font éprouver le ravissement le plus complet"*⁴ écrit-il à propos de la vue qu'on a du confluent depuis les bateaux à vapeur du Rhône. Autant que ce que l'on voit, c'est ce que l'on ressent (ou doit ressentir) qui s'exprime ici. Plus intéressante peut-être est la rhétorique descriptive de l'auteur qui confond dans ses expressions le mouvement du regard et celui du voyageur, comme si le paysage qui défile était un panorama immobile dont le voyageur examinerait tour à tour les détails. On le remarque à propos de l'entrée par Saint Clair avec des expressions telles que *"[le voyageur] porte ses regards enchantés" "compte les ponts", "suit de l'oeil"*. Pour (Chambet 1860), par la Guillotière on jouira du *"riche panorama"*, du *"magnifique fleuve du Rhône"* et de *"quais si beaux"*(p.24). Saint Clair présente la *"plus belle entrée de Lyon"*(p.25), et le pont de la Mulatière permet de sentir *"l'effet magique que produit le chemin des Etroits et le coteau de Sainte Foy [...]"*(p.25). Le commentaire le plus intéressant concerne la gare de Perrache *"incontestablement la plus magnifique [entrée] [...] celle qui laisse le moins deviner aux voyageurs nos petites misères intérieures"*(p.31).

4 (Grandperret 1852) *"Arrivée par les bareaux à vapeur du Rhône inférieur et par le pont de la Mulatière"*, p.27.

On retrouve en effet ici l'opposition entre l'enveloppe somptueuse et le coeur gâté de la ville. Il importe d'autant plus de profiter de cet extérieur brillant qu'un angle privilégié seul l'entretient, fragile, et que l'illusion ne doit pas durer. Il y a là à coup sûr une spécificité lyonnaise que confirment les *Mémoires d'un touriste*⁵ de Stendhal. Venu par la Saône, l'écrivain qui, la plupart du temps, se montre si sévère pour Lyon s'est laissé séduire par son arrivée: "*Les rives de la Saône, à deux lieues au dessus de Lyon sont pittoresques, singulières, fort agréables*" dit-il, ce qui, au milieu des sarcasmes qu'il ne cesse de lancer par ailleurs, fait figure d'enthousiasme passionné.

Pour nous résumer, les particularités urbanistiques de Lyon (ces façades de palais qui bordent les fleuves) l'encombrement moindre des environs par les constructions, des moyens de transport moins variés mais aussi plus rapides qu'aujourd'hui se conjuguent pour faire de l'entrée en ville un moment fort de la visite.

II) D'UN LIEU A L'AUTRE

Après l'examen relativement ponctuel des "entrées" et des "arrivées", qui, en nombre de lignes, occupent une place réduite dans les guides, on se penche ici sur la structure générale, non des ouvrages dans leur totalité, mais de cette

⁵ STENDHAL. "Mémoires d'un touriste". In: *Voyages en France*. Paris: Gallimard, 1992. (Bibliothèque de la Pléiade).

partie centrale qui propose un parcours ou décrit tout ce que le voyageur est susceptible de rencontrer. Tout en appréhendant un phénomène assez global, sans rentrer dans les détails, on ne s'occupe donc ni des parties liminaires (préfaces, introductions présentations) ni des annexes et des chapitres particuliers (renseignement généraux etc).

a) Organisation générale.

Cette première distinction a priori ne va pas de soi, et l'on peut se demander dans quelle mesure elle correspond à la réalité des guides. Existe-t-il toujours une partie centrale formant un tout relativement indépendant? C'est la question que nous nous sommes d'abord posée. Un premier fait s'impose: ce schéma très général, qui suppose une structuration déjà assez forte se rencontre d'autant plus fréquemment que le guide étudié est tardif. Ce qui ne veut pas dire pas que des ouvrages du début du XIXème siècle (Chambet 1818; Cochard 1826) ne l'adoptent pas! Mais parmi les exceptions, on trouve surtout des guides du milieu du siècle (Lions 1838; Paussant 1843; Grandperret 1852; Expo 1872). Leur manière d'échapper à la règle commune présente assez de variété pour qu'il ne soit pas inutile de consacrer quelques mots à chacun, en remontant dans le temps.

(Expo 1872) présente une série de chapitres indépendants dont la hiérarchie n'est pas établie. Si ce qui est de l'ordre des monuments et des sites à visiter se trouve *grosso modo* dans la partie centrale du guide, il n'y a pas là une règle absolue. Or le guide s'ouvre bien sur une "*histoire de Lyon en quelques*

mots" pour finir avec une série de chapitres consacrés aux moyens de transport, mais entre les *"monuments civils et religieux"* et les *"ponts et quais de la Saône"* on trouvera entre autres, les *"institutions pieuses et charitables"*, les cimetières, les bibliothèques, *"l'Académie de Lyon et sociétés savantes"* ou encore une notice intitulée *"Armées, casernes, fortifications et camps de Lyon"*. (Grandperret 52) se présente comme un cas particulier car il ne devait être à l'origine que *"l'abrégé d'un travail plus étendu qu'[il avait] préparé sur l'histoire de cette ville"* (p.5, "Avertissement") comme le dit l'auteur dans la préface. La partie descriptive ne serait donc qu'un simple appendice ajouté par la suite en tête de l'ouvrage. Ainsi, même si le chapitre III s'intitule bien *"Quais places et ponts"* et se divise en sections géographiques (centre; midi; ouest; nord; est) l'importance de la partie historique, autant dans le projet de l'auteur que dans le guide lui-même (près de la moitié du livre) nous oblige à considérer à part l'ouvrage de Grandperret. Enfin, pour en venir aux deux guides les plus anciens, s'ils échappent à la norme c'est, nous allons le voir, pour des raisons fort divergentes, sinon opposées.

b) Deux exemples atypiques: (Paussant 1843) et (Lions 1838).

Comme son nom l'indique, le "dictionnaire-indicateur" de Paussant est rédigé sur le principe d'entrées alphabétiques. Cette formule aurait pu masquer un plan plus ou moins thématique, si le nombre des entrées avait été réduit et les notices assez développées. Mais ce n'est pas le cas: les

notices sont courtes, à quelques exceptions près, et le système de renvois facilite les recherches. Ainsi la description des sites et des monuments se trouve-t-elle mêlée à des indications d'ordre commercial ou pratique. Certes la partie dictionnaire forme un ensemble cohérent entouré de quelques appendices (préface; sommaire; "table analytique historique" qui ne contient que des noms propres) mais il n'est pas possible de l'assimiler au "corps" thématique ou alphabétique des autres guides.

Bâti sur un autre modèle, (Lions 1838) peut être aussi considéré comme atypique. Après deux chapitres historiques, une série de descriptions s'ordonne selon une division "naturelle" de la ville d'après le cours des fleuves qui la traversent (rive droite de la Saône, rive gauche, rive droite du Rhône, rive gauche). Vient ensuite, scindée en deux chapitres, une partie thématique qui comprend soit des lieux soit des administrations, soit des renseignements selon un ordre plus ou moins strict. On devine d'emblée quel est le danger d'une telle structure: il y a de fortes chances pour que ce que l'on a dit une fois dans la description il faille le répéter dans la partie thématique. Ce danger, le rédacteur du guide l'a lui même signalé dans une note de la page 154 à propos du Palais Saint Pierre. *"Ne pouvant, d'après le plan de cet ouvrage donner à chaque article le développement dont il est susceptible, nous avons cru devoir le reproduire quelquefois, pour en donner une explication plus circonstanciée, au risque de paraître nous répéter plusieurs*

fois. Ici, chaque sujet est complet et se présente de face, là, il n'est qu'ébauché et on ne peut le voir qu'en profil". On voudrait voir un archaïsme dans ce plan hybride dont les défauts sont sensibles au rédacteur lui-même, si, comme on l'a dit, certains ouvrages plus anciens ne se conformaient pas à un modèle déjà semblable à ce qu'on trouvera tout au long du siècle. A l'évidence pourtant, il y a dans (Lions 1838) quelque chose d'hésitant (sans parler du flou dans les détails) qui témoigne que le genre du guide touristique était encore susceptible de remises en cause et d'innovations au milieu du XIXème siècle.

c) Variété des parcours.

Ces réserves formulées, on peut se lancer dans une analyse plus synthétique des grandes catégories qui régissent la présentation de la ville au sein du guide, et qui intègre quand même les exceptions que nous avons signalées. Nous avons choisi de regrouper les différents types de classement représentés dans un tableau à deux entrées, correspondant d'une part à la division générale, d'autre part aux éventuelles subdivisions organisant une grande partie. Nous avons pris pour principe que toutes les combinaisons étaient possibles, à partir des quelques grands types de classification retenus. De ce fait beaucoup des cases du tableau que nous présentons sont vides. C'était le moyen de prendre assez de distance vis à vis des guides pour se faire une idée d'ensemble des modèles suivis. on a discerné les principes de classement suivants: d'abord les structures

LE PARCOURS DE LA VILLE : PLAN GENERAL DES GUIDES

Classement sur deux niveaux

(exemples : chapitres et sous-chapitres)

((Baedeker 1901) n'a pas pu être intégré à ce schéma (parcours par route et par province))

NIVEAU 1 \ NIVEAU 2	ordre selon un parcours	ordre thématique	ordre alphabétique	ordre suivant le cours des fleuves	classement par quartier ou arrondissement
classement par quartier ou arrondissement					
ordre suivant les cours des fleuves					
ordre alphabétique		Cochard 1826			
ordre thématique					
ordre selon un parcours	-Grandperret 1852 -Lyon-Guide 1894 -Banlieu 1897 -Gil-Bert 1900			Péladan 1864	-Guillon 1797 -Livret-Guide 1902 -Livret-Guide 1904 -Paillon 1905
ordre ou classement non identifié ('pas de second niveau)	-TCF 1903 -Rivoire 1907 -Livret-Guide 1912	-Chambet 1818 -Chambet 1836 -Guide de voyageur 1836-1838 Chambet 1860 -Expo 1872	Paussant 1843	Lions 1838	Charavay 1847

"géographiques" ou "topographiques" qui divisent la ville selon des parcours, des quartiers, ou bien encore les différentes rives de la Saône et du Rhône. On peut s'étonner de voir figurer dans la même classe "quartiers" et "arrondissements", mais comme il n'y avait qu'un seul guide dans notre corpus (Charavay 1847) pour suivre cet ordre, nous les avons réunis. De fait, on préfère toujours les quartiers anciens et les faubourgs traditionnels, restent donc trois classes topographiques: par itinéraire, par quartiers, d'après le cours des fleuves. On trouvera ensuite les classements thématique (que nous n'avons pas voulu subdiviser parce que les grands thèmes restent à peu près constants: "édifices publics", "édifices religieux", "ponts", "quais" etc) et enfin les structures alphabétiques, qui, sauf dans le cas exceptionnel, nous l'avons vu, du Dictionnaire-Indicateur de Paussant, correspond toujours au second niveau (ainsi on trouvera souvent sous la rubrique "édifices religieux" les églises classées par ordre alphabétique).

Deux faits principaux se dégagent de l'étude du tableau: d'une part la distinction de deux niveaux de classement ne vaut que pour la moitié environs de nos guides. Plusieurs explications sont possibles: soit le système de classement choisi l'interdit plus ou moins (c'est le cas pour (Paussant 1843)) soit un certain flou règne encore à l'intérieur des catégories, et il est alors difficile de comprendre l'ordre dans lequel sont classés les objets: c'est le cas pour les guides à structure thématique relativement anciens (Chambet

1818; Expo 1872; Chambet 1860; Charavay 1847), soit le premier niveau est déjà assez détaillé pour qu'un ordre véritable ne s'impose pas. Cette explication vaut pour les "guides à parcours" tels que (Rivoire 1907) et (Livret-Guide 1912).

D'autre part on notera que parmi nos guides, le topographique semble avoir le pas sur le thématique et l'alphabétique. Ainsi tous les ouvrages thématiques au premier niveau (mis à part Chambet 1818) s'avèrent topographiques au second, alors que nombreux sont les guides purement topographiques qui conjuguent parcours ou division par quartier avec parcours au second niveau. On trouve ainsi quatre ouvrages fonctionnant dans leurs chapitres comme dans leurs sous chapitres selon le mode du parcours. (Grandperret 1852; Lyon-Guide 1894; Banlieue 1897; Gil-Bert 1900). (Cochard 1826) fait donc figure d'exception, et dans les guides de la fin du siècle, l'itinéraire, le parcours, jugés plus commodes, dominent largement. On ne relevera pas ici les justifications d'ordre pratique qui expliquent ce choix dans certains guides: ce point sera examiné dans la seconde partie de cette étude. En revanche, on peut remarquer qu'un guide du début du siècle (Rivoire 1907) propose déjà une classification des guides. *"Trois moyens s'offraient à nous, dit-il dans sa préface, 1°) la forme alphabétique. 2°) la division par quartier et demi-journées. 3°) la forme d'un itinéraire unique"* pour conclure qu'il a retenu en fin de compte la troisième solution, jugée plus commode pour le lecteur. On voit que le modèle thématique n'est même pas mentionné et qu'en revanche, une différence

assez nette est faite entre deux méthodes que nous avons tout à l'heure réunies sous l'étiquette "topographique" ou "géographique". (Rivoire 1907) oppose donc la continuité du genre trois au fractionnement du genre deux. Il choisit de substituer aux lieux, "cellules" isolées par les limites d'un quartier ou d'un faubourg, plus ou moins remplies d'objets susceptibles d'intéresser le touriste, la linéarité d'un trajet qui fait fi de cette structure préexistante et lui préfère le fil de sa volonté. Le déploiement spatial de la ville est ignoré, ce qui compte, c'est le cheminement. A une logique de l'image, du tableau, plus ou moins rempli (selon le quadrillage des thèmes ou des quartiers) succède (on constate en effet que les guides de "parcours" se situent plutôt à la fin du siècle) une logique du récit.

d) Fonctionnement des parcours.

Il faut maintenant pousser plus loin l'analyse et voir d'un peu plus près à quoi ressemblent les itinéraires et dans quel ordre se succèdent les quartiers. Les limites de notre corpus et la variété des cas qui se présentent nous empêchent de bâtir une typologie satisfaisante. Du moins pouvons nous présenter quelques exemples qui donnent une idée de cette variété. En 1838, le guide Lions choisit un plan que nous avons défini plus haut comme fluvial, et qui progresse, grosso modo, d'est en ouest: rive droite de la Saône, puis rive gauche, rive droite du Rhône, et enfin rive gauche. Ce qui surprend à première vue, c'est que l'unité de la Presqu'île soit ainsi méconnue, alors que ses deux plus grandes places

(Bellecour et les Terreaux) se situent justement à peu près à mi-distance des deux fleuves! En revanche, la progression d'est en ouest a quelque chose de naturel dans la mesure où elle correspond, dans les grandes lignes, au développement de la ville au cours des âges: colline de Fourvière, presque île, puis conquête de la rive gauche du Rhône à la fin du XVIIIème et surtout au XIXème siècle. L'ouvrage de Péladan qui "suit" lui aussi le modèle fluvial, tout en proposant la même progression d'est en ouest nous surprend moins: la presque île ne donne lieu qu'à un seul parcours, qui, du confluent, remonte vers la Croix-Rousse. La rive gauche du Rhône est décrite dans le sens inverse, du nord au sud, depuis le parc de la Tête d'Or jusqu'à la Guillotière. Quant au premier itinéraire, il décrit une sorte de boucle depuis le chemin des Etroits, montant à Fourvière pour redescendre ensuite dans ce que nous appelons maintenant le Vieux Lyon en passant par Saint Paul, Saint Jean et Saint Georges.

Remontant quelques années en arrière, en 1852, nous constatons que c'est toujours la géographie, et cette fois-ci de la manière la plus abstraite qui soit, qui prime dans l'ouvrage de Grandperret. Il n'est plus question de fleuves ici, mais des quatre points cardinaux. Après le "centre", sont passés successivement en revue le "midi", "l'ouest", "le nord" et "l'est". Au delà s'étendent les "environs". L'ordonnance géométrique écrase ici toutes les spécificités urbanistiques de Lyon. Tout au contraire le guide de Combe et Charavay, nous l'avons dit, délaissant la géographie, s'est conformé à des

arrondissements pourtant récents puisqu'ils datent de la Restauration.

Enfin on trouve une illustration de la prégnance du modèle de parcours à la fin du siècle et l'émergence d'une logique linéaire dans le sillon centrifuge qui, partant de la place des Terreaux gagne, chez (Rivoire 1907) le bas de la presqu'île, remonte, toujours par la Presqu'île, mais cette fois sur les bords de la Saône, vers la Croix-Rousse, traverse le Rhône, explore les Brotteaux puis le quartier des universités, traverse les deux fleuves, monte à Fourvière et atteint Vaise avant de revenir sur la place des Terreaux. Cette spirale qui d'un seul trait balise la totalité de la ville abolit du même coup les frontières (qu'elles soient naturelles ou historiques) que respectaient les prédécesseurs que nous avons examinés. C'est que derrière ce procédé cavalier, se manifeste un art nouveau de visiter.

Nous y reviendrons; mais auparavant, voyons comment, après l'espace, s'organise le temps dans nos guides lyonnais.

C) RACONTER: L'HISTOIRE DE LA VILLE.

Alors que la description répète ce que l'utilisateur du guide a (ou pourrait avoir!) sous les yeux, qu'elle ne dit rien que le voyageur ou le touriste ne puisse, en théorie, vérifier de ses yeux (indépendamment bien sûr des jugements ou des expressions affectives qui se glissent dans la description) l'Histoire, elle, sous toutes les formes qu'elle prend dans les guides ajoute aux pierres, à l'espace qu'elle investit une profondeur qu'un simple "regard" sur les choses ne laisse pas deviner. Elle n'invite plus le lecteur à reconnaître, mais à comprendre, à démêler les raisons, l'esprit des choses. Elle est l'occasion parfois de menus coups de théâtre quand elle dévoile l'ancien sous le nouveau: la place Bellecour longtemps ne fut qu'un pré; à la place de l'oratoire de Fourvière, bientôt remplacé à son tour par la Basilique, s'éleva jusqu'en l'an 800 le *Forum Vetus* qui donna son nom à la colline. Sous la gravité de l'érudition, le devoir d'expliquer peut se cacher le plaisir d'un récit amusant, ou la nécessité de donner de l'intérêt à ce que l'on suppose n'en pas avoir assez pour le lecteur. Cette histoire-là, c'est celle qui accompagne tout au long d'un itinéraire, la description des sites et des monuments.

I) LES RESUMES HISTORIQUES

Venons en maintenant à ce qui constitue le pendant de ces "coups d'oeil" que nous avons passés en revue et qui bien

souvent les accompagne. Ils retracent, d'une manière plus ou moins synthétique, l'histoire de la ville, depuis ses origines antiques la plupart du temps. Quelques uns de nos guides, parmi les plus récents (Banlieue 1897; Livret-Guide 1904; Rivoire 1907; Livret-Guide 1912) ou les plus succincts ne comportent pas de tels résumés, pour les autres il se situe, soit dans un chapitre particulier situé avant, c'est le cas le plus fréquent, ou après la préface (voir Paillon 1905), soit il est intégré dans une introduction générale.

a) Mesure du temps.

Nous avons voulu, dans un premier temps, voir jusqu'à quel point les conclusions que Daniel Nordman tirait dans son étude sur les guides Joanne pouvait s'appliquer à notre corpus. "*A une interminable paleo-histoire des monuments, affirme-t-il' qui tient lieu d'histoire et qui s'arrête brutalement au XVIIIème siècle, ils ajoutent, après la parenthèse sans vie du XIXème siècle, le pont douloureux de la guerre franco-allemande [...]*"⁶. Pour ce faire, nous avons évalué grossièrement la quantité d'information consacrée à chacune des grandes parties historiques dans les résumés de l'histoire de Lyon inclus dans nos guides. Restait à savoir quelles devaient être ces périodes. Il fallait les choisir assez générales pour qu'elles puissent s'accommoder de la diversité des guides, sans déformer outre mesure la spécificité de l'histoire lyonnaise, où l'antiquité, la Renaissance et la Révolution française tiennent, à nos yeux tout du moins, une

⁶ NORDMAN, D. *Op. cit.* p.562.

place prépondérante. En adoptant ce schéma en six classes: Antiquité, Moyen-Age, Renaissance; XVIIème et XVIIIèmes siècle, Révolution XIXème siècle on jauge l'arbitraire des guides à l'aune de catégories sans doute tout aussi arbitraires, mais qui ont l'avantage de nous rendre visibles de grandes tendances qu'il faudra ensuite discuter. Nous avons donc procédé à un comptage et mesuré en "quantité" ce qui rentrait, pour chaque exposé, dans les catégories citées. On n'a donc pas tenu compte des divisions adoptées par les guides eux-mêmes et qui proposent un découpage différent, significatif en lui-même. Là encore, on se bornera à l'examen de quelques cas, les données n'étant pas assez constantes pour que l'on puisse juger de l'ensemble: il s'agit simplement de mesurer l'étendue des possibles.

Ces divisions peuvent être marquées par de simples alinéas, par des paragraphes ou par des sous-titres. On notera les exemples suivants, allant du moins structuré au plus organisé: (Baedeker 1901) propose en fin d'introduction un texte compact, écrit en petits caractères. Il se présente d'un seul bloc, sans aucune aérations, sans doute dans un souci d'économie.

(Cochard 1826) lui, organise son texte en paragraphes. Il s'arrête, grosso modo, à la fin du Moyen-Age et ne retient que l'histoire commerciale des siècles suivants. Le passage de Lyon sous la couronne de France est marqué par un alinéa: l'importance de cette date est confirmée, de manière plus nette encore dans le Dictionnaire-Indicateur Paussant, qui

emprunte, "*continué jusqu'en 1843*", un précis chronologique de l'histoire de Lyon jusqu'en 1835 publié dans la revue du Lyonnais. Les six divisions adoptées sont les suivantes: I):

- I) *Lyon sous les Romains*
- II) *Lyon sous les rois burg-hunds et francs.*
- III) *Lyon sous les archevêques.*
- IV) *Lyon sous les rois de France.*
- V) *Lyon pendant la Révolution.*
- VI) *Lyon sous le Consulat, l'Empire et la Restauration.*⁷

Ni le Moyen-Age ni la Renaissance ne font l'objet de sections spécifiques, malgré l'adoption d'une graphie germanique, dans la lignée d'Augustin Thierry, pour désigner les rois burgondes, ce qui témoigne, dans une certaine mesure du regain d'intérêt que suscitent, depuis la Restauration, les siècles obscurs... C'est la succession des pouvoirs exercés sur la ville, au détriment des faits de civilisation plus généraux qui structure un précis centré sur la politique.

En 1894 on retrouve dans le résumé de l'histoire populaire de Lyon de A. Bléton utilisé par (Lyon-Guide 1894), une division par chapitre tout à fait comparable:

- I) *Période de fondation.*
- II) *Gouvernement des archevêques (1032-1312)*
- III) *Régime consulaire (1312-1550)*
- IV) *Les gouverneurs du Lyonnais (1550-1789)*

⁷ (Paussant 1843) pp.74-80.

V) Les temps modernes.⁸

La seule différence notable réside en la distinction qui est faite d'une période "consulaire", qui souligne la relative indépendance de Lyon avant la main mise des gouverneurs, là où (Paussant 1843) ne voulait considérer que la tutelle des rois de France.

b) Siècles phares, siècles oubliés.

Il était nécessaire de signaler cette diversité avant de passer à l'analyse des grandes tendances. Pour réunir des données homogènes, on a dû se servir d'une "grille" unique de répartition sans tenir compte des divisions propres à chaque guide, réunissant parfois ce qui était séparé ou au contraire partageant entre deux classes différentes ce qui faisait partie du même paragraphe.

Un fait s'impose: la place prépondérante tenue par l'Antiquité dans les guides les plus anciens où elle constitue parfois l'essentiel de la notice historique, comme pour (Chambet 1818 et 1860) ou (Expo 1872). Il n'y a là rien d'étonnant, car le passé romain considérable de Lyon vient rejoindre le prestige d'une période dont on cherche encore avidement les traces dans les premières années du XIXème siècle. Témoin le *Voyage dans le midi de la France*⁹ de Millin. S'il déclare dans sa préface qu'il désirait que le "lecteur pût, à l'aide de ce seul ouvrage, connaître tout ce qui est digne de curiosité dans les belles contrées qu'il a

⁸ (Lyon-Guide 1894), "Histoire de Lyon", pp.I à XX.

MILLIN, AL. *Voyage dans les départements du midi de la France*. Paris, 1807.

SIECLES PHARES, SIECLES OUBLIES

Répartition par grandes périodes du texte des notices
historiques.

(nombre de lignes par période converti en pourcentage du total)

	Antiquité	Moyen-âge	Renais- sance	17 et 18ème siècles	Révolu- tion	19ème siècle
Guillon 1797	43,4	40,1	16,5	0	0	0
Chambet 1818	90,9	7,6	1,5	0	0	0
Cochard 1826	75,4	24,6	0	0	0	0
Guide du voyageur 36_38	53,8	38,5	5,8	1,9	0	0
Lions 1838	77,5	15,4	7,1	0	0	0
Paussant 1843	17,6	23,5	11,8	11,8	17,6	17,6
Charavay 1847	43,6	23,1	7	10,3	10,3	5,8
Grandperret 1852	10,3	33,7	14,1	15,2	16,8	9,8
Chambet 1860	100	0	0	0	0	0
Péladan 1864	51,1	24,8	5,2	3	9,3	6,6
Expo 1872	89,7	3,8	2,6	0	2,6	1,3
Lyon-Guide 1894	10,9	23,8	18,2	16,1	13,8	17,3
Gil-Bert 1900	30,8	25	6,7	1,9	9,6	25,9
Baedeker 1901	36,7	16,7	3,3	3,3	16,7	23,3
Paillon 1905	25	21,2	2,3	6,8	25,8	18,9

parcourues", ces curiosités sont très souvent, même s'il s'en défend par la suite, des antiquités. Les nombreuses reproductions d'inscriptions lapidaires présentées dans l'ouvrage et la préoccupation dont il fait preuve lors de son passage à Lyon pour la constitution régulière d'une collection ^{le prouvent}. Cette prééminence fait aussi écho, plus loin dans le temps, à tous les archéologues et antiquaires souvent cités dans les préfaces, dont l'oeuvre bien souvent prend l'allure d'un panégyrique, la respectabilité de la ville se mesurant à l'ancienneté de ses origines⁹. Des débats sur la fondation de la ville que nous étudierons tout à l'heure peuvent se comprendre sous cet angle comme le pendant des recherches généalogiques auxquelles se sont livrés quelques érudits du XIXème siècle.

Le Moyen-Age, même s'il est à l'honneur au XIXème siècle et qu'il a pour lui le prestige de l'ancienneté, semble un enjeu moins capital que l'Antiquité proprement dite. Les guides se bornent à énumérer avec plus ou moins de détails les différents pouvoirs qui se sont succédés. Cela peut prendre du temps (on doit garder à l'esprit l'inégalité foncière, en nombre d'années, du découpage que nous avons choisi!) ce qui explique la place relativement importante qu'il occupe dans les guides, et sans qu'on note de variations significatives au cours du temps.

Avec la Renaissance, les XVII et XVIIIèmes siècles sont les

⁹ A ce propos, voir CHABAUD, G. MONZANI, P. *Op. Cit.* Deuxième partie, chap. III: "*La ville ouvrage d'art*".

grands délaissés de nos guides. Il est vrai que les règnes des Bourbons n'offrent pas ces épisodes spectaculaires (guerres ou renversements politiques par exemple) dont l'histoire telle qu'on l'a écrite alors est si friande, et la prospérité économique du XVIIIème siècle, si elle est signalée, n'arrête généralement pas très longtemps les rédacteurs. La Renaissance, en revanche, offrait plus de possibilités et la richesse culturelle de la première moitié du siècle, avec ses grandes figures comme Louise Labé ou les imprimeurs célèbres méritaient, à nos yeux d'hommes du XXème siècle, plus de détails. Il est difficile de faire le partage entre l'ignorance et le dédain volontaires dans cet espèce d'escamotage. Mais à mesure qu'on avance dans le temps, les guides sont plus diserts. Le mouvement de découverte et de revendication d'une culture et d'un patrimoine local qui s'exprime à travers la publication de "lyonnaises" pendant la seconde partie du siècle (nous avons parlé plus haut de l'Académie du Gourguillon) n'y est certainement pas étranger. La Révolution nous introduit dans un temps qui pour certains des guides étudiés est presque contemporain. Eu égard au faible nombre d'années qu'elle représente elle s'affirme, après le "creux" des siècles précédents, comme un temps fort considérable. Ce passé brûlant, tragique, et qui a laissé des traces encore visibles pour le Lyonnais du XIXème siècle ne saurait faire l'objet, on l'imagine du même discours plus ou moins distancié que les époques précédentes: jugements, indignations, regrets l'imprègnent et nous aurons tout à

l'heure l'occasion de nous en apercevoir.

Quant au XIXème siècle, c'est à dire le "temps présent" de nos guides, et contrairement à l'analyse de Nordman que nous avons prise pour point de départ, il n'est pas absent, loin de là. Sa présence même étonne. On aura garde de ne pas oublier que "traiter" le XIXème siècle en 1818 n'a pas la même signification qu'en 1912. Les "manques" des premiers guides ne doivent pas masquer l'effort de (Paussant 1843; Charavay 1847; Lyon-Guide 1894) pour en rendre compte, sans oublier toutes les indications qui attachent des événements contemporains aux moments décrits. Alors qu'on pouvait parler avec les XVII et XVIIIèmes siècles d'une relative indifférence, on constate au contraire un réel souci de suivre jusque dans ses développements contemporains une histoire qui n'est plus alors récitation du passé (à travers l'oeuvre le plus souvent des "autorités" de l'histoire lyonnaise) mais réflexion sur la vie de la cité.

c) Trois temps forts.

Dans ce cadre rapidement tracé, nous avons donc choisi quelques points d'ancrage qui nous permettront d'appréhender les modalités du discours historique présent dans les guides. Pour cela, nous avons puisé dans les trois périodes les plus richement dotées, c'est à dire l'Antiquité, la Révolution et le XIXème siècle. Nous aborderons successivement le problème de la fondation de la ville, celui de l'affectivité qui s'exprime dans le jugement des figures révolutionnaires lyonnaises et la question des insurrections de 1831 et 1834.

La Fondation.

Deux récits de fondation coexistent ou s'opposent dans les guides, dont nous ne discuterons pas ici la validité, bien que l'on s'accorde aujourd'hui à juger le premier légendaire. Reposant sur un récit de Plutarque, il fait remonter l'origine de Lyon à l'établissement sur son site de Phéniciens ou de Grecs venus de la région marseillaise au VI^{ème} siècle avant J.C. (mais les dates fluctuent quelque peu d'un guide à l'autre). ^{Le second s'en tient à la fondation d'une colonie romaine} Ce que l'on remarque au cours du siècle, c'est moins par Munatius Plancus, lieutenant de Jules César, en 43 av. J.C. l'abandon progressif de la première explication (qui se produira quand même cependant) qu'une indifférence ou une impartialité grandissante, et la présentation côte à côte, sans parti-pris, des deux récits. Au contraire (Guillon 1797) et (Cochard 1826) avaient fait leur choix: le premier préfère l'explication la plus ancienne et dénonce "*la prudence ou la faiblesse*"¹⁰ de ceux qui s'en tiennent à Munatius Plancus. La valeur morale et civique accordée à ce qui ne devrait relever que de la science atteste clairement l'enjeu qui est engagé dans un tel débat, c'est à dire l'honorabilité même de la ville. Le second, qui paraît répondre à Guillon réplique "[qu]'il est (...) inutile de chercher une origine fabuleuse quand il y en a une certaine"¹¹ (c'est à dire la fondation de la colonie romaine). Toute saveur polémique a disparu en revanche de (Lions 1838), (Charavay 1847) et (Chambet 1860) qui relatent les deux récits sans prendre parti, tandis que

10 (Guillon 1797) p.2.

11 (Cochard 1826) p.6. ✓

bien plus tard (Paillon 1905) mentionne (p.15) une possible "*colonie phénicienne ou rhodienne*" à l'origine de la ville, sans s'engager plus loin. Quant à (Péladan 1864), s'il croit à "l'explication" rhodienne, son argumentation, p.12, (l'emplacement favorable de la ville fait que son antiquité "doit être considérée comme très reculé") n'est plus celle du citoyen mais celle de l'historien.

Affectivité révolutionnaire.

On le sait, la Révolution a pris à Lyon un tour particulièrement dramatique. Le siège de 1793, la fusillade des Brotteaux et la destruction de la place Bellecour en 1794 après le fameux décret de la convention ont marqué les esprits tout autant que l'espace de la ville. Il n'y a rien d'étonnant donc à ce que se manifeste une affectivité qui n'avait pas lieu d'être pour les périodes antérieures. Nous avons sollicité, outre les synthèses historiques générales, ce que l'on pouvait glaner dans certaines notices sur les Brotteaux où la fusillade de 1794 est relatée. De la même manière, c'est à l'occasion de la description du faubourg de la Croix-Rousse que l'on trouvera souvent, pour le XIXème siècle, les indications sur les insurrections ouvrières de la Monarchie de Juillet. Les figures des révolutionnaires lyonnais sont souvent malmenées, et l'on peut être surpris par la violence du vocabulaire employé. Ainsi (Péladan 1864) parle-t-il de "*l'infâme Chalier*" (p.32) et un peu plus loin de "*Collot d'Herbois, acteur sifflé à Lyon, et Couthon, monstre de cruauté (...)*" (p.33). Même tonalité dans le très compact

résumé historique de (Baedeker 1901), pourtant plus tardif et surtout "allogène", toujours à propos de la fusillade: "*Afin d'aller plus vite, nous dit-il, l'infâme comédien Collot d'Herbois employa la mine et la mitraille*". Deux guides (Lions 1838) et (Chambet 1860) au lieu de raconter eux-même l'événement, préfèrent laisser la parole à Delandine, homme de lettre contemporain des événements, qui nous a laissé un récit pathétique où les révolutionnaires sont comparés à Caligula¹². Il s'agit dans les deux cas d'une véritable citation, et non d'une appropriation clandestine. Au delà de la commodité du procédé qui flatte la paresse des rédacteurs, apparaît la volonté de bien marquer le statut exceptionnel de l'événement, son irréductibilité au prosaïsme du discours touristique ordinaire. La commémoration d'un événement tragique encore récent exige cette mise à distance et cette sacralisation.

Les insurrections.

Nous n'avons pas cherché à décoder politiquement le sens de chacun des jugements qui s'exprime sur la Révolution, bien qu'un tel travail soit sans doute possible. Mais ce n'est pas notre propos. Il nous suffit de remarquer qu'un certain conservatisme et un allégeance tacite au pouvoir soient la règle. On en a des preuves plus décisives en ce qui concerne le XIXème siècle, et l'exemple le plus net nous vient de (Grandperret 1852) qui parle de Napoléon comme d'un "*grand homme qui avait sans doute des fautes à se reprocher, mais qui avait toujours beaucoup aimé la France et l'avait élevée à un*

12 (Lions 1838) p.129 et (Chambet 1860) p.327.

degré de splendeur et de gloire qu'elle n'avait jamais connu."¹³ dans la plupart des guides, cette docilité politique se manifeste moins par de telles déclarations que par des omissions. Ainsi, la contre-terreur, n'est évoquée, avant 1900 que par (Charavay 1847) peut-être fervent républicain¹⁴. "*La terreur, dit-il p.15, désola notre ville pendant les premières années de la Restauration. Le sang de plusieurs victimes fut versé pour satisfaire de vieilles rancunes politiques.*"

Le cas des insurrections fournit un éventail de réponses qui nous permet de mieux appréhender l'attitude des rédacteurs face à un passé récent et inquiétant. Ce ne sont pas les options politiques personnelles des rédacteurs qui nous intéressent, répétons-le, mais ce qu'ils estiment pouvoir ou devoir être dit au lecteur. Ainsi dans quelques guides, le souci de ne pas effrayer conduit l'auteur à une présentation euphémique des faits, alors que d'en d'autres, les jugements de valeur (souvent hostiles il est vrai, et encore très tard dans le siècle) témoigne de l'intégration en quelque sorte des deux révoltes dans le paysage historique des rédacteurs. On ne s'étonnera pas que la première option soit choisie par les guides qui dans le temps se rapprochent le plus des événements. Ainsi (Lions 1838) qui, même s'il affirme des deux

13 (Grandperret 1852) ch.XII: "*Lyon sous le consulat et l'Empire*", p.269

14 Voir à ce propos MAYNARD, L. *Dictionnaire des Lyonnaises*. Lyon, 1932.

Gabriel Charavay (1818-1879), nous dit-il, libraire à Lyon puis à Paris, "ardent républicain", condamné en 1840 et 1851, déporté en Algérie, revint à Paris après l'amnistie et fonda *L'amateur d'autographes*. (Article "Charavay", t.II, p.377).

révoltes qu'elles sont de *"triste et sanglante mémoire"*, note la bonne contenance des ouvriers en soie et dénonce les *"aventuriers de toute espèce"* qui prirent les armes avec eux. Il conclut son récit par cette phrase: *"Las enfin d'un fardeau bien au dessus de leurs forces, ils s'en débarrassèrent, rentrèrent dans le devoir et reprirent leurs travaux"*¹⁵. (Chambet 1860), dans un esprit similaire souligne aussi la conduite des ouvriers en 1831: *"Après une lutte sanglante, ils devinrent maîtres absolus de la ville de Lyon pendant trois jours, et ne profitèrent de ces avantages et de ce pouvoir si chèrement acquis que pour placer à la porte des principaux négociants des factionnaires, afin d'empêcher tout désordre et tout pillage."* Il a cette conclusion lénifiante: *"depuis cette époque la population n'a pas cessé un seul instant de donner le spectacle d'une vie d'ordre, de travail, de famille et de tranquillité"*¹⁶. Moins rassurant, mais très elliptique tout de même, alors qu'il se montre par ailleurs plus engagé (notamment en matière de religion comme on le verra par la suite) (Charavay 47), p.15 s'inspire en fin de compte d'une stratégie comparable. *"Les années 1831 et 1834, dit-il, furent aussi signalées à Lyon par des événements fâcheux, dont les péripéties sont encore présentes à la mémoire de tous les habitants"*. Un peu plus éloigné des événements, et alors qu'il affirme *"[ne pas avoir] à [s'] occuper des agitations qui se passèrent [en 1848]"* (p.35) (Péladan 1864) lui, sans souci

15 (Lions 1838) article "Insurrections", pp.214 et 215.

16 (Chambet 1860) article "Croix-Rousse", p.319.

d'atténuation, parle de la *"terrible explosion du parti républicain"* (p.35) qui en 1834 causa de très graves dommages. Même attitude encore plus tard chez (Paillon 1905) qui parle de *"soulèvement grave"* et de *"l'inscription sinistre"* sur le drapeau des insurgés: *"vivre en travaillant ou mourir en combattant"* (p.17).

On est loin, avec ces déclarations, de la *"parenthèse sans vie du XIXème siècle"* signalée par Nordman comme une caractéristique des guides Joanne de la fin du siècle. Il est vrai encore une fois que la spécificité lyonnaise a pu jouer: les turbulences ont été ici plus qu'ailleurs vivement ressenties et l'importance même de la ville donne à tous ces événements une portée dont les rédacteurs sont conscients. Versions édulcorées, formules propitiatoires, ellipses ou, au contraire, sombres tableaux témoignent à leur manière d'un passé récent et pour certains guides, d'une presque actualité, et du souci qu'on a d'en rendre compte.

II) HISTOIRE ET DESCRIPTION

Nous avons tenté de démêler ces rapports entre histoire et description en prenant pour exemples deux monuments et un site choisis pour la richesse de leur histoire: la cathédrale Saint Jean, église primatiale des Gaules, le Palais Saint Pierre, qui offrait le cas intéressant d'un couvent transformé en musée en 1802, et enfin la place Bellecour, martyre de la Révolution. Chaque fois que cela était possible, nous avons

discerné ce qui relevait de l'histoire du monument de ce qui n'était que sa description. Quand il était très malaisé d'en décider (si le guide procède par petites touches et se contente, dans la description d'un édifice, de datations légèrement commentées) nous n'avons pas voulu procéder à un découpage trop artificiel et problématique. Il nous est apparu que cette difficulté était en elle-même caractéristique, ce qui nous a conduit à la relever pour telle. Ainsi nous avons pu distinguer quatre catégories de guides

- 1) Les guides purement descriptifs.
- 2) Ceux dans lesquels description et histoire sont nettement distincts (une partie descriptive, puis une partie historique ou l'inverse.
- 3) Ceux dans lesquels histoire et description se mêlent tout en restant discernables.
- 4) Ceux enfin où il est impossible d'en décider.

Des résultats obtenus, deux conclusions peuvent être tirées. A l'intérieur d'un même guide, les variations de traitement peuvent être importantes, sans qu'on puisse l'imputer au monument lui-même, et cela est d'autant plus vrai que l'on remonte dans le temps, ce qui tend à confirmer l'hypothèse d'un guide ancien aux structures plus lâches, mais aussi plus libres, avant la normalisation, ou plutôt la nécessité de se conformer à une norme quelle qu'elle soit, plus ou moins imposée par les grandes collections.

En second lieu, on constate une évidente diminution de l'histoire au cours des années, au profit de descriptions

HISTOIRE ET DESCRIPTION :

Répartition dans les notices concernant la cathédrale, le
Palais St Pierre et la place Bellecour

	Cathédrale		St-Pierre		Bellecour	
	Ordre	% âge d'histoire	Ordre	% âge d'histoire	Ordre	% âge d'histoire
Guillon 1797	M	37	D	0	DH	44
Chambet 1818	I		HD	34	M	68
Cochard 1826	M	71	M	67	DH	43
Guide du voyageur 36_38	HD	25	HD	25	M	24
Lions 1838	M	50	D	0	DH	50
Paussant 1843	HD	10	HD	18	I	I
Charavay 1847	M	15	HD	70	HD	84
Grandperret 1852	I	I	HD	25	DH	26
Chambet 1860	I	I	HD	35	DH	82
Péladan 1864	M	14	HD	61	HD	50
Expo 1872	H	15	HD	39	HD	38
Lyon-Guide 1894	M	100	HD	12	HD	52
Gil-Bert 1900	D	3	HD	6	I	I
Baedeker 1901	D	0	I	0	D	0
Livret-Guide 1904	D	0	D	0	D	0
Paillon 1905	M	21	D	0	I	I
Rivoire 1907	DH	0	D	0	D	0
Livret-Guide 1912	HD	15	D	0	D	0

D : description

H : historique

D H : description puis historique

H D : historique puis description

M : alternance complexe

I : indiscernable

plus précises. Ainsi, assez curieusement, l'accroissement du nombre des illustrations, les possibilités nouvelles de représentation offertes par la photographie n'ont pas pour effet d'alléger la description au profit de l'histoire. Au lieu du phénomène de compensation auquel on pouvait s'attendre, c'est le contraire qui se produit avec une surenchère du descriptif (iconique ou textuel) au détriment de l'histoire: un changement dans les moyens du guide semble ainsi accompagner (à moins qu'il ne l'ait produite) une modification dans leurs objectifs.

L'ART DE VISITER

On a pu le constater à plusieurs reprises: la vision que donne un guide de la ville, les structures qu'il lui impose sont en même temps un mode d'emploi. L'ordre et le sens d'une description suggèrent une pratique. La succession des chapitres doit se comprendre parfois comme un itinéraire "à suivre". Ainsi (Rivoire 1967) dont la spirale centrifuge, qui organise la ville selon le principe d'une opposition entre le "coeur" et la périphérie propose aussi une visite de Lyon en un seul mouvement, effectivement praticable, comme le précise le guide lui-même, si l'on possède une automobile. On se demande alors comment le guide assume cette fonction utilitaire et pratique, quels sont dans ce domaine les moyens dont il dispose, quelles "commodités" il offre au lecteur, que ce soit dans la mise en page, le format, la fourniture d'index, de tables des matières, dans d'éventuelles listes de renseignements ou d'adresses. Ainsi on délaissera quelque peu, dans cette seconde partie, les rapports du guide avec la ville, pour examiner ceux qu'elle entretient avec ce "voyageur" qui apparaît si souvent dans les titres. On étudiera la manière dont l'auteur conduit son lecteur à travers son guide et à travers Lyon, pour en venir au destinataire du guide lui-même, tel qu'il se devine ou qu'on le désigne.

A) POUR LA COMMODITE DU LECTEUR.

I) SE REPERER DANS LE GUIDE.

Ouvrage pratique, utilitaire, le guide touristique est, a priori, soumis à davantage de manipulations qu'un livre de fiction, parce qu'il doit répondre, non seulement aux caprices du lecteur, mais aussi aux exigences d'un voyageur qui voudrait pouvoir retrouver très rapidement toute sorte de renseignements.

Après avoir passé en revue ce qui, dans le guide, facilite son maniement, on tâchera, à partir de deux exemples précis, d'en apprécier le fonctionnement concret.

a) Format et nombre de pages.

Comme l'indique le sous-titre du Dictionnaire-indicateur de Paussant *"infiniment plus complet, plus portatif, plus commode et beaucoup moins cher"* (c'est nous qui soulignons) on se soucie au XIXème siècle (et bien avant en ce qui concerne les guides parisiens) de proposer des ouvrages d'un format maniable, qui puissent éventuellement être emportés sur les lieux que l'on visite. On ne peut pas se livrer pourtant à une étude très fine parce qu'en reliant les livres conservés en bibliothèque, on a souvent rogné sur les marges. Les chiffres que nous présentons n'ont donc qu'une valeur indicative. On ne remarque pas d'évolution qui mérite d'être notée. La totalité des guides consultés, il est vrai sélectionnés sur des critères assez étroits) se présente sous un petit format

(rarement plus d'une quinzaine de centimètres de hauteur) qui en fait un véritable livre de poche; beaucoup plus en moyenne que les guides actuels qui, pour présenter souvent des couvertures souples et plastifiées, sont généralement beaucoup plus grands. Il faut aussi noter l'apparition à l'extrême fin du XIXème siècle d'une nouvelle formule, celle des "livrets guides" publiés par le Syndicat d'Initiatives, qui associent à un format plus grand un nombre de pages assez faible, et une couverture souple ornée d'une chromolithographie. Si l'on relève le nombre de pages, en revanche, on constate une tendance à la diminution (et cela même en mettant de côté les brochures dont nous venons de parler. Les chiffres de 637 pour (Cochard 1826) et de 556 pour (Péladan 1864) ne doivent pas tromper sur l'épaisseur de ces guides: la finesse relative des papiers utilisés la limite à deux ou trois centimètres (quatre pour Cochard; trois pour Péladan). Le nombre de pages ne peut donc en aucun cas être considéré comme un obstacle à la maniabilité des guides, entendue dans son sens le plus concret. Elle reflète cependant certainement une volonté de concision plus grande pour éviter au lecteur de se perdre dans la masse d'un discours prolixe.

b) Couvertures.

D'un point de vue strictement matériel, l'examen des couvertures se révèle encore plus délicat. On ne peut, à cet égard que poser des questions. Les couvertures des tout premiers guides, si elles existaient, n'ont pas été conservées

(Guillon 1797; Cochard 1826). Pour toute une partie du XIXème siècle, avant que n'apparaissent des cartonnages spécifiques (Baedeker 1901; Lyon-Guide 1894) on trouve quelquefois la feuille colorée, souvent assez mince, qui faisait office de couverture et qui reproduit généralement la page de titre. Nous ne pouvons pas savoir, cependant, si les guides étaient utilisés tels quels, livres de peu de valeur sacrifiés aux péripéties du voyage, ou si certains lecteurs prenaient la peine de les faire relier, ou, à tout le moins, de les protéger. Tel est le cas de (expo 1872; Péladan 1864; Charavay 1847; Lions 1838).

c) Contraste typographique.

On notera, pour en finir avec l'aspect purement concret des guides, le développement de ce que nous avons appelé "contraste typographique". Il s'agit simplement de repérer les ouvrages qui, en dehors des titres, sous-titres et notes utilisent des corps de caractères de tailles différentes: l'alternance ainsi produite, en même temps qu'elle permet de dégager l'essentiel de l'accessoire, joue aussi comme pur repère. On constate alors de manière relativement nette qu'elle caractérise surtout les ouvrages de la seconde moitié du siècle, à partir de (Expo 1872). Ce modèle, qui affirme la spécificité du genre touristique, est aussi celui des "grandes collections": ce sera pendant longtemps le principe des guides Joanne puis du Guide Bleu.

d) Table des matières et index.

On a vu, lorsque nous étudions les "parcours", qu'il était souvent possible de distinguer le corps de l'ouvrage de ses parties annexes. Parmi ces chapitres liminaires ou finaux, il en est qui n'apportent aucuns renseignements nouveaux mais permettent seulement de retrouver plus facilement ceux qui sont dispersés dans l'ensemble du guide. C'est le rôle des tables des matières et des index. Mais sur ce point, la terminologie utilisée dans les guides n'est pas fixée et prête souvent à confusion. Par "table des matières", on entend un récapitulatif des chapitres, dans l'ordre où ils se présentent, qui peut soit simplement donner le titre, soit résumer chacune des parties. Par index on entend le classement, suivant un ordre qui n'est pas celui du guide (dans tous les cas rencontrés ce sera l'ordre alphabétique) d'un certain nombre d'indications dispersées dans l'ouvrage. Alors que la table des matières ne fait que répéter l'organisation du guide, l'index permet une lecture transversale, c'est à dire selon une autre logique. Dans nos guides, les premières sont appelées le plus souvent "tables des chapitres" mais aussi "table méthodique" (Baedeker 1901), tandis que le titre de "Table des matières" semble réservé aux index, à côté d'appellations telles que "Table alphabétique" (Gil-Bert 1900) ou "Table analytique historique" (Paussant 1843), dans une optique plus restreinte.

Matériellement, index et tables se présentent sous forme de listes parfois disposées en colonnes (deux chez (Guillon 97);

trois dans (Baedeker 1901)) dont chaque ligne renvoie à un numéro de page. C'est là une disposition qui nous est familière. On est plus étonné en revanche par (Paussant 1843) qui lui propose sa "table analytique historique" en continu, séparant seulement les noms par un tiret, n'allant à la ligne que lorsqu'il change de lettre. La table des chapitres se présente de la même manière, sans aération et sans renvoi à une page ou un article. En fait, l'organisation générale de l'ouvrage, conçu comme un dictionnaire avec de multiples entrées, explique cette bizarrerie. La table des chapitres, dans ce contexte n'a aucune utilité pratique, elle se comprend davantage comme une espèce de publicité liminaire qui rappelle l'étendue et la précision des renseignements fournis.

Si l'on examine la situation générale, on ne peut décrire d'évolution bien nette. Ce que l'on constate en revanche, c'est que souvent la présence d'un index semble exclure celle d'une table des chapitres et vice versa. Or nous l'avons dit, ils ne remplissent pas le même rôle l'un et l'autre et peuvent être tous les deux nécessaires. Il faut attendre 1901 pour trouver dans notre corpus, avec Baedeker, l'exemple d'un ouvrage qui utilise les deux méthodes. Ce phénomène, joint au flottement que nous avons constaté dans les désignations suggère que les rédacteurs ne faisaient pas de différence radicale, assignant une fonction identique à toutes les tables, quel que soit leur agencement particulier: il suffisait qu'existe un point du guide où soit résumé tout son contenu et qui permette de s'y retrouver. Peu importait que

l'angle d'attaque choisi soit un peu étroit: nom de lieu ou de rue seulement (Guillon 1797; Baedeker 1901). Ainsi la fonction transversale des index, qui permettent de faire fi de la structure interne, du "plan" des guides, pour circuler à sa guise, et en dépit des cloisons imposées par les chapitres, se confond pour les rédacteurs avec celle toute différente des tables ou des chapitres qui invitent au contraire à mieux connaître, pour mieux les suivre, les chemins déjà tracés par les guides.

II) CIRCULER DANS LE GUIDE.

Quatre guides choisis parce qu'ils couvrent à peu près tout le siècle et parce qu'ils s'organisent chacun d'une manière différente (sans qu'il y ait eu souci de trouver des archétypes qui n'existent pas) vont nous permettre de suivre le fonctionnement de ces tables et de ces index dans un contexte précis.

Construit sur un plan thématique (places publiques, quais, ponts, promenades intérieures, églises, édifices publics, promenades extérieures) muni d'un plan, le guide (Chambet 1818) ne possède pas de table des chapitres, mais une "table" alphabétique qui compte cent-quarante entrées environs. Chacune renvoie au numéro d'une page. Il s'agit essentiellement de monuments, mais on trouve aussi des "établissements utiles", pour reprendre le titre d'une des sections de l'ouvrage: cafés banques etc. Assez curieusement, certaines entrées sont en lettres capitales, et précédées

d'une ligne blanche, sans que l'on comprenne la raison de cette promotion. On trouve ainsi mis en valeur "AVIS de l'éditeur; BIBLIOTHEQUE publique; CLIMAT; Cours MONSIEUR" (Chambet 1818 p.210) etc. Sans doute cette fantaisie typographique, qui donne une illusion de complexité à la table n'a-t-elle d'autre fonction qu'ornementale. Quoi qu'il en soit, on doit remarquer que le guide de Chambet ne sort pas d'un schéma thématique et qu'il faut que le lecteur fasse un détour par le plan (qui contient une liste de monuments) pour élaborer éventuellement un parcours.

Tout au contraire, (Charavay 1847) suit un ordre géographique, celui des arrondissements de la ville. Il se termine lui aussi par une table des matières alphabétique, mais qui contrairement à (Chambet 1818), qui ne faisait que donner l'illusion de sous-sections, essaye pour sa part de regrouper par thèmes ce qui devait être dispersé. Ainsi sous le titre "Antiquités" sont réunies treize entrées ou renvois ("*Inscriptions: voyez musée lapidaire*"), et toutes les églises sont à la suite. Certaines expressions renvoient à plusieurs entrées (on en trouve six à "*entrées remarquables*". Mais à côté de ces termes génériques, on trouvera parfois au contraire des désignations précises (ainsi "*Young (tombeau de la jeune fille d')*"). Dans ces entrées, qui cette fois complètent bien le plan géographique, l'index tend, par sa construction à plusieurs niveaux, et malgré l'arbitraire de l'ordre alphabétique, à proposer un modèle structuré, concurrent du plan général. On ne peut pas dire que l'édition

de 1860 (la onzième) du guide de Chambet marque un pas vers la clarté. Le livre s'est enrichi de données nouvelles et plus complètes, mais le plan de l'ensemble n'a pas été révisé. Une "Table des matières" doit être cherchée après un certain nombre d'annonces publicitaires qui semblaient marquer la fin de l'ouvrage. Du moins cent-cinquante entrées environs (monuments, sites et curiosités) offrent-elles un point d'appui... En effet un grand flottement règne dans la hiérarchie des titres et des sous-titres. Ainsi la grande subdivision "Eglises" est-elle comme laissée en suspens, et semble inclure, parce qu'aucune séparation n'est marquée ensuite, des édifices aussi peu ecclésiastiques que l'Hôtel de la préfecture ou le Palais de la Bourse. Ces négligences témoignent d'incertitudes devant une complexité mal maîtrisée: les formes canoniques de Baedeker ou de Joanne ne se sont pas encore imposées.

On change de logique avec (Livret-Guide 1902), publié par le syndicat d'initiative. dans cette brochure de soixante-quatre pages, il n'y a pas de place pour un index. On trouve en revanche une table des matières assez sommaire. Ne sont détaillés en effet que les chapitres "périphériques", c'est à dire à la fois tout ce qui concerne la banlieue de Lyon, les parties liminaires et les recueils de renseignements. Le chapitre central, qui décrit la ville de Lyon elle-même, considérée comme un tout, malgré sa division en différentes sections géographiques (Lyon Bellecour; Lyon Fourvière; Lyon Vaise; Lyon Terreaux et Croix-Rousse; Lyon Brotteaux; Lyon

Guillotière; Les quais). L'ensemble ne forme pas un ensemble continu, car chacune des sections comporte une partie descriptive générale, suivie d'une liste de monuments. On ne suppose plus ici une lecture intermittente et capricieuse mais une utilisation précise. Le Livret-Guide se présente comme un mode d'emploi dont la cohérence rend nécessaire que l'on se conforme à l'ordre qui est proposé. Nécessité que l'on a d'autant moins de peine à satisfaire que la brochure est, rappelons le, peu épaisse. Un index, ou un plan détaillé, ne ferait qu'introduire une liberté et une facilité inutiles.

III) PUBLICITE, RENSEIGNEMENTS, BONNES ADRESSES

On entend faire aujourd'hui une différence très nette entre les publicités que peut contenir un guide touristique et les "bonnes adresses" qu'il conseille. Les premières en général sont nettement distinctes du texte, souvent encadrées, tandis que les secondes se rencontrent au fil de la lecture, parfois dans une partie qui leur est spécialement consacrée. Elles relèvent du jugement du rédacteur et de sa responsabilité, tandis que les publicités, elles ne sont pas assumées par le guide qui n'a fait que leur fournir un support. On retrouve cette opposition dans notre corpus, et le Baedeker ne manque pas de garantir dans sa préface le désintéressement de ses jugements et l'impartialité du choix d'établissements qu'il propose. Ces protestations de bonne foi démontrent à tout le moins qu'il y avait des gens pour contester l'intégrité des rédacteurs et soupçonner la

publicité de se glisser dans les conseils. Mais à regarder les choses de plus près, on s'apercevra que cette dichotomie ne va pas de soi. Certains de nos guides en effet, témoignent d'un temps où, tout autant que la question de la moralité des auteurs, c'est le problème d'un certain flottement entre ce qui relève du discours assumé et de la publicité qui se pose. Partant du plus connu pour aller vers le moins connu (et le moins sûr!) nous passerons donc d'abord en revue la publicité classique (qui arrive pourtant assez tard dans les guides) avant de nous pencher sur l'ambiguïté des "adresses" et les stratégies (qui ne sont pas forcément malhonnêtes!) qui s'y révèlent.

a) Annonces publicitaires.

C'est dans (Chambet 1860) que nous trouvons pour la première fois des annonces publicitaires classiques en grand nombre, ce qui suppose qu'il ne s'agit pas là d'un timide début. D'autre part il se peut qu'au moment d'être reliés, certains ouvrages aient été débarrassés de feuillets jugés inutiles, ce qui nous oblige à rester prudents dans l'analyse des données recueillies. Ces annonces apparaissent soit dispersées dans le corps du guide, soit réunies en cahiers placés au début ou à la fin de l'ouvrage. Un guide comme (Banlieue 1897) offre d'ailleurs les deux versions. Elles n'en supposent pas moins une logique différente. Les publicités intercalées dans le texte ne sont pas reliées les unes aux autres. Souvent, elles tendent à se fondre dans le guide, en faisant écho au discours ou à l'illustration (ainsi la publicité pour le café-

restaurant Chavanne, situé dans le parc de la Tête d'Or, et qui fait pendant dans le (Livret-Guide 1902) du syndicat d'initiative à une photo de l'embarcadère du lac). Au contraire les publicités en cahier finissent par former une espèce de supplément au guide, gouverné par ses propres règles. Cette logique, on la retrouve aboutie chez (Paillon 1905) qui range les annonces par grandes catégories et propose à la première page du cahier le sommaire suivant (p.73). *"publicité des guides Joanne, exercice 1905-1906. Adresses utiles; sociétés financières, journaux, chemin de fer, agences de voyages; indicateurs; compagnies maritimes."* Ainsi cette excroissance du guide, transformé en outil pour le lecteur grâce à la structure qui la discipline trouve-t-elle finalement une certaine légitimité. On trouve dans (Banlieue 1897) le même souci d'assumer, et par là de garantir, les annonces incluses dans les guides. Juste avant le parcours proprement dit, l'avis suivant, que l'image d'un index pointé met en valeur, prévient le touriste. *"NOS PRIMES. Nous signalons tout spécialement à nos lecteurs les nombreuses primes qu'ils pourront détacher aux pages 3, 4, 5, 6, 7, 8 et 9 de nos feuilles d'annonces."*

On ne s'attardera pas sur les thèmes de ces publicités. A côté d'annonces de circonstance, portant sur des hôtels, des cafés, des restaurants, on remarque un ensemble hétéroclite où paraît dominer (peut-être à cause du pittoresque un peu inquiétant d'un grand nombre de ces annonces) tout ce qui a trait à la médecine: "préparations" et "thérapies" diverses. On ne sera

pas surpris de noter que l'esthétique de ces publicités correspond généralement à celle des guides dans lesquels elles trouvent place. Ainsi dans (Chambet 1860), le même procédé lithographique assez médiocre a servi pour illustrer l'ouvrage, et pour orner d'un portrait en pied l'annonce de l'imprimeur lithographe Charasse. On remarque la même unité esthétique, accompagnée d'un effet de symétrie, entre les deux illustrations, même si l'une est tirée d'une photographie et l'autre d'un dessin, qui se font face dans (Livret-Guide 1902), l'une publicitaire, représentant le "*café-restaurant du chalet du Parc E. Chavanne*", l'autre, purement ornementale, reproduisant l'embarcadère du lac (pp.34-35).

b) Informations, conseils, adresses.

Du monde relativement bien balisé de la publicité, il nous faut passer à celui des "adresses", qui recèle plus de chausse-trappes. Si les annonces publicitaires arrivent relativement tard dans les guides et tendent à remplacer, dans les brochures de la fin du siècle, les "adresses", il n'en va pas de même pour ces dernières, présentes très tôt, dès (Chambet 1818). De ces bonnes adresses nous avons exclu, non seulement tout ce qui relevait de l'administration, mais aussi des transports, pourtant souvent aux mains de compagnies privées, tout simplement parce qu'ils n'étaient pas si nombreux qu'un véritable choix puisse s'exercer à leur égard et qu'ils se rapprochaient ainsi d'un service public. Restent donc essentiellement les hôtels, restaurants et commerces

variés. Souvent, des sections particulières leur sont consacrées. Ainsi dans (Chambet 1818) les deux chapitres intitulés "*Etablissements utiles*" et "*Petit indicateur des banquiers, agents de change, courtiers, manufacturiers etc*". La même expression "d'indicateur" est utilisée par (Lions 1838), tandis que les guides ultérieurs se contentent de désigner simplement la catégorie traitée: "*Principaux hôtels de Lyon*" (Chambet 1860), "*Cafés restaurants hôtels*" et "*Journaux librairies*" (Expo 1872). A première vue donc, il ne s'agit nullement de sélections, mais seulement de recueils, aussi complets que possible. Cette logique est sensible dans (Paussant 1843), par exemple, qui se contente, aux différentes entrées, d'énumérer des adresses; elle paraît régner encore dans (Chambet 1860) si seulement on lit la formule qui clôt le chapitre des "*Principaux hôtels de Lyon*", p.222: "*Il existe beaucoup d'autres hôtels à Lyon, la liste en eût été longue*" s'excuse Chambet. A y regarder de plus près, les choses apparaissent différentes et l'impartialité du guide semble bien compromise. Les quinze hôtels proposés sont en effet classés dans un ordre de mérite, et les notices qui les décrivent vont en s'amenuisant: trente-et-une lignes pour le premier, vingt-deux pour le second, quatre pour le troisième, et entre trois et deux lignes pour les douze suivants. Ouvrant la marche, orné d'une gravure en médaillon représentant sa façade, le "grand hôtel de Lyon" fait l'objet d'un commentaire élogieux. S'il est le premier dans la liste, c'est qu'il reçoit les premiers dans la hiérarchie sociale: "*Les princes,*

les hauts dignitaires, que suivent une maison considérable, trouveront dans le Grand Hôtel de Lyon la somptuosité et les habitudes de bien être de leurs résidences accoutumées." Mais que l'on se rassure: "Il ne faut pas que le voyageur, honorablement économe, se laisse effrayer par cette profusion de tapis [...].", en effet "l'Hôtel de Lyon est accessible à toutes les fortunes et ne provoque point à d'inutiles dépenses; il doit être fréquenté par toute personne soigneuse d'elle-même et jalouse de vivre dans un milieu de bonne compagnie et vraiment estimable."¹⁷ Ce discours séducteur, qui fait jouer les ressorts de la vanité sociale n'a pas d'équivalent dans les notices suivantes où de courts éloges tels que "bonne table d'hôte"¹⁸ font bientôt place à une morne neutralité: "C'est un hôtel meublé dans le genre de ceux de Paris"¹⁹. On doit remarquer toutefois que dans ses chaudes recommandations, (Chambet 1860) évite les tours personnels. C'est la nécessité qui parle (voir des expressions telles que: "il ne faut pas que le voyageur..." ou "[cet hôtel] doit être fréquenté..."). Alors que la subjectivité, à bien des égards, a davantage de champ dans les ouvrages du XIXème siècle qu'aujourd'hui, il semble que sur ce point précis, le style du constat objectif soit de rigueur. Il n'empêche que l'on surprend parfois les auteurs "la main dans le sac", notamment... lorsqu'ils célèbrent leurs propres mérites. Cela peut prendre la forme discrète d'une censure de tous les

17 (Chambet 1860) p.219.

18 (Chambet 1860) p.221.

19 (Chambet 1860) p.222.

concurrents, assortie d'un commentaire détaillé, bienveillant, mais sans suspect dithyrambe, de sa propre boutique. Ainsi le seul libraire que (Chambet 1818) mentionne, c'est lui-même, en ces termes (p.188): *"Tient un cabinet bien assorti en histoires, voyages mémoires et romans anciens et modernes, il abonne pour la ville et la campagne à des prix très modérés, il reçoit toutes les nouveautés dès leur mise en vente à Paris, se charge des commissions en librairie, et fait venir en huit jours tout ce qu'on peut désirer en livres, gravures, cartes etc. Il tient un assortiment complet de pièces de théâtre, il a en outre tous les ouvrages utiles aux voyageurs, ceux pour les maisons d'éducation, les livres de piété, de morale, et la bonne littérature ancienne et moderne"*. Dans le même esprit, Paussant, dont le Dictionnaire-Indicateur a été tiré sur les presses de Nigon crée deux entrées pour les imprimeurs. Dans le premier article, *"Imprimeurs en caractères"*²⁰ se trouve une liste de dix-huit noms, dont celui de Nigon, la seconde en revanche, intitulée *"Imprimeur de la ville"*²¹ est réservée au seul Nigon. Comme la contradiction que nous avons repérée entre les partis-pris de fait et l'impartialité affichée, ces pratiques d'auto-valorisation mettent en cause le désintéressement des guides et posent le problème du statut réel de ces rubriques de bonnes adresses. Sans être indépendantes, comme les annonces publicitaires étudiées plus haut, de la structure même des guides, dont

20 (Paussant 1843) p.100.

21 (Paussant 1843) p.100.

elles font partie au même titre qu'une section itinéraire, elles ne sont pas non plus revendiquées par les rédacteurs comme entièrement soumises à leur choix, à leur arbitre, ni placées sous la responsabilité de son jugement. Règne en fait un flou, et comme une perméabilité entre les différents domaines de la publicité, de l'information et des "bons conseils" dont le guide (Chambet 1860) offre un indice. La fin du guide, en effet, comporte une soixantaine de pages de publicité avant la table des matières. Ce qu'il y a ici de révélateur, c'est qu'on passe insensiblement de renseignements concernant les horaires de bateaux, de train etc, à des annonces plus équivoques pour des compagnies de voyage avant d'en arriver aux publicités classiques. Une autre illustration de cette instabilité du statut des adresses se trouve chez (Péladan 1864) qui a recours à un artifice étonnant pour présenter un certain nombre de magasins. Dans une rubrique intitulée "Emploi d'une journée" (page 532) il raconte , à la première personne, une visite des commerces de la ville avec un ami fictif (?) du nom de Théobald. *"On verra, nous dit-il, ce qu'un artiste, un homme d'étude, habitant la campagne et venant assez peu à la ville, est capable de faire en un jour."* Ce qui est un peu paradoxal, c'est que la description de ces établissements dans un contexte narratif ne fait vraiment jamais état d'un jugement, même si elle peut se montrer à l'occasion pittoresque. Ainsi page 534: *"Je demandai à Théobald si nous n'avions pas fini de bouquiner. Je songeais à déjeuner. Il me conduisit encore chez Monsieur Perdereau, où*

il acheta quelques volumes tirés d'un entassement de livres incroyable." Le recours à la fiction, loin de faciliter l'affirmation de jugements subjectifs et présentés comme tels, accuse le caractère irréel, comme en suspens, de ces listes d'adresses que ne revendiquent ni les rédacteurs du guide, ni les propriétaires de ces magasins dont on nous vante les richesses.

c) Du public au privé.

On ne retrouve pas tout à fait, nous l'avons vu, dans certains des guides que nous étudions, la séparation bien nette à laquelle nous sommes habitués (même si une des stratégies de la publicité peut être justement de se dissimuler) entre publicité et conseils. Adoptant un point de vue plus large, on doit se demander si ces décalages ne reposent pas en partie sur une différence plus fondamentale. Il semblerait en effet que la distinction entre public et privé ne revête pas la même importance que pour nous dans l'esprit de certains guides, parmi les plus anciens. Ainsi, alors que pour nous toutes les informations qui touchent au domaine public (musées, administration par exemple) nous semblent aller de soi dans un guide, la présence de ce qui a trait au privé, en revanche, comme les commerces ou les hôtels, nous paraît devoir être justifié d'une manière quelconque: choix du rédacteur, appuyé sur des critères précis, parce que nous sommes toujours prêts à soupçonner une publicité qui n'ose pas s'avouer. On est porté à croire, à l'inverse, qu'il n'existe pas de différence

fondamentale pour un Chambet entre vanter le confort du Grand Hôtel de Lyon et la magnificence de l'Hôtel de Ville: tous deux font partie d'un patrimoine commun, qu'il est du devoir du guide de mettre à la portée du voyageur. Hors du domaine de la publicité (puisque'il n'y a pas ici d'intérêts financiers directement en jeu) les collections privées d'amateur, ouvertes aux étrangers de passage nous fournissent un exemple de cet état d'esprit différent.

C'est donc parmi les "Etablissements particuliers", entre les "cercles" et les "dispensaires" que (Cochard 1826) ouvre un chapitre sur les "collections". La notice consacrée à Coste, dont la bibliothèque lyonnaise, rachetée par la ville après sa mort fait l'une des gloires de l'actuelle Bibliothèque municipale de Lyon, nous renseigne sur l'esprit dans lequel sont mentionnées les collections privées: *"M. Coste, conseiller en la cour Royale, demeurant rue St Dominique, possède aussi une bibliothèque d'autant plus importante qu'elle renferme pour ainsi dire tout ce qui a été écrit sur Lyon et le département du Rhône; elle contient des pièces uniques, M. Coste l'a encore augmentée récemment de 4 vol in fol° manuscrits qui avaient appartenu à M. Moutonnat; ils contiennent une foule d'arrêtés originaux, de lettres, d'ordonnances et de documents relatifs au siège de Lyon."*²² Ce qui étonne dans cet article, tout à la gloire du collectionneur érudit, c'est qu'il n'est fait nullement mention de détails pratiques: à qui la bibliothèque de M.

22 (Cochard 1826) p.368.

Coste est-elle ouverte? Quand peut-on la visiter? etc. Ces collections nous sont présentées comme un sujet d'admiration, un titre de gloire pour la ville, tandis que les détails sur les récentes acquisitions du baron témoignent, au delà d'une possible familiarité du rédacteur avec le possesseur du statut presque public d'un homme privé. Et de fait, c'est parfois la figure même du collectionneur, et non ses collections, qui est le plus en lumière. Ainsi M. Coulet, dont la collection (qui comprendrait plusieurs Poussin!) annonce *"l'homme de goût, l'homme qui a le sentiment des arts"*²³. Dans le même esprit certains guides qui dressent, généralement en fin d'introduction, une liste de célébrités lyonnaises, mentionnent parfois des personnalités presque contemporaines. Ainsi (Paussant 1843) qui dans son dictionnaire, à l'article "hommes célèbres" (p.82), cite *"Delandine, bibliothécaire, auteur de plusieurs ouvrages, mort le cinq mai 1820"*. Les hommes, comme les monuments, contribuent à l'illustration d'une ville, et la distinction entre public et privé, même si elle sert parfois pour le classement des édifices dans quelques guides perd ici de sa pertinence. Une partie de la sphère privée, dont les collections (on trouve aussi les expressions "collections particulières" (Charavay 1847), "Cabinets particuliers" et "Bibliothèques particulières" (Chambet 1860)) reste donc perméable à la curiosité des voyageurs pendant la première partie du XIXème siècle. Cela sans que soit refoulée dans l'anonymat la figure vivante de

23 (Cochard 1826) p.371.

ces amateurs érudits qui émaillent quelques uns de nos guides.

B) LE DESTINATAIRE DES GUIDES

On a vu que c'était un large espace, englobant ce que nous aurions tendance à faire relever de la sphère privée qui s'ouvre au voyageur du XIXème siècle. Mais qui est au juste cet individu que la plupart de nos guides tâchent de convaincre de la grandeur et de la magnificence de Lyon? Qui achète ces "guides du voyageur"? Nous n'avons pas, hélas, les moyens de répondre à cette question. Tout ce que nous pouvons faire, c'est nous demander quel public était visé par les guides, explicitement, dans des préfaces ou des avertissements, et implicitement, d'après les stratégies diverses (choix du plan etc.) mises en oeuvre par les rédacteurs. Une fois ce portrait tracé, il sera alors plus facile d'étudier le dialogue qui s'instaure parfois entre le voyageur et le guide, et confère cette chaleur, cette familiarité avec un discours qui se souvient qu'un guide peut être aussi un personnage de chair et d'os. on touche malheureusement là au domaine des impressions, et il sera difficile de réunir un ensemble de preuves bien spécifiques. Il s'agira plutôt de réexaminer des faits déjà appréciés sous un autre angle.

I) PORTRAITS DU VOYAGEUR.

Préfaces, avertissements, introductions sont très souvent l'occasion pour les rédacteurs de désigner ceux à qui ils destinent leur guide, quand son titre même ne l'indique pas déjà. La variété n'est pas très grande à cet égard, et les termes "d'étranger", de "voyageur", de "lyonnais", de "touriste" suffisent à eux seuls pour décrire l'ensemble du champ. Il faut revenir maintenant sur chacun d'eux.

a) Etrangers voyageurs.

Le terme "d'étranger" est, à coup sûr, celui qui apparaît le plus fréquemment, et dans les titres, et dans les parties liminaires (huit fois). Il est souvent associé au verbe "Visiter" (Grandperret 1852; Expo 1872) qui complète ce que le terme a d'imprécis. Etranger ne désigne ni une action, ni une intention, mais simplement un état. Cet "étranger", étranger à la ville de Lyon, bien sûr, plutôt qu'à la France) venu pour visiter, apparaît donc bien souvent comme le destinataire légitime du guide. Il s'oppose d'une part au "Lyonnais", d'autre parts à tous ceux qui voyagent "pour affaires", et à qui d'autres publications sont destinées. Paussant, dans la préface de son guide, fait bien la différence: "*Le dictionnaire-indicateur, déclare-t-il, tel qu'il est aujourd'hui sera continué chaque année à l'usage des étrangers, et paraîtra en 1844 pour l'usage du commerce sous un format plus important (...)*". Le terme "voyageur", que l'on rencontre trois fois (Chambet 1860; Paussant 1843; Chambet

1818) sans association particulière avec un autre mot paraît plus imprécis que le précédent, en ce qu'il n'exclut pas les personnes venues à Lyon "pour affaire". Il apporte cependant une nuance réelle de point de vue, alors que l'étranger est entendu comme celui qui ne connaît pas la ville, à qui on doit apporter des renseignements, un savoir, le "voyageur", lui, a surtout besoin de bien utiliser son temps. C'est le caractère temporaire de son séjour qui est ici marqué, et qui renvoie à toutes les ruses déployées pour mettre au point une consultation efficace de la ville comme du guide.

b) Lyonnais.

Voyageurs, étrangers, constituent pourrait-on dire le public normal des guides. On est plus surpris en revanche de trouver assez souvent mention des "Lyonnais" (Cochard 1826; Expo 1872; Paussant 1843). Ils ne sont jamais désignés seuls, mais toujours opposés à l'étranger ou au voyageur. Il y a là dans cet espèce de paradoxe, un argument de vente auprès des "étrangers": si notre guide peut être utile aux véritables Lyonnais, et lui apporter une information qu'ils ne possèdent pas, c'est qu'il est remarquablement complet et capable de remplir, à cet égard, tous les vœux d'un simple voyageur. Cet argument publicitaire, qui peut très bien aller de pair avec le souci de toucher une clientèle locale apparaît dans la préface de (Paussant 1843): *"Les habitants de Lyon, indépendamment 1) d'une excellente histoire de leur ville et des monuments qui l'embellissent, 2) d'une notice sur les hommes célèbres, 3) de l'origine des noms de rues, places,*

quais etc., y trouveront une infinité d'indications absolument indispensables qui ne sont dans aucun ouvrage, et qui, à moins de lire les annonces des journaux sans interruptions et d'être versé dans les différentes administrations, on ne manquerait pas d'ignorer toujours." Joséphin Soulayr, dans la préface qu'il a écrite pour (Péladan 1864) affirme lui aussi que l'ouvrage de Péladan conviendrait aux Lyonnais eux-mêmes, mais chez lui, l'éloge du guide se transforme en critique amusée du caractère lyonnais. "Nous sommes gens de labeur, du coin du feu et d'habitude, partant peu flâneurs, dit-il. "A ce propos, ajoute-t-il un peu plus loin, m'est avis que si vous (il s'adresse à l'auteur) aviez intitulé votre livre "Guide des Lyonnais à Lyon" vous auriez, pléonasme à part, décoché à l'adresse de mes chers concitoyens une spirituelle malice et une épigramme bien méritée."²⁴ On rejoint ici un thème classique dans les guides lyonnais, celui d'une ville injustement méconnue, non seulement des Parisiens méprisants, mais de ses habitants mêmes. Ecrit à la fois pour l'étranger et pour le Lyonnais, le guide s'inscrit donc ici dans un projet de réhabilitation. C'est un point sur lequel nous reviendrons plus tard.

c) Touristes.

On ne s'est pas encore penché sur les "touristes" mentionnés quatre fois dans nos guides. On sait que Stendhal a donné ses lettres de noblesse (avec la publication des *Mémoires d'un touriste* en 1838) à cet anglicisme qui rappelait le "Grand

24 (Péladan 1864) p.II

Tour" des jeunes aristocrates anglais du XVIIIème siècle²⁵. Ce voyage, conçu comme un apprentissage de la vie au contact des mœurs étrangères, autant qu'une découverte des richesses artistiques des pays traversés, diffère donc à la fois du déplacement pour affaires et de la simple recherche d'une villégiature. C'est ainsi que nous comprenons le "tourisme" et à ce titre, la notion est assez proche du premier "destinataire" que nous ayons repéré: un "étranger qui visite la ville". En revanche, l'expression de "touriste" garda longtemps en France une valeur quelque peu péjorative. Elle reste marquée par son origine anglaise, et les touristes anglais au XIXème siècle sont la cible d'écrivains français qui comme Nerval dans son *Voyage en Orient* se moque de l'habitude qu'ont nos voisins d'Outre-Manche de transporter sous tous les climats leurs habitudes de confort. Trois donc, des quatre auteurs qui emploient le mot "touriste" (Banlieue 1897; Baedeker 1901; Rivoire 1907) sont de la fin du XIXème siècle ou du début du XXème. à une époque où l'expression s'est bien acclimatée avec le sens que nous lui connaissons. (Expo 1872), lui, refuse, dans son historique, de se lancer, à propos de l'étymologie de "Fourvière", dans des "digressions un peu ardues pour de simples touristes" (p.7). Il n'y a plus rien de précisément péjoratif ici, mais le contexte montre bien que la notion de touriste exclut le sérieux,

25 Pour une étude des emplois du mot "touriste" dans la littérature française avant Stendhal, voir la préface de V. Del Litto à: STENDHAL. *Voyages en France*. Paris: Gallimard, 1992. (Bibliothèque de la Pléiade). p.73 à 135.

l'application. Etre touriste, c'est n'avoir aucun but précis, voyager pour voyager. Entre le sens original, le sens péjoratif développé en France dans la première partie du XIXème siècle et le sens neutre que l'on retrouve dans nos guides de la fin du siècle , se manifeste ici une vision légèrement restrictive de l'activité touristique, qui a perduré par ailleurs jusqu'à nos jours dans une expression telle que "faire quelque chose en touriste", c'est à dire sans s'y engager absolument.

Cette mise au point d'une notion complexe, parce que non encore fixée au XIXème siècle, ne remet pas en cause la cohérence générale de la figure du destinataire qui se dégage de nos guides. L'opposition entre le voyageur ou l'étranger d'une part, et le Lyonnais, l'habitant d'autre part, ne renvoie pas dos à dos deux modèles incompatibles. Au contraire, il semble bien que la référence à un public indigène garantisse le sérieux des ouvrages vis à vis de lecteurs étrangers. D'autre part les guides perdent rarement de vue ce qui fait la spécificité de leur travail: c'est avant tout le caractère pratique, utilitaire de leurs ouvrages qu'ils défendent. Même lorsque l'aspect didactique domine, on insiste sur la facilité de la manipulation, plus que sur l'exhaustivité de l'érudition. (Péladan 1864) résume cette position lorsque son préfacier Joséphin Soulayr décrit son guide comme *"un vade mecum indispensable pour toute personne qui, ne pouvant compulser nos volumineux historiens, se pique néanmoins de connaître d'une façon courante les origines, les*

chroniques, les monuments et les transformations successives de notre bonne ville."²⁶ Le mot important, ici, est "*vade mecum*": on doit pouvoir emporter le guide avec soi. Même s'il est simplement utilisé pour la préparation d'un voyage (et un auteur comme Grandperret envisage la question, consacrant son livre aux "*étrangers qui visitent ou ont le projet de visiter notre ville*" (p.VI)) le guide a pour tâche d'orienter, de conduire, de conseiller. Sa parole est liée aux contingences d'une visite, d'un parcours. Initiateur ou compagnon, il se doit, pour être efficace, de maintenir constamment la fiction d'un dialogue avec son lecteur. C'est la nature de cette familiarité que nous voudrions maintenant simplement évoquer.

II) FAMILIARITES

Parler de dialogue à propos des guides touristiques peut paraître paradoxal. Si l'emploi de la deuxième personne y est fréquent c'est surtout, pense-t-on, par le biais de l'impératif. Paul Lérivray²⁷, à la suite de Jules Gritti, a étudié dans les guides "Bleus" et "Verts" cet "impératif touristique" jugé aliénant parce qu'il transforme le conseil ou la suggestion en prescription ou en ordre et contribue à instaurer ainsi une "morale du devoir touristique". L'infinitif ("Tourner à droite") ou le futur ("on visitera avec intérêt...") participent tout autant de ce phénomène

²⁶ (Péladan 1864) p.II.

²⁷ Voir LERIVRAY, P. *Op.cit.*, ch.IV: "L'impératif touristique".

(chaque tournure apporte bien sûr ses nuances propres) que le seul impératif grammatical. En fait, dans les guides que nous avons étudiés, on trouve peu trace de ce procédé, sinon dans les livrets-guides de la fin du siècle qui proposent, eux un parcours relativement contraignant. La ville est toujours sentie comme assez riche pour autoriser une multitude de cheminements, et même lorsque le plan adopté est géographique, il se conçoit plus souvent comme un répertoire des richesses de la ville, où le voyageur peut puiser à sa guise.

D'autre part ce qui fait la bizarrerie de ces impératifs des guides "Verts" et "Bleus", ce qui conduit un Jules Gritti, un Paul Lerivay à les considérer comme des abus, c'est peut-être le contexte impersonnel dans lequel ils sont proférés. La volonté d'être impartial, de rester dans le domaine de l'objectivité stricte, et cela même lorsqu'on déclare telle chapelle ravissante ou pittoresque, donne aux impératifs pour ainsi dire absolus du guide quelque chose qui inquiète et qui irrite tout à la fois: on aime savoir à qui l'on obéit! Au contraire, les guides de notre corpus, au moins pur ce qui concerne le XIXème siècle jusqu'aux années 1880, se présentent à visage découvert. La première personne (sous sa forme plurielle) est très souvent employée. Sous ce "nous" se cache généralement, non seulement le rédacteur du guide, mais aussi l'ensemble des Lyonnais, ou si l'on veut, la ville de Lyon elle même. Ainsi lorsque (Cochard 1826), p.V, destine son livre à *"l'étranger qui réside dans nos murs"*, ou lorsque (Charavay 1847) décrit la population typique de Lyon: *"Nous*

avons autrefois le tisseur, appelé canut par mépris, il ne présente plus rien d'original."(p.21). Parce que ses termes en sont clairement définis, une relation, un dialogue peut naître entre l'étranger et le Lyonnais, celui qu'on reçoit et celui qui invite, alors que tout restait beaucoup plus improbable lorsque la voix du guide n'était celle de personne. Cette présence, cette subjectivité affirmée qui rapproche, d'une certaine manière, le rédacteur de son lecteur fera l'objet de notre troisième partie. On doit retenir que l'effacement de l'auteur, sa volonté de disparaître devant les choses présentées, dans les guides de la fin du XIX^{ème} siècle ne vont pas forcément de pair avec une plus grande liberté du lecteur. Un peu paradoxalement, on a l'impression que dans les guides de notre corpus, les prises de parti déclarées, l'appartenance revendiquée à une communauté permettent au lecteur de prendre plus facilement ses distance. Le tableau objectif que prétend tracer le guide Bleu ou le Guide Vert (entendus ici comme les archétypes de ce qui ne se présente à l'état brut nulle part) prêche, pour ainsi dire, la soumission, puisqu'on n'est plus affronté à la subjectivité d'un auteur, mais la nature même des choses, et qu'on ne saurait la discuter, encore moins discuter "avec" elle... Ainsi les guides lyonnais n'oublient-ils pas ce dont leur nom témoigne (et avec lui l'expression de *cicerone* qu'emploie (Chambet 1818) pour caractériser son ouvrage): le guide, avant tout, remplace un homme de chair et d'os.

P R E S E N C E D E S A U T E U R S

Les guides lyonnais du XIXème siècle laissent bien souvent à qui les lit le sentiment d'une familiarité d'une chaleur (souvent connotée comme désuète et par là un peu ridicule) qui contraste avec la neutralité impartiale des guides des grandes collections. Cette impression s'estompe avec le temps, à mesure qu'on se rapproche du XXème siècle. On a vu comment cette familiarité naissait finalement moins d'une détermination fine de la nature et des exigences du public que l'on voulait atteindre que du manque de discrétion des auteurs, de la facilité avec laquelle ils se laissent deviner, saisir, à travers le guide. Cette présence palpable témoigne d'une subjectivité à l'oeuvre dans une grande partie des textes étudiés. Elle ne saurait se résumer à l'expression d'un "moi" triomphant et se bâtit au contraire par rapport à d'autres discours qu'elle exploite de diverses manières. Elle s'inscrit dans un cadre précis dont il faut tâcher de tracer les limites. Nos auteurs sont des Lyonnais, et ce qui les distingue, et permet d'en parler comme d'un groupe cohérent, c'est que tous manifestent plus ou moins explicitement qu'ils sont lyonnais et que c'est de l'intérieur de leur cité qu'ils parlent, et bien souvent en son nom.

A) DEFENSE ET ILLUSTRATION DE LA VILLE DE LYON
--

I) UNE MAUVAISE REPUTATION.

a) Lyon, ville délaissée.

Dans une étude parue en 1899 le Lyonnais Emmanuel Vingtrinier notait: *"A voir dans cette seconde ville de France, trois fois plus peuplée aujourd'hui qu'elle ne le fut à aucun des siècles précédents, les passants retourner curieusement la tête pour examiner quelque oriental à l'air dépaysé, traînant le long des trottoirs ses sandales et son burnous, à voir les badauds s'arrêter autour d'un omnibus d'hôtel d'où descendent des familles anglaises avec d'innombrables colis et une collection de filles blondes armées d'un Baedeker (sic), on ne s'imaginer pas que Lyon ait jamais été une ville cosmopolite."*²⁸ Lyon au XIXème siècle n'attire pas vraiment les voyageurs, même si la phrase que nous venons de citer signale paradoxalement une certaine activité touristique, peut-être vue comme un phénomène nouveau par l'auteur. Ville d'industrie, ville de commerce avant que l'érection de la basilique de Fourvière n'attire un vaste public de pèlerins, Lyon paraît se résigner à voir seulement passer les voyageurs en quête de soleil ou d'altitude. Peut-être ce tableau est-il inexact, et peut-être une étude approfondie montrerait-elle que Lyon ne fut pas plus boudée qu'une autre ville par les touristes du XIXème siècle, peu nous importe ici, parce que ce qui est incontestable, c'est que les guides font très souvent allusion à cette situation et déplorent qu'une ville aussi attrayante que Lyon fasse l'objet

28 VINGTRINIER, E. *L'étranger à Lyon*. Lyon, 1899. Introduction.

d'un tel dédain. Mériclet, dont un article est reproduit par (Chambet 1860) p.364 le constate avec mélancolie: "*Il est très remarquable que les Anglais qui voyagent en France s'arrêtent à Boulogne, Paris, visitent Bordeaux et traversent Lyon*". Quand aux touristes parisiens, "*ils parcourent la Bretagne, la Normandie, les Pyrénées, traversent rapidement le Midi et touchent à peine à Lyon*". Mais en dénonçant cette injustice, les guides risquent de faire douter le lecteur de la sincérité de leur enthousiasme pour leur cité: il n'y a pas de fumée sans feu, et si peu de monde visite Lyon, c'est peut-être parce qu'il n'y a rien à y voir. Il faut donc absolument que le guide explique cette contradiction d'une manière qui soit favorable au libre déploiement d'un discours élogieux. Les stratégies, ici varient.

b) Légende noire.

Pour les uns, Lyon, en fait, serait la victime d'une légende noire. Dans un ouvrage qui n'est pas un guide, mais qui cherche à promouvoir les beautés méconnues de Lyon dans la lignée des très célèbres Voyages pittoresques du baron Taylor et de Charles Nodier, Léon Boitel résume ainsi la situation: "*Depuis quelques temps, dit-il, il est de bon ton de médire de notre patrie*". Lyon a la réputation d'une cité prosaïque et monotone: "*un grand village, triste et mesquin, peuplé d'infirmes et d'ignorants, pavé de fange et d'impureté*"²⁹. On a là les trois thèmes (tristesse, saleté, caractère rebutant

29 BOITEL, L. (dir.). *Lyon ancien et moderne*. Lyon: L. Boitel, 1838. p.V.

des habitants) toujours avancés par les guides dans leurs dénégations. Mériclet, quelques trente ans plus tard, fait la même remarque *"Le grand nombre voyage sous l'influence de vieilles préventions contre cette ville. C'est une croisade qui reparaît sans cesse, des reproches systématiques et une véritable propagande de table d'hôte."*³⁰ Mais la légende noire de Lyon n'est pas une pure invention des Lyonnais! Le regard des voyageurs venus de l'extérieur peut se montrer parfois bien critique. Ainsi Stendhal qui se montre particulièrement féroce dans ses *Mémoires d'un touriste*. Il dénonce la cupidité des lyonnais ("le dieu du pays: l'argent"), il évoque *"la niaiserie égoïste, la petitesse dissimulée"* des habitants, avant de parler du climat de la ville. Elle est bâtie dans une plaine marécageuse: *"de là vient que Lyon est le pays de la boue noire et des brouillards épais, cent fois plus qu'à Paris"*. On notera cependant pour être équitable que Stendhal ne marchande pas son admiration pour la cuisine lyonnaise. Même si le romancier nourrit une aversion toute personnelle pour la ville (il faudrait peut-être aller chercher du côté de ses origines grenobloises) une telle sévérité, dans un ouvrage de commande indique que Stendhal traduit sans doute à sa manière une hostilité partagée par ses contemporains. Ce n'est pas sans raisons donc que certains guides se plaignent, et si le terme de *"propagande de table d'hôte"* fait sourire par les improbables complots qu'il suggère, on doit admettre que Lyon au XIXème siècle, exagération rhétorique mise à part, n'a pas

30 (Chambet 1860) p.364.

très bonne réputation.

c) Lyon a bien changé.

Un second mode d'explication joue sur le décalage dans le temps: la mauvaise réputation de Lyon n'est peut-être pas usurpée, mais elle est d'un autre âge. La ville s'est transformée, ce qui a été vrai un moment s'avère désormais un préjugé sans fondement. Il faut convenir cependant que cet argument, comme le précédent, repose sur des faits avérés, et que (TCF 1903) a raison de parler de Lyon comme la ville de France qui peut-être a subi *"la transformation la plus complète depuis un siècle."* Le développement du quartier des Brotteaux, après la construction du pont Morand en 1771 date du début du siècle, la ville bénéficie de toutes les améliorations apportées à l'urbanisme par le développement des techniques au XIXème siècle (installation du tout à l'égout en 1853). (Paussant 1843) prend bien soin, à l'article "Lyon" de son Dictionnaire-Indicateur de faire le détail de ces transformations. *"Lyon, dit-il, dont la laideur et la malpropreté étaient proverbiales a changé totalement d'aspect depuis quelques années grâce aux efforts de l'administration municipale actuelle et de la prodigieuse activité de Monsieur Victor Arnaud, adjoint au maire, chargé de la voirie, nos rues, jadis vraiment impraticables sont nettoyées avec beaucoup de soin, les maisons se recrépissent; de magnifiques lignes de trottoirs se construisent; le gaz brille partout, les devantures trop saillantes se réduisent, et les enseignes et les tentes des cafés ont cessé de menacer*

la sûreté publique; les marchands ambulants ont disparu comme par enchantement; les étalages des magasins n'envahissent plus l'espace réservé à la circulation, nos marchés sont mieux tenus, moins encombrés, de nouveaux essais de pavage ont été réussis, nos rues, nos places et nos quais sont complètement débarrassés des baraques des rissoleurs, des échoppes d'écrivains publics, des charrettes de louage et de mille autres objets hideux à l'oeil qu'on tolérait depuis un temps immémorial"³¹. A travers cette description enthousiaste d'un ordre enfin conquis, se dessine en creux le portrait d'une ville grouillante, pittoresque, livrée au commerce des petits métiers. Mais on ne sent ici nulle nostalgie, seulement l'exaltation d'un progrès bienfaisant, alors que les *Voyages pittoresques* du baron Taylor, manifeste romantique avaient, quelques années plus tôt, fait l'éloge des vieilles villes et regretté la disparition d'un monde dont ils se sentaient les derniers témoins. Un peu plus tard dans le siècle (Grandperret 1852) signale les améliorations survenues, mais il fait davantage allusion au percement de nouvelles rues qu'à la simple réforme des règlements d'hygiène et de circulation: "*En pénétrant dans l'intérieur de Lyon, on retrouve bien encore des rues étroites et obscures, ce pavé en cailloux pointus, si fameux pour son inconvénient [...] mais de toute part on admire la transformation opérée et marchant rapidement à sa fin*"³². Chaque fois, c'est une opinion ancienne, ancrée dans les

31 (Paussant 1843) pp. 116 et 117.

32 (Grandperret 1852) p.9.

esprits ("malpropreté et laideur proverbiale"; "pavé [...] si fameux pour son incommodité") qui est contredite par l'évolution de la ville.

d) Une ville qui se mérite.

Certains guides mettent en oeuvre un troisième type de stratégie pour expliquer le manque de touristes à Lyon. On reconnaît la mauvaise impression faite par la ville au premier abord mais on affirme la nécessité d'un effort d'attention, de curiosité, pour en saisir tous les charmes. On a déjà rencontré ce thème et cette rhétorique qui oppose l'être au paraître, lorsque nous avons examiné les diverses manières de présenter la ville. On la voit à l'oeuvre encore lorsqu'il s'agit d'évoquer le caractère des Lyonnais. Ainsi (Péladan 1864), p.539: "*L'étranger qui séjourne peu dans la cité se figure que le Lyonnais est absorbé en des calculs étroits, et qu'il est insensible aux beautés de l'art, c'est une erreur. Tous les instincts généreux vivent au sein de cette population, il ne faudrait que les retirer de l'isolement; avec une excitation et une impulsion, on obtiendrait des prodiges*", et (Paillon 1905): "*Il en est des Lyonnais comme de leur ville, ils gagnent à être connus. Bien que placés aux portes du midi, ils semblent froids au premier abord, concentrés et peu communicatifs. Mais lorsque la connaissance est faite, il n'y a pas d'amitié plus franche et plus durable que la leur.*" (page 14). Ainsi Lyon se mérite, et ne pas l'apprécier, c'est faire preuve d'un esprit superficiel. Mais il y a quelque contradiction, si l'on y songe, à réclamer d'un

visiteur qui, par définition, ne fait que passer, un effort de sympathie, de bienveillance attentive, qui se justifie surtout pour qui habite vraiment la ville. On doit noter aussi, dans toutes ces tentatives de réhabilitation, que l'absence (ou la quasi absence) de touristes à Lyon n'est jamais présentée comme un avantage, alors que souvent, aujourd'hui, beaucoup de guides font du non-développement touristique d'une région un véritable critère de choix et un attrait supplémentaire. Le Lyon du XIXème siècle vit ce relatif oubli comme une malchance ou une injustice, d'autant plus grave que sa rivale immédiate, Paris, jouit pour sa part d'une réputation touristique sans égale. Il faut examiner maintenant comment les guides traduisent cette rivalité.

II) LYON CONTRE PARIS.

Plus que toute autre ville française, Lyon semble souffrir au XIXème siècle de la toute puissance administrative et politique de Paris. Centre économique de première importance, riche d'une histoire très ancienne, Lyon supporte mal de n'être qu'une ville de province. Les guides reflètent à leur manière ce ressentiment: ils ne cessent de comparer leur ville à la capitale. Une rivale et un modèle, tel apparaît Paris dans notre corpus.

a) La seconde ville de France.

Que Lyon soit au XIXème siècle la seconde ville de France, voilà un fait objectif. Il paraît normal qu'il en soit fait

mention dans la plupart de nos guides, au même titre que le nombre de ses habitants. Il n'y a rien là qui présage une rivalité telle que la seconde ville veuille occuper la première place. Pourtant, la manière qu'ont certains guides de présenter ce fait oblige, elle, à sentir cette compétition. Ainsi (Grandperret 1852) p.1: *"Lyon est, après Paris, la première ville de France par son étendue, sa population, son industrie, ses monuments et son importance politique."* On peut penser que si Paris est ainsi exclu de la hiérarchie des villes de France, c'est parce que sa nature exceptionnelle le met pour ainsi dire "hors-concours". On peut aussi simplement constater qu'un artifice de langage met très littéralement Lyon "à la première place"! Ce problème d'interprétation manifeste bien de toute manière l'ambivalence de cette rivalité: si Paris est jaloué, c'est aussi parce qu'on y voit la seule cité digne d'être imitée. A une date beaucoup plus tardive, refusant la dialectique des premiers et des seconds, (Livret-Guide 1912), dans son introduction, joue sur l'ambiguïté du terme de "capitale": *"Au point de vue purement pittoresque, déclare-t-il, Lyon offre tous les signes distinctifs d'une capitale, non moins que sous le rapport de sa situation géographique, de sa richesse industrielle et commerciale, de son essor économique, de la célébrité de son université, de son influence artistique et scientifique, de son rayonnement intellectuel et de l'intensité de sa vie administrative."* Mais là encore, règne un certain flou: une capitale peut-être aussi bien régionale que nationale. (Expo

1872)), plus précis, met Lyon explicitement au même niveau que Paris. *"Certes, dit-il, peu de cités ont des parchemins de noblesse aussi glorieux que ceux de Lyon; aussi a-t-on surnommé notre ville la seconde capitale de la France et ce n'est que justice."*³³ Le ton est ici presque celui de la revanche, et l'apologie citoyenne a remplacée le commentaire touristique. Un autre guide, plus tardif, assez tardif lui aussi (Livret-Guide 1904) va jusqu'à affirmer que Lyon a été *"considéré de tous temps comme une capitale"*, mais la référence, ici, n'est plus Paris. Lyon serait la *"Moscou française, une ville mystique autant qu'une capitale d'affaire."*³⁴ L'image, pour surprenante qu'elle nous paraisse, relève d'un jeu analogique assez répandu, encore de nos jours, qui tient du mot d'esprit et du slogan publicitaire. On sait que les "Venise" pullulent, et que quelques canaux suffisent à conférer le titre, depuis Amsterdam ou Bruges jusqu'à Colmar et Martigues... Quand à Moscou, on se souvient qu'il se voulut quelques temps Rome du Nord. Quoi qu'il en soit, ce qu'il importe de retenir (la réalité d'une ville étant toujours assez complexe pour rendre tout débat sur la pertinence de ces comparaisons interminable) c'est un effort du rédacteur pour sortir de ce face à face avec Paris, qui imprègne, par le biais des comparaisons, la plupart de nos guides.

b) Comparaisons.

On relevera d'abord les comparaisons de valeur, qui

33 (Expo 1872) p.12 ("Histoire de Lyon en quelques mots").

34 (Livret-Guide 1904) "Aspect général".

indiquent simplement que tel site, tel monument, est inférieur, supérieur ou égal à tel autre de la capitale. Ainsi s'exprime Mériclet dans l'article reproduit par (Chambet 1860), pages 365 à 368. *"Paris n'offre rien de plus luxueux, de plus beau, la rue de la paix est moins élégante: circulation animée, bruit, éclat de lumière, voilà la rue Impériale."* Percée en 1855 l'actuelle rue de la République représente en 1860 le symbole d'un urbanisme nouveau, dont témoignent à une plus grande échelle les grands travaux réalisés à Paris sous le second Empire. L'enthousiasme du rédacteur va donc pour une réalisation qui permet au visiteur de se croire dans la capitale. Ce n'est pas là si on y songe, un argument propre à faire se déplacer les parisiens! Le guide, ici, se montre infiniment plus lyonnais que touristique (encore faut-il remarquer qu'il s'agit ici d'un article reproduit, et qui n'est pas de la main du rédacteur principal du guide). Emmanuel Vingtrinier³⁵ a relevé cette contradiction: *"Ils [les parisiens] quittaient le boulevard, que seraient-ils venus faire dans notre rue de la République?"*. L'uniformisation croissante des villes au XIXème siècle à certains égards, peut bien avoir été un handicap pour le tourisme, même si pour les Lyonnais contemporains, elle fut un sujet de satisfaction et l'occasion d'une revanche. Il faut rappeler, à ce propos, les plaintes formulées par (Cochard 1826) contre la hauteur des constructions lyonnaises et la solution qu'il proposait: s'inspirer de l'ordonnance qui, à

35 Vingtrinier, E. *Op. cit.* p.49.

Paris, limitait la hauteur des immeubles.³⁶

Mais les comparaisons ne relèvent pas toujours de la compétition, et parfois, elles s'apparentent très nettement à ce petit jeu d'analogie que nous avons évoqué plus haut. Il s'agit alors de chercher des correspondances et de retrouver dans Lyon les différents quartiers de Paris. Dès 1814, dans ce qui n'est pas tout à fait un guide mais plutôt un récit de voyage plaisant³⁷, l'auteur dont ne nous sont connues que les initiales) voit dans la place Bellecour, et plus précisément dans l'allée de tilleuls qui en ombrage une partie, les "Tuileries lyonnaises", c'est à dire une promenade élégante située au coeur de la ville. Un peu plus tard, c'est (Lions 1838) qui déclare page 81 que *"Bellecour est à Lyon ce que le Faubourg St-Germain est à Paris"*. (Expo 1872) dans son chapitre des excursions, parle du parc de la Tête d'Or comme du *"Bois de Boulogne de Lyon"*. Là encore, ce n'est pas la pertinence des comparaisons qui nous intéresse (encore que la géographie sociale lyonnaise ne semble pas avoir tant évolué depuis le XIXème siècle que nous ne trouvions pas une certaine justesse dans ces images) mais ce qu'elles révèlent du rôle joué par Paris dans nos guides. Mais avant d'en arriver là, il convient d'examiner la valeur simplement didactique ou rhétorique de ces images. En effet, si Paris joue comme

36 Voir (Cochard 1826) p. 25: *"Une loi, qui date d'un demi siècle, a fixé pour Paris le maximum auquel un propriétaire peut élever sa maison; et ce maximum est combiné avec la largeur des rues - Pourquoi l'autorité ne réclamerait-elle pas pour Lyon une semblable mesure?"*

37 VOYAGE DE LYON A CHALONS PAR LA SAONE ou les trois journées, par M.J.C.B. Lyon: impr. de J.B. Kindelem, 1814.

référent, c'est aussi parce qu'il est mieux connu que Lyon, et qu'en comparant le quartier de Saint-Jean au Quartier Latin, le rédacteur du guide cherche à expliquer l'inconnu par le connu. D'autre part, nous l'avons dit, le procédé s'apparente au mot d'esprit et sert aussi à rendre plus piquant ce que la simple description peut avoir d'un peu terne. Ce jeu pourtant n'est pas innocent, et les comparaisons, en même temps qu'elles tentent de faire de Lyon l'égale de Paris, la rabattent par leur insistance même au rôle d'éternelle seconde. Même à la fin du siècle, à une époque où la redécouverte du Vieux Lyon est déjà un fait acquis, alors qu'a été admise la spécificité de son admirable architecture renaissante (qui n'a cette fois pas d'équivalent à Paris) alors même que sont publiés des ouvrages qui dénoncent la disparition des témoins du Lyon pittoresque d'autrefois, les guides touristiques lyonnais regardent toujours Paris avec un mélange de rancune et d'admiration, quand la "sagesse touristique" imposerait sans doute de vanter l'exotisme (par rapport à Paris) de la Capitale des Gaules.

III) PETITE PATRIE

Parce qu'ils doivent faire face à la mauvaise réputation (réelle ou supposée) de leur ville, parce qu'ils gardent les yeux fixés sur Paris, les guides lyonnais donnent souvent l'impression qu'ils cherchent moins à convaincre le lecteur de faire la visite de Lyon qu'à le persuader de la "grandeur" de

leur ville. Ce "patriotisme" des guides (il s'agit là bien sûr d'une petite patrie qui ne s'étend pas très loin en dehors de Lyon) sert parfois les exigences touristiques du discours. Il peut aussi avoir quelque chose d'envahissant, à nos yeux habitués à plus d'impartialité, et excéder, en quelque sorte, le rôle d'information, d'initiation, que tous les auteurs ou presque s'accordent dans leurs préfaces. Parlant de l'intérieur, les rédacteurs présentent moins la ville de Lyon qu'ils ne se représentent eux-mêmes à travers elle.

Il est un domaine où l'on sent d'autant mieux cette partialité qu'il échappe presque complètement aux critères objectifs qui tempèrent plus ou moins tout discours sur la ville: il s'agit du "caractère" des habitants. On peut contester la valeur de ces jugements à l'emporte pièce, généraux à l'outrance qui attribuent telle qualités et tels défauts aux habitants de telle ou telle ville, mais ils ont le mérite de laisser le champ libre à ce qu'on pourrait appeler un imaginaire patriotique. Cinq seulement parmi les guides étudiés (Guillon 1797; Cochard 1826; Charavay 1847; Grandperret 1852; Chambet 1860; Paillon 1905) décrivent explicitement (généralement dans l'introduction) le caractère des Lyonnais. On remarque dans cet ensemble une certaine homogénéité. Jusqu'à (Chambet 60) on retrouve en effet des valeurs identiques, qui rappellent peu ou prou l'activité commerciale et industrielle de Lyon³⁸:

38 "Lyon, dit-il page 93, ne ressemble point aux autres villes du monde: partout ce sont des monuments, des antiquités et des édifices dignes de remarque qui fixent en effet l'attention; mais à Lyon un intérêt bien différent domine tout: l'industrie et le commerce sont l'âme de ses habitants, et c'est ce qu'il

courage, industrie, prudence, bonne foi sont souvent mis en avant. Pour (Lions 1838), cette activité industrielle est même ce qui caractérise le mieux Lyon. des qualités plus ou moins précises, qui dénotent seulement un jugement global positif peuvent aussi apparaître. Ainsi (Guillon 1797), p.9 parle-t-il de la *"candeur d'âme"*, de *"l'aménité des mœurs"*, de la *"droiture de conduite"* et des *"mœurs engageantes"* des Lyonnais. Il s'agit là de qualités essentiellement urbaines, qui tendent à dénoter un état de civilisation élevé, en contraste peut-être avec la grossièreté provinciale environnante. Les guides ultérieurs ne font plus mention de ces qualités tout extérieures qui ne méritent pas d'être rappelées. Mieux vaut s'attacher au fond! Le succès de ce dédain pour les apparences sera consommé lorsque (Paillon 1905), comme nous l'avons déjà noté, renversant la proposition de Guillon montrera combien le Lyonnais, sous des apparences austères, sait être un ami. (Cochard 1826) décrit une population *"active"*, *"laborieuse"*, *"économe"* dont il loue *"l'esprit de charité"*. Même tableau chez (Grandperret 1852), p.16, qui, en plus de la *"bonne foi dans les transactions"* et de la *"charité à l'égard de toutes les infortunes"*, parle *"d'esprit religieux"*. La réputation de Lyon comme ville catholique est bien établie au XIXème siècle. Elle repose non seulement sur les qualités de Primat des Gaules de l'archevêque, mais aussi sur l'importance des communautés religieuses qui y sont établies. On connaît la célèbre formule

y a de plus intéressant à remarquer."

de Michelet sur la Colline qui prie (Fourvière) et la colline qui travaille (la Croix-Rousse). (Chambet 1860) apporte seul une ombre (mais bien légère et seulement suggérée) à son portrait: les Lyonnais d'après lui sont "*laborieux*", "*sages dans leurs spéculations*", "*courageux*", mais s'ils aiment les sciences et les arts (c'est nous qui opposons ce qui est seulement coordonné dans la phrase de Chambet et par là peu visible) "*[ils] les cultivent avec plus de succès que les lettres*". Deux remarques s'imposent, d'une part l'espèce d'oubli dans lequel est tombé l'âge d'or de la Renaissance lyonnaise, pendant la première moitié du XVIème siècle; un Maurice Scève, une Louise Labé (dont la réputation n'est pas sans taches il est vrai...) n'ont pas encore acquis leur renommée actuelle et l'on a vu par ailleurs combien le XVIème siècle était peu représenté dans les résumés historiques que nous avons étudiés. D'autre part l'emploi du présent ("*[Ils] cultivent*") suggère que l'auteur voit dans la relative pauvreté lyonnaise en hommes de lettre la conséquence d'une disposition atavique, et générale, non un phénomène contingent, à la merci de n'importe quel changement historique. Le passé, en même temps qu'il témoigne des aléas de l'histoire, manifeste aussi, à sa manière, une essence dont on participe: le portrait moral permet de rétablir l'unité du sujet lyonnais. Tout événement se juge à l'aune de ce caractère fixe. Dans cette perspective les poètes lyonnais, pour importants qu'ils soient, ne sont peut-être que des épiphénomènes. Pourtant, la permanence de l'âme lyonnaise n'est sans doute pas si sûre qu'il y paraît.

Deux guides écrits l'un et l'autre autour de 1850 se montrent sensibles à l'uniformisation des modes de vie, qu'une mobilité accrue, acquise grâce au développement des moyens de transport, rend presque inévitable. Mais alors que (Grandperret 1852) se félicite d'une évolution positive: "*Il serait superflu, dit-il, de chercher des caractères distinctifs dans les moeurs, les vêtements, la constitution physique des Lyonnais [...] [les canuts] sont aujourd'hui des hommes semblables aux autres, avec une raison, une intelligence très développée, un langage et un accent réguliers.*"³⁹ (la "saveur" des accents régionaux ne semble pas goûtée par notre auteur, ni le pittoresque d'une figure populaire ici toute négative, dans ce portrait du canut) (Charavay 1847) constate au contraire avec une certaine nostalgie la disparition des particularismes: "*Les portefaix ou crocheteurs des ports*" sont, nous dit-il, "*le seul type qui reste encore à Lyon. Quant au "tisseur" d'autrefois, "appelé canut par mépris, il ne présente plus rien d'original, non plus que les autres éléments de la population.*"⁴⁰

Ainsi il faut nuancer l'adhésion forte à un modèle identitaire immuable que suggère la lecture de certains guides. Dès 1850, (Charavay 1847) s'inquiète des risques d'uniformisation, quant au texte de Grandperret, il témoigne des différences de classe que le discours communautaire, qui exalte la petite patrie dans son ensemble, risquait de masquer: les canuts ne sont

39 (Grandperret 52) p.16.

40 (Charavay 1847) p.21.

sans doute pas encore si "semblables aux autres hommes" qu'il ne faille l'écrire pour s'en convaincre. Ce que l'on doit retenir cependant, dans tous les exemples relevés, c'est l'enrichissement du discours "touristique" par des thèmes et un style qui sont ceux de l'exaltation de l'identité communautaire. On en trouvera un dernier exemple dans la place qui est faite par (Cochard 1826) à une honorable spécialité lyonnaise: la bienfaisance. Dans son introduction, page 38, il affirme que, plutôt que de s'étendre sur la biographie des illustres Lyonnais, *"il [lui] a paru convenable de faire connaître quelques uns des traits qui honorent cette ville industrielle, sous le rapport des moeurs et de la bienfaisance."* Suit une description des institutions charitables de la ville. Le panégyrique se double ici d'intentions morales: il s'agit d'édifier le lecteur par des témoignages de vertu, plus convenables (c'est le mot employé) que les anecdotes tirées de la vie de tel ou tel illustre personnage. IL y a quelque pompe aussi dans la manière dont Grandperret évoque à son tour cette charité lyonnaise dont Cochard faisait si grand cas: *"A côté de la bienfaisance publique, affirme-t-il, il faut placer les efforts de la charité privée, et dans aucune ville au monde cette vertu fraternelle et toute chrétienne ne s'exerce avec un zèle aussi constant et dans des proportions aussi larges."*⁴¹ Encore une fois la gravité et le sérieux du ton réclament au voyageur un intérêt que les guides actuels ou simplement ceux de la

41 (Grandperret 1852) p.12.

collection Joanne ne se sentiraient pas en droit d'exiger. Le guide, au lieu d'être le complice du voyageur, se pose ici en hôte exigeant et plein de cérémonie.

Si ces guides "représentent" Lyon, c'est souvent dans un sens tout diplomatique. Mais il n'y a pas que cette voix communautaire, pleine du sentiment de la petite patrie: comment dans le guide peut se faire entendre l'accent personnel du rédacteur? Voilà ce qui doit nous occuper maintenant.

B) PERSONNALITE DES GUIDES

Les auteurs de guides sont des personnages discrets. Du moins ont-ils peu de part au mérite que l'on attribue à leur production: la "collection", de nos jours, constitue le critère essentiel: on achète le Guide Bleu sur la Turquie, le guide Nagel de l'Espagne, et non l'ouvrage de M. Y. ou de Mme Z. A cela il y a des raisons de commodité, ces guides modernes sont souvent le fruit de la collaboration de plusieurs personnes, ou bien ne font que réactualiser un texte plus ancien, et il serait malaisé de citer pour chaque ouvrage l'ensemble de ses auteurs. Mais elles n'expliquent pas tout: le rédacteur de guide en tant que tel ne saurait être comparé à un écrivain, dans la mesure où tout ce qu'il écrit ne lui appartient pas vraiment. D'une oeuvre littéraire nous

supposons que son auteur la revendique absolument, et cela, quelques soient les influences extérieures qui s'y manifestent. La prétention du rédacteur de guides va moins loin, il accepte plus volontiers que son ouvrage soit au moins celui des autres que le sien propre. Cela ne veut pas dire que les guides soient plus impersonnels (on aura justement la preuve du contraire en étudiant les guides de notre corpus) mais que le sentiment de la propriété y est moins fort qu'en littérature. De là tout un jeu complexe d'emprunts plus ou moins revendiqués, de références communes, d'avis partagés mais aussi de jugements personnels qu'il nous faut maintenant débrouiller.

I) TOPOI

Par topoï, ou lieux communs, nous entendons tous les jugements que l'on retrouve exprimés, sans variations importantes d'un guide à l'autre, avec une trop grande fréquence et trop de différences de détail pour qu'il s'agisse de plagiat pur et simple. Mais les frontières ne sont pas étanches entre les deux domaines et les différences parfois difficiles à établir. Discerner ce qui dans nos guides relève du lieu commun peut se comprendre comme la première étape, toute négative, vers la recherche de ce qui manifeste dans les textes originalité et personnalité propre. Ce n'est pas dans cette perspective que nous voulons nous placer, parce qu'une telle hiérarchie nous semble douteuse. On associe trop facilement le lieu commun à l'insignifiance, à la paresse de la pensée, ou pire, à son emprisonnement dans un carcan étroit. Il faudrait se souvenir

pourtant du sens premier de l'expression, débarrassé de ses connotations négatives, et voir qu'il définit aussi ce qui rend possible tout dialogue, toute rencontre. Dans le guide touristique, il témoigne de ce savoir minimum qui permet de comprendre le jeu de la cité, de s'y orienter. Les lieux communs sont autant de points de repère, de fléchages dans la réalité complexe de la ville, ils sont ce sur quoi tout le monde s'entend. Sans avoir au sens strict un rôle d'information, ils constituent donc une clef pour visiter la ville.

Les deux sites que nous avons pris pour exemples sont des hauts lieux que le voyageur ne peut ignorer: la place Bellecour et le Palais Saint Pierre.

La place Bellecour serait *"une des plus belles places de l'Europe"*, voilà qui revient sans cesse sous la plume des rédacteurs de guides, depuis (Guide du voyageur 1836-1838) jusqu'à (Livret-Guide 1912), en passant par (Lions 1838; Grandperret 1852; Péladan 1864; TCF 1903 et Rivoire 1907). Le jugement n'a rien ici de très précis ni de très contraignant. Aucun guide ne va jusqu'à en faire *"la"* plus belle place de l'Europe, mais il est déjà remarquable que Lyon s'affranchisse ainsi de la tutelle parisienne en témoignant d'une ambition qui voit plus loin que la Capitale. (Chambet 1860) est le seul à franchir les bornes de l'Europe et à faire de la place Bellecour *"une des plus belles places du monde"*. (Péladan 1864) mêle quelque nostalgie à l'expression d'une vérité reconnue par tous: *"on avait fait de la place Louis Le Grand*

une des plus belles places de l'Europe quand la Révolution vint s'abattre sur elle et la désoler avec une rage toute particulière." (page 288). Dernière variation sur un thème très rebattu, (Livret-Guide 1912) préfère mettre sur le compte de l'opinion un jugement aussi répandu. "[elle a] la réputation d'être une des plus belles places de l'Europe." Il y a quelque ambiguïté dans ce procédé, car on ne sait s'il exprime une réticence (le rédacteur ne veut pas prendre la responsabilité de ce jugement) ou s'il est destiné au contraire à renforcer l'affirmation (il s'agit d'un fait reconnu par tout le monde, non d'un avis personnel).

Ces nuances sont somme toute bien minimes; l'impression qui domine, à la lecture de ces notices consacrées par les guides de notre corpus à la place Bellecour, c'est la monotonie d'une éternelle répétition, comme si le fait d'être "une des plus belles places de l'Europe" faisait partie, au même titre que ses dimensions ou que sa statue centrale, des attributs essentiels de la place. Il s'agit là presque d'une vérité à connaître, non d'une opinion que l'on pourrait éventuellement discuter, ou d'un procédé rhétorique destiné à allécher le lecteur. On pourrait faire les mêmes remarques à propos d'une image qui revient souvent dans l'évocation du Palais Saint Pierre, ancienne abbaye transformée en musée en 1810. Tout en soulignant sa beauté (l'adjectif "magnifique" se trouve à la fois chez (Chambet 1818 et 1860) ainsi que dans le (Guide du voyageur 1836 1838)) les auteurs remarquent qu'il a "*plus l'air du palais d'un prince que d'un monastère*" (Guide du

voyageur 1836 1838), qu'il "ressemble vraiment à l'habitation d'un prince" (Lions 1838), qu'il est "bien plus semblable à un palais qu'à une abbaye" (Péladan 1864). (Charavay 1847) qui fait preuve à plusieurs reprises d'un anticléricalisme virulent⁴², note pp.126-127 que les "orgueilleuses dames de Saint-Pierre [ont construit] non un couvent, mais un véritable palais, plus digne d'un prince que de filles vouées à l'humilité et à la pauvreté." Là aussi l'antithèse, à force d'être répétée semble faire partie de l'édifice, lui être consubstantielle; l'opinion (ici l'image) ainsi exprimée rejoint la matérialité du monument: tel est le poids de la doxa!

Moins caricaturale, la question des façades de la place Bellecour nous renvoie aux vertus positives du lieu commun. Quatre guides, qui datent tous du milieu du siècle débattent de ce problème. Que valent les immeubles élevés par Napoléon pour remplacer ceux que la Révolution avait détruits en 1793? Les avis divergent mais témoignent d'une communauté de préoccupations qui est aussi de l'ordre du lieu commun. Ce n'est plus le jugement lui-même qui va de soi, mais la nécessité d'en porter un. Chacun conclut ainsi à sa manière un

42 Le résumé qu'il donne de l'histoire de l'abbaye est à cet égard édifiant: "On les vit [les religieuses] dit-il, pendant six siècles étaler un faste insolent, rançonner leurs vassaux, ruiner leurs débiteurs, usurper les biens vacants, tyranniser les magistrats municipaux, lutter avec avantage contre les archevêques et même contre les rois de France, et se livrer enfin à une dissolution de mœurs tellement effrénée, que les chroniqueurs du temps, qui témoignent de ces désordres, ne craignent pas de comparer le monastère des nobles dames de Saint Pierre à un Lupanar."

débat dont les termes sont connus de tous. (Charavay 1847) se pose en arbitre: *"Les anciennes façades, dit-il, étaient d'une ordonnance plus sévère, plus imposante, mais celles-ci l'emportent par l'élégance"*. (p.61). (Grandperret 1852) exprime presque dans les mêmes termes une opinion voisine: *"Sous la protection du Premier Consul on les [les façades détruites en 93] releva, moins imposantes et moins nobles, mais plus élégantes et d'un aspect plus gracieux"* (page 49). (Chambet 1860), p.283, veut, lui aussi, se montrer équitable: *"Ce ne sont pas des palais, mais ce ne sont pas non plus des casernes"* dit-il, faisant allusion au mot que l'on prête à Napoléon, lorsqu'il découvrit les nouveaux immeubles: *"Quelles sacrées casernes m'a-t-on f... là!"*,⁴³. Seul (Péladan 1864), p.288, émet un avis plus tranché. *"Les façades sont d'une architecture lourde, dit-il. On devrait au moins surmonter les attiques de statues pour égayer leur aspect"*. Notons au passage que ces grands "attiques" qui devaient à l'origine supporter une décoration sont restés vides jusqu'à nos jours!

Le palais Saint-Pierre offre un autre exemple de ces débats architecturaux. La matière dont nous pouvons disposer par nos guides nous oblige cependant à une certaine prudence. (Cochard 1826) s'exprime le premier et regrette en passant que les fenêtres d'entresol aient été percées sur la façade, mais (Charavay 1847) et (Péladan 1864) qui lui emboîtent le pas, s'expriment en des termes si proches qu'il est difficile de ne pas soupçonner le second d'avoir inspiré le premier. Ce

43 Cité par (Péladan 1864) p.289.

plagiat, si plagiat il y a, (il n'est du reste pas exclu que (Charavay 1847) se soit lui-même inspiré de (Cochard 1826)) n'en demeure pas moins significatif d'une volonté d'inscrire dans la représentation d la ville qu'on offre au lecteur, les controverses qui agitent ses habitants. *"Des fenêtres et des greniers, percés dans la frise, s'indigne (Charavay 1847) p.129-130, produisent l'effet le plus disgracieux, et celles d'entresol, quoique couronnées de sculptures, sont tout à fait déplacées, comme elles le seront toujours dans un édifice de haut style". "Il est fâcheux, répète (?) (Péladan 64) p.376 qu'elle [la façade] soit déparée par les fenêtres d'entresol, qui seront toujours déplacées dans un monument, par les fenêtres des greniers, et surtout par les magasins du rez de chaussée qui donnent au Palais un faux air de bazar."*

Il nous importe peu de savoir à quelle orthodoxie architecturale se réfère ici nos trois auteurs (sans doute un classicisme assez strict), mais on doit retenir le souci qu'ils ont de délivrer au lecteur, en même temps qu'un savoir objectif (date de construction, nom de l'architecte) les termes d'une doxa locale, constitutive de l'identité de la cité.

II) CITATIONS

Le lieu commun n'appartient à personne et rien ne réglemente son usage: c'est une source à laquelle chacun peut puiser. On a vu que les rédacteurs de guides ne s'en privaient

pas; mais il leur arrive aussi de solliciter, en plus de l'opinion générale, ce que d'autres ont pu écrire avant eux. On songe tout de suite au plagiat, s'agissant d'un genre aussi peu noble que le guide touristique. Simples tâcherons ou littérateurs en mal d'argent, les rédacteurs de guide ne se feraient pas scrupule d'aller copier ici ou là quelques chapitres, puisque leur honneur d'écrivain n'est pas en jeu. La nature même du genre touristique s'accommoderait d'ailleurs fort bien de telles rapines. Ce n'est pas l'originalité qui fait la première qualité d'un guide, mais son exactitude, et la ville ne se transforme pas à ce point qu'on ne puisse tirer profit de ce qu'en ont dit les ouvrages précédents. De plus la quantité d'informations à recueillir serait décourageante si l'on ne disposait pas d'ouvrages de synthèse rassemblant ce qu'il serait impossible d'aller chercher à la source. Voilà trois bonnes raisons de soupçonner nos guides de se recopier les uns les autres. Pourtant, une lecture attentive suffit à se convaincre que si le plagiat existe, les rapports qu'entretiennent les auteurs avec l'oeuvre de leurs condisciples ou de leurs prédécesseurs sont autrement complexes et autrement riches. Plutôt que d'essayer de reconstituer une "généalogie des guides" expliquant qui copie qui (tâche que les limites de notre corpus ne nous auraient pas permis de mener à bien) on a préféré relever les divers moyens qui se présentent au rédacteur d'un guide pour introduire le discours d'autrui. A chacun des procédés mis en oeuvre s'attache, on s'en doute, une fonction particulière

dans l'économie du guide.

a) Citation explicite.

Nous commencerons par la méthode la plus respectueuse, pourrait on dire: celle qui consiste à citer expressément l'auteur dont on reproduit le texte, sans changements. On a là le type de la citation classique, celle que l'on pourrait trouver dans n'importe quel essai littéraire ou historique. Généralement courte et entourée de guillemets, elle sert de preuve, d'illustration, d'exemple. Ainsi (Guillon 1797) sollicite-t-il Voltaire et le poète lyonnais Borde qui, de retour d'Italie, a chanté, comme Du Bellay jadis, les charmes du pays natal⁴⁴. (Chambet 1818) aux vers de ces deux auteurs, ajoute la prose de Rousseau: le célèbre récit tiré des Confessions, d'une nuit passée sur le chemin des Etroits sous des arbres "chargés de Rossignols" garantie en quelque sorte, la beauté de la campagne lyonnaise⁴⁵. Ainsi les deux grandes figures de la littérature française du XVIIIème siècle servent d'ornement à la gloire de Lyon.

Mais il n'y a pas que les grands auteurs classiques, ou que les poètes, pour être l'objet de citations explicites et "honnêtes". Il est des cas où le rédacteur laisse la parole à un autre, pour ainsi dire, dans un domaine qu'il ne veut ou ne peut traiter. Il ne s'agit plus alors d'étayer ou d'illustrer, mais simplement de compléter. (Lions 1838) annonce qu'il a repris, pour la partie Moyen-Age de son résumé historique, ce

44 (Guillon 1797) pp.10-11.

45 (Chambet 1818) p.21.

que l'abbé Guillon en avait dit dans *Lyon tel qu'il est*⁴⁶. De la même manière, (Paussant 1843), p.73, explique que les "époques" de son histoire de Lyon sont extraites d'un "*excellent précis chronologique de l'histoire de Lyon jusqu'en 1835, publié dans la sixième livraison de la revue du Lyonnais, continué jusqu'en 1843*". Dans le même ouvrage, page 145; à l'article "*Papes*", il écrit simplement: "*dans les essais historiques sur Lyon par M. Delandine (V. hommes célèbres) on lit le passage suivant: [...]*". Au delà de la simple honnêteté, du "bon procédé" (car les passages recopiés se fondent parfaitement dans le reste de l'ouvrage, et un lecteur inaverti n'aurait certainement pas pu déceler ces emprunts) la mention explicite des sources indique le souci de manifester son appartenance au "monde" (à défaut de trouver un terme plus précis qui ne renvoie pas à la communauté littéraire) lyonnais. Reconnaître ce que l'on doit aux autres, c'est se poser en confrère respectable, en interlocuteur possible et non en obscur pillard.

b) "Reconnaissance de dette."

On retrouve la même démarche dans ce qui n'est plus citation véritable mais simplement mention d'auteurs dont on s'est inspiré. (Chambet 1818 et 1860), eux, livrent dans leurs introductions une liste de noms prestigieux. Ils revendiquent en effet le patronage de "*Ménéstrier; Paradis; Colonna*; (c'est à dire les grands "antiquaires" des siècles passés) mais aussi "*MM. Aimé Guillon, Marzade, Davaise, Delandine, Fortis et*
46 (Lions 1838) p.17.

Cochard", c'est à dire des presque contemporains; "nous n'avons d'autre mérite, poursuit Chambet, que celui d'avoir mis en oeuvre les différents matériaux que nous avons à notre disposition, et d'avoir fait un choix; mais pour tous les changements survenus à Lyon depuis de nombreuses années, la rédaction et les recherches nous appartiennent exclusivement. Nous devons convenir cependant que nous avons fait quelques emprunts à nos journaux, et que nous avons remplacé certains articles de nos précédentes éditions par d'autres plus détaillés et plus intéressants, qui nous ont été remis par des hommes de talent dont les noms se trouvent en bas des articles. Nous les en remercions."⁴⁷ Gros de toute une tradition érudite, le guide fait presque figure ici d'oeuvre collective, émanation d'un groupe savant. (Charavay 1847) reconnaît avoir consulté Cochard, ce qui est encore une manière de s'inscrire dans une tradition et un groupe. Mais c'est presque une concession qu'il fait. Ce qu'il revendique en effet, c'est l'originalité: "Nous avons, dit-il, autant que possible vu par nous-même"⁴⁸. Plutôt que le témoignage d'une véritable évolution dans le temps, les exemples pris chez Chambet et Charavay expriment l'alternative propre à toute stratégie de promotion du guide: soit tabler sur l'originalité, la présence d'informations de première main (d'autant plus méritoires dans un genre qui prête tant à la compilation!) soit miser sur l'étendue et la sûreté de ces

47 (Chambet 1860) p.6.

48 (Charavay 1847) p.6.

sources. Mais l'un comme l'autre (le second sur le mode de la concession il est vrai) reconnaissent leurs dettes sans détour. Le monde des guides lyonnais du XIXème siècle est un espace où chacun, pour ainsi dire, reconnaît ses pairs.

c) Emprunts et conflits.

La lecture de notre corpus ne laisse pas cependant l'impression d'un monde absolument idéal. Certains faits jettent un peu d'ombre sur le tableau que nous avons tracé : quelques emprunts relevés dans les guides ressemblent fort à des larcins. Il n'y a là rien d'étonnant et c'est même, nous l'avons dit, ce à quoi l'on pouvait s'attendre. Un exemple cependant nous retiendra parce qu'il est ambigu, et prête par là davantage à la réflexion. Joséphin Soularý, dans une complaisante préface que nous avons souvent citée, loue la personnalité du guide de Péladan : *"Vous avez, dit-il, accentué d'un trait personnel chaque ligne de ce grand et beau panorama qui s'appelle Lyon"*⁴⁹. Ce qui ne l'empêche pas, lorsqu'il décrit le cimetière de Loyasse, de reprendre presque mot pour mot certaines notations de son prédécesseur. Le tombeau de Madame Pupier, note Charavay par exemple, possède *"une jolie flèche gothique en marbre blanc"* (page 201). Le tombeau de Madame Pupier, reprend Péladan, *"a une jolie flèche ogivale en marbre blanc"*. Le remplacement de "gothique" par "ogivale" ne correspond pas à une différence de jugement. Les deux mots ont (ou plutôt peuvent avoir car un certain flou règne à ce propos) la même signification. Péladan a simplement adapté, en

49 (Péladan 1864) p.III.

toute rigueur, la phrase de Charavay à sa propre terminologie. On peut-être étonné que Péladan ait choisi pour modèle un guide qui laisse deviner des idées diamétralement opposées aux siennes. Autant (Charavay 1847) est anticlérical chaque fois que l'occasion se présente (à propos du Palais Saint-Pierre, du cimetière de Loyasse justement où l'enclos réservé aux prêtres le révolte) autant (Péladan 1864) se montre passionnément chrétien, fier des fortes traditions religieuses de sa ville. Ce qui est encore plus étonnant, c'est que Péladan cite quelques pages plus bas le livre de Combe et Charavay!⁵⁰ Désinvolture, négligence peut-être de la part d'un rédacteur pressé qui signe son forfait sans s'en apercevoir, mais qui témoigne cependant des liens qui unissent tous les guides de la première moitié du siècle, jusqu'en 1870.

Une note ajoutée à l'édition de 1836 du guide Chambet apporte une preuve supplémentaire, et tout aussi ambiguë de cette intimité. On se souvient que notre auteur citait Cochard parmi les auteurs dont il s'était inspiré: voilà ce qu'il en dit: *"M. Cochard a aussi publié, en 1826, un Guide de l'étranger à Lyon, mais nous ferons remarquer que la première édition du notre date de vingt ans et que par conséquent il n'a aucune ressemblance avec le sien, du moins quant à la rédaction. Nous ne voulons pas pour cela ôter à M. Cochard le mérite qu'il a*

50 (Péladan 1864) p.99: "De Loyasse à la maison Caille. Nous citons le passage suivant du Guide de l'étranger à Lyon publié en 1847 par MM. A. Combe et G. Charavay, afin de conserver le souvenir d'une construction romaine que quelque nouvelle découverte expliquera peut-être un jour."

*et dont il a donné tant de preuves par ses savantes recherches sur l'histoire de Lyon. Loin de nous semblable pensée! Mais nous avons voulu prendre date. Nota: depuis que cette note a été écrite, M. Cochard a été enlevé aux lettres dans un âge où ses confrères de l'Académie espéraient le conserver."*⁵¹

Assurément, une telle note ne semble pas destinée au voyageur mais à quelque concitoyen malveillant dont on voudrait prévenir ou corriger les commérages. Tout dans cette note, jusqu'à la courtoisie aigre-douce du ton, ramène au cercle familial dont on attend le jugement. Le touriste est oublié; le guide n'est plus que le terrain de luttes intestines.

Si l'on s'est penché presque uniquement ici sur les guides anciens, c'est que les ouvrages plus récents, et notamment tous les guides publiés par le syndicat d'initiative ont perdu cette familiarité subtile avec leurs prédécesseurs et leurs contemporains. C'est là une spécificité du "noyau dur" de notre corpus. La civilité plus ou moins chaleureuse qui s'y exprime ne manque pas de séduction pour nous, lecteurs de la fin du XXème siècle, habitués à une autre sécheresse. On peut se demander dans quelle mesure elle profitait au voyageur. Ces notes, ces renvois, ces citations sont autant de place perdue pour des index mieux fournis, une mise en page plus claire... Ce sera notre consolation.

III) STATUT DES JUGEMENTS.

⁵¹ (Chambet 1836) p.6.

L'abondance des lieux communs, le jeu des échos qui, d'un guide à l'autre, témoigne de l'existence d'un réseau d'auteurs soucieux de s'inscrire dans une même tradition n'empêche pas que se fasse entendre, ici ou là, des voix particulières. Il peut sembler paradoxal de vouloir en rendre compte, parce qu'on touche ici à ce qui, par définition, échappe aux regroupements, aux mises en relation qui sont à la base de toute analyse. Pourtant ces particularismes se présentent bien comme caractéristiques d'une partie de notre corpus, et s'opposent, de manière évidente, à l'impersonnalité qui sera de règle dans les guides ultérieurs. Il faut s'attaquer maintenant à ce qui rend si "pittoresque" une partie de nos guides, c'est à dire ce qui nous semble à nous, lecteurs habitués à d'autres modèles, gratuit, capricieux, voire superflu ou hors sujet. Ces digressions, ces jugements d'humeur, ces apartés échappent à une économie du guide à finalité exclusivement pratique: orienter le voyageur, et lui fournir aussi rapidement que possible les renseignements dont il a besoin. En ce sens, à coup sûr, elles sont de trop, mais cela ne signifie pas pour autant qu'elles soient insignifiantes et négligeables. Derrière les caprices d'une subjectivité exacerbée se devinent en fait des ambitions que le genre touristique a par la suite abandonnées. Celles d'un critique d'abord, celle d'un conseiller ensuite, qui suggère remèdes et solutions aux défauts qu'il remarque, celle d'un auteur enfin, au sens fort du terme: quelqu'un dont l'avis présente toujours un certain intérêt, sur quelque objet qu'il

se porte.

a) Critiquer.

Les jugements de valeur sont rarement absents des guides touristiques actuels, mais ils restent dans l'ensemble discrets, et cantonnés dans le domaine artistique, autour d'un vocabulaire limité et plutôt vague (ainsi les adjectifs "beau", "charmant", "sévère", "noble" etc. rencontrés fréquemment, et qui marquent le souci de ne pas trop gonfler les descriptions de notations inutiles). Au contraire, un Péladan semble presque considérer le guide comme une tribune pour exercer son talent de critique; et l'objet qu'à l'origine il décrit finit par disparaître pour laisser place à un discours de pure théorie. Ainsi à propos de la statue de Louis XIV, par Lemot place Bellecour, comparée au Napoléon de Nieuwerkeke, place Napoléon: *"Elle est d'un aspect grandiose qui la met bien au dessus de celle de Napoléon Ier. Comme vérité, le cheval de M. de Nieuwerkeke l'emporte sur celui de Lemot, qui est sans contexte un coursier décoratif et conventionnel; mais le cheval de Louis Le Grand impose par la puissance de ses formes, tandis que celui de Napoléon est maigre et sans mouvement"*. Et la notice s'achève sur une leçon d'esthétique: *"Il faut savoir que ce n'est jamais par l'exécution seule qu'une oeuvre d'art sera célèbre, mais que c'est surtout par le caractère élevé qu'elle présentera [...]"*⁵². Mais l'art n'est pas le seul domaine où puisse s'exercer ainsi l'esprit ou l'humeur de l'auteur, les passions

52 (Péladan 1864) p.289

politiques trouvent aussi à s'exprimer, pas toujours là où on les attendait. Ainsi (Charavay 1847) dont on se rappelle la cruelle diatribe contre les moniales de Saint-Pierre. Le prétexte choisi, ici, c'est le cimetière de Loyasse: *"Il nous semble, dit-il, que la distinction entre catholiques et protestants, appliquée à des cadavres, était déjà une injure assez grave faite à la raison et à la civilisation moderne pour qu'on dût s'abstenir d'y ajouter le déplorable pendant d'une sépulture séparée pour les prêtres. Séparation aussi odieuse qu'insolite et dont la seule utilité est de satisfaire la vanité sacerdotale."*⁵³ La description d'une ville chargée d'histoire, selon l'expression consacrée, où chaque monument peut être l'occasion d'une anecdote se prête finalement bien à ces digressions politiques. On en a un autre exemple avec (expo 1872 pages 135 et 136) toujours à propos de la statue de la place Bellecour, et plus précisément à la dédicace qui était gravée sur son piédestal: *"Ludovico Magno Regi, Patri, Heroï."*: *"Depuis le quatre septembre la municipalité républicaine de Lyon a remplacé ce "souvenir d'une époque tyrannique" par l'inscription suivante "chef d'oeuvre de Lemot, sculpteur lyonnais", parodiant ce qui se fit en 1848, où l'antique inscription fut remplacée par celle qu'on vient de lire, et où la statue elle-même faillit disparaître grâce à la niaiserie aussi méchante qu'idiote des édiles de ce temps-là."* En s'exprimant de manière aussi tranchée, sur un point d'actualité, l'auteur outrepassa à l'évidence son rôle de

53 (Péladan 1864) p.199, en note.

rédacteur de guide, mais dans le même temps, cette manière de s'imposer aux yeux du lecteur constitue une garantie: s'il se montre tant, c'est qu'il n'est pas mécontent de ce qu'il écrit, qu'il l'assume.

b) Conseiller.

Mais l'exercice critique n'est pas toujours une fin en soi, et il arrive fréquemment que l'auteur tire la leçon de ses appréciations et propose des remèdes aux imperfections qu'il constate. Un auteur comme Cochard s'en fait même un objectif: *"Nous nous sommes même permis, dit-il dans son introduction, de présenter quelquefois des vues d'intérêt public, persuadés que souvent une idée en fait naître une meilleure, et produit le plus grand bien"*⁵⁴. Le rédacteur se fait citoyen, et le guide cahier de doléances ou plan d'aménagement selon la nature des suggestions. Là encore, on peut distinguer ce qui relève de la vie de la cité, des propositions d'ordre essentiellement esthétique (qu'elles concernent l'urbanisme en général ou seulement tel ou tel monument). La nature du guide, attaché aux apparences, aux aspects de la ville, explique que les suggestions d'ordre purement moral soient tout de même relativement rares. On citera cependant (Cochard 1826), note page 89, qui remarque: *"Il ne manque à Lyon, pour compléter ses oeuvres de bienfaisance, qu'un hospice d'incurables, placé à la campagne, où seraient reçus les aveugles, les estropiés les personnes dont les infirmités excitent le dégoût et peuvent causer des impressions dangereuses"*. On n'a en

54 (Cochard 1826) p.VI ("Avertissement").

revanche que l'embarras du choix pour tout ce qui concerne l'aspect esthétique des monuments. Ainsi (Paussant 1843), dans son article sur le cimetière de Loyasse, souhaite-t-il une réglementation plus stricte dans l'aménagement des sépultures: *"On y lit [dans le cimetière] comme dans ceux de toutes les villes, des inscriptions de mauvais goût, dont la rédaction devrait être, ce nous semble, préalablement soumise à l'autorité, aussi bien que le dessin des monuments qu'on se propose d'élever. Cette mesure empêcherait l'établissement de certaines constructions de brique qui s'y trouvent et ressemblent assez à des guinguettes ou encore à des guérites de l'octroi"*⁵⁵. On opposera cette manière de dire les choses "en passant" avec la rhétorique argumentative qui se déploie chez (Péladan 1864) à propos de la construction de flèches sur les tours de Saint-Jean. On se trouve en présence ici d'un véritable petit rapport: Péladan trouve quatre raisons de ne pas construire de flèche: 1) *"Parce que les tours ne sauraient convenablement porter des flèches."* 2) *"Parce que les tours ne sont pas assez fortes pour supporter des flèches en pierre."* 3) *Parce que nous craindrions fort que l'on fît des flèches dans un style de fantaisie, ou bien dans un style plus ancien qu'il ne faut à des tours du XVème siècle.* 4) *"Parce qu'il faut laisser Saint-Jean tel qu'il est sans lui imposer de nouvelle surcharge"*⁵⁶. Par là, le voyageur est introduit au coeur d'un débat qui agite la ville et peut saisir, derrière

55 (Paussant 1843) p.113.

56 (Péladan 1864) p.163. (note).

les façades, une réalité nouvelle et riche. La ville "revue et corrigée" par nos auteurs se donne à voir non seulement telle qu'elle est, mais telle que la désirent ses habitants.

c) S'épancher.

Il est des cas pourtant où l'épanchement personnel semble défier les lois qui régissent le guide, même élargies à des fonctions nouvelles. Les contraintes du genre sont oubliées et le livre redevient alors espace de liberté investi par l'auteur. (Lions 1838) par exemple, trouve dans la description de l'académie des sciences et belles lettres qui siège au palais Saint-Pierre (description p.153), l'occasion d'un hommage à un maître: *"Que ne m'est-il permis, s'écrie-t-il, de nommer ici un de ses membres les plus distingués, afin de donner un éclatant témoignage au plus beau talent! Sa modestie pourrait s'en offenser - mais qu'importe? La reconnaissance n'a-t-elle pas ses privilèges? Cette pensée est tellement dominante qu'elle fait vibrer malgré moi sur mes lèvres le nom du docteur Parat... Hommage à son bon coeur! Honneur à son savoir! J'ai parlé, je suis satisfait."* Il faut savoir reconnaître ici, sous une phraséologie surannée qui peut nous paraître le comble de l'artificiel, l'irruption brusque du sentiment et de l'émotion. Péladan de son côté (il est vrai dans ce chapitre un peu particulier de son guide "emploi d'une journée à Lyon" que nous avons déjà eu l'occasion d'étudier) lance un religieux appel: *"Comprenez vous ce qu'il y aurait à faire ici par une presse éclairée, généreuse, apostolique, pour la moralisation des masses, pour attirer les divers*

*degrés de la bourgeoisie dans un mouvement collectif au profit de ce qui élève, de ce qui épure, de ce qui rend supérieur?"*⁵⁷ Quelques lignes auparavant, un sarcophage de la collection du palais Saint-Pierre avait été pour lui l'occasion de défendre ses théories quant à l'origine de l'écriture: "*En attendant, déclare-t-il, que les savants, d'un commun accord, demandent à l'écriture hiéroglyphique, la seule qui ait été utilisée pendant les dix-sept premiers siècles du monde, les révélations qu'elle peut seule donner, notons ici que nous serons peut-être signalé comme le premier qui ait expliqué une oeuvre de l'art romain au moyen des hiéroglyphes conservés en Chine, hiéroglyphes dont une grande partie ont été créés sous le règne d'Adam, tant par lui-même que par ses fils célèbres tels que Tao nao et Py chéou, penseurs gigantesques dont la mémoire, jusqu'à ce jour environnée de gloire en Asie doit devenir également célèbre en Europe et surtout en France, quand la science marchera.*"⁵⁸ Mais Péladan a aussi des idées sur l'histoire naturelle (il n'a que sarcasmes pour les "*périodes géologiques et autres rengaines fort accréditées*"⁵⁹) et conteste la classification, fondée à tort selon lui sur le système nerveux, de la galerie zoologique du musée. Quarante-seize lignes de notes pp.429 à 432 sont consacrées à sa préférence pour le système de Ducrotoy de Blainville. La loufoquerie assez distrayante des idées exposées (ce Péladan

57 (Péladan 1864) p.540.

58 (Péladan 1864) pp.382-383.

59 (Péladan 1864) p.427.

est sans doute le frère, sinon le père du fameux Sâr, Rose-Croix sulfureux dont on trouve un étonnant portrait en pied au Musée des Beaux-Arts de Lyon) rend plus piquante encore la manière qu'à l'auteur de s'imposer. Les emprunts faits ici ou là, la reprise de certains lieux communs n'empêchent pas un caractère (ici au combien particulier!) de s'exprimer. C'est la matière complexe de la ville elle-même, dans sa richesse et ses détours, qui prodigue les occasions. En marge des chapitres, des notes, des parenthèses témoignent de l'incapacité de certains guides à s'en tenir aux limites strictes d'un genre. Mais cette imperfection en même temps, est le signe d'une vitalité, d'un enthousiasme qu'on aura bien du mal à retrouver par la suite.

C O N C L U S I O N

Les guides lyonnais accusent un certain retard par rapport à Paris. C'est au XIXème siècle et non au XVIIIème que s'y opère la passage du modèle ancien des antiquités à celui du guide conçu comme ouvrage essentiellement pratique. Cependant, à la fin du siècle, le temps a été rattrapé, et les quelques Livrets-Guides qui subsistent se sont alignés sur le modèle triomphant des guides Joanne ou Baedeker.

On a pu saisir cependant, au cours de cette étude l'homogénéité d'un petit groupe de guides de la première moitié du siècle qui a retenu notre attention par son aspect typiquement lyonnais, sa volonté de parler de Lyon depuis Lyon. Son intérêt venait aussi de la variété des formules structurales employées, témoignant d'une vitalité qui allait peu à peu s'éteindre sous l'influence hégémonique des grandes collections. La souplesse d'un genre paralittéraire encore jeune autorise d'autre part, nous l'avons vu, une liberté de ton et de manière qui, jointe au parfum démodé des idées et de leur expression n'est pas le moindre charme de ces guides.

Il n'est pas impossible que cette naïveté perdue fasse l'objet d'une reconquête de la part des guides modernes, quand par ailleurs les améliorations apportées à l'élaboration des index, de la mise en page, des illustrations, pour ne parler que des aspects les plus extérieurs du guide, ne laisse presque plus rien à désirer.

Nous ne pouvons conclure ce travail cependant sans évoquer les

prolongements et les compléments qu'il réclame. En effet, dans notre souci de rester au plus près des textes, et notre effort, dans le même temps, pour les apprécier dans leur diversité, il se peut bien que nous ayons posé davantage de questions que nous ne pouvions y répondre. Pour ce faire, il nous manque d'abord une histoire générale des guides qui permette de replacer nos guides lyonnais dans une perspective d'ensemble. Les deux études dont nous disposons, celle de Chabaud et Monzani sur les guides parisiens des XVII et XVIIIème siècles, celle de Nordman sur les guides Joanne nous ont permis d'établir des comparaisons, mais ne pouvaient tenir lieu de cadre général dans lequel inscrire les résultats de notre étude. Il faudrait voir ensuite, en amont de ce travail pourrait-on dire, qui sont exactement les auteurs de nos guides et essayer d'évaluer leur place dans le monde de l'édition lyonnais du XIXème siècle. On s'est contenté de notices éparses, quand elles existaient, il faudrait dresser un tableau biographique plus complet qui puisse servir de contrepoint à l'esquisse, limitée au seul texte des guides, que nous avons ici tracée. On voudrait connaître enfin, en aval cette fois, le public réel de ces guides et ses usages. Mais il est à craindre qu'il nous échappe toujours, et que nous en soyons réduits à les imaginer d'après nos propres habitudes. Il reste donc beaucoup à faire; du moins espérons-nous que ce travail ait au moins convaincu que des recherches en ce sens se justifiaient: la fausse évidence des guides, fruit d'un succès qui n'a pas annobli le genre touristique

pour autant, mérite d'être remise en cause. Le foisonnement de choix, de partis-pris, des stratégies qu'il nous a été permis d'apercevoir au cours de cette étude nous en donne assurément la preuve.

BIBLIOGRAPHIE

A) Histoire de Lyon:

PELLETIER, A. ROSSIAUD, J (dir.) *Histoire de Lyon des origines à nos jours: tome II: du XVIème à nos jours*. Sl.: Hovarth, 1990.

B) Sur le monde de la librairie à Lyon au XIXème siècle:

BEGUET, B. *L'imprimerie et la librairie à Lyon (1800-1850)*. Lyon, E.N.S.B, 1986.

LACROIX, N. *Les imprimeurs lyonnais (1870-1900)*. Lyon: Université Jean Moulin; E.N.S.B, 1991.

C) Ouvrages généraux sur le tourisme:

DUCHET, R. *Le tourisme à travers les âges*. Paris: Vigot, 1949.

BOYER, M. *Le tourisme*. Paris: ed. du Seuil, 1972.

GOUJON, P. *Cent ans de tourisme en France*. Paris: Le Cherche Midi, 1989.

D) Articles généraux:

CASSOU, J. "Du voyage au tourisme". *Communications*. 1967, n°10, pp 25-33.

GOULEMOT, JM. "Le discours sur les voyages au XVIIIème siècle: remarques sur une émergence complexe". *Société*. Avril 1986, n°8

E) Histoire des transports:

AYNART, T. *Voyages au temps jadis, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Suisse, en Italie, en Sicile, en poste, en dilligence, en voiturin, en traîneau, en esperonade, à cheval et en patache de 1787 à 1844*. Lyon: Mongin-Rusard, 1888.

F) Etudes sur les guides touristiques:1) Deux bonnes introductions:

NORDMAN, D. "Les guides Joanne, ancêtres des guides bleus". In

NORA, P (dir.) *Les lieux de mémoire, II: La Nation*. Paris: Gallimard, 1986, t.1, pp 529-567.

JENDRON, I. (dir.) *L'art du voyage: 150ème anniversaire des Guides Bleus*. Paris: Hachette, 1991.

On retiendra particulièrement dans cet ouvrage la contribution de:

BARRAL I ALTET, X. "Les monuments artistiques: enquêtes érudites et tourisme culturel (1841-1945)" pp 67-78.

2) Autour de Roland Barthes:

BARTHES, R. *Mythologies*. Paris: ed. du Seuil, 1957.

GRITTI, J. "Les contenus culturels du Guide Bleu: monuments et sites." *Communications*. 1967, n°10, pp 51-64.

LERIVRAY, B. *Guides bleus, guides verts et lunettes roses*. Paris: ed. du Cerf, 1975.

3) Travaux universitaires:

ASTOURIAU, S. *La France provinciale à travers les récits des voyageurs de la première moitié du XIXème siècle*. Paris: Université de Paris IV, 1979.

CHABAUD, G. MONZANI, P. *Les guides de Paris au XVIIème et XVIIIème siècle: images de la ville*. Paris: Université de Paris I, 1979.

LE BERRE-CHARBONNIER, MB. *L'image du Dauphiné à travers les guides touristiques généraux du XIXème siècle, ou le rôle des intellectuels alpinistes dans l'histoire du voyage en Dauphiné au XIXème siècle*. Grenoble: Université de Grenoble III, 1984.

BARGE, M. *Evolution du tourisme en Provence Alpes Côte d'Azur à travers les guides*. Marseille: Université de Provence, 1987.

4) Livres et articles divers:

BONNARD, L. "Quelques anciens guides des voyageurs en France". *Revue du Touring-Club de France*. Mai-juin 1916, pp 87-88 et juillet-août 1916, pp 111-114.

BONNEROT, J. "Les guides de voyage". *Bulletin du bibliophile et du bibliothécaire*. 1954, n°3, pp 151-157.

CHERONNET, L. AMBRIERE, F. MARSAY, M. *Les guides touristiques*. Sl., sn., sd., pp 79-86.

Ce texte trouvé malheureusement sans références dans un recueil d'articles découpés a vraisemblablement été écrit autour des années cinquante.

5) Etudes bibliographiques:

FORDHAM, HG. *Catalogue des guides-routiers et des itinéraires français (1552-1850)*. Paris: Imprimerie Nationale, 1920.

Et, du même auteur:

"Les guides routiers, itinéraires et cartes routières de l'Europe, 1500-1850". *Bulletin de la société historique et artistique Le Vieux Papier*. Octobre 1926, n°115, pp 57-58.

ANNEXE

*Tous les guides ici présentés sont conservés à la
bibliothèque municipale de la Part-Dieu, et reproduits avec
son aimable autorisation.*

I) QUELQUES PAGES DE TITRE.

LE GUIDE DU VOYAGEUR

ET DE L'AMATEUR

A LYON,

OU

DESCRIPTION HISTORIQUE DES MONUMENS, CURIOSITÉS
ET ÉTABLISSEMENS PUBLICS ET PARTICULIERS QUE
RENFERME CETTE VILLE ; SUIVIE D'UNE NOTICE SUR
LES RUES, PLACES, QUAIS, ETC. ;

Par M. M. - F. Cochard,
Membre de l'Académie de Lyon.



ORNÉ D'UN NOUVEAU PLAN.

LYON,

J.-B. PEZIEUX, LIBRAIRE,

PLACE LOUIS-LE-GRAND, N.º 17.

1826.

(Cochard 1826)

DICTIONNAIRE-INDICATEUR

OU

LE GUIDE INDISPENSABLE

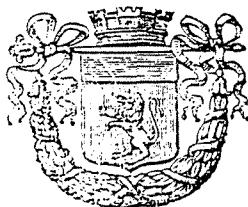
DE L'ÉTRANGER

A LYON,

Egalement indispensable aux Habitants de cette Ville,
Infinitement plus complet, plus portatif, plus commode et beaucoup
moins cher, que tous les Indicateurs parus à Lyon jusqu'à ce jour.

PAR M. P. P.

Prix : 1 fr. 50 cent.



A LYON,

CHEZ J. NIGON, IMPRIMEUR,

rue Chalamont, 5,

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.



1843.

(Paussant 1843)

356472

EXPOSITION UNIVERSELLE DE LYON

NOUVEAU GUIDE

DE

L'ÉTRANGER A LYON

HISTORIQUE, DESCRIPTIF ET INDUSTRIEL

Esquisse historique et descriptive
des Monuments, Bibliothèques, Musées, Théâtres,
des Rues, Places, Quais et Boulevards,
des Promenades les plus intéressantes à faire à Lyon
et dans les environs.
Indicateur impartial des Hôtels, des Restaurants,
des Cafés, Cercles, etc.
Service des chemins de fer et des divers omnibus
de la ville et de la banlieue,
etc., etc.



LYON

P. N. JOSSERAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR

3, PLACE BELLECOUR, 3

1872

(Expo 1872)

1902

372754



DISTRIBUÉ GRATUITEMENT
 Pour les autres au lieu de la même
 version portant le même n°

(Livret - Guide 1902)

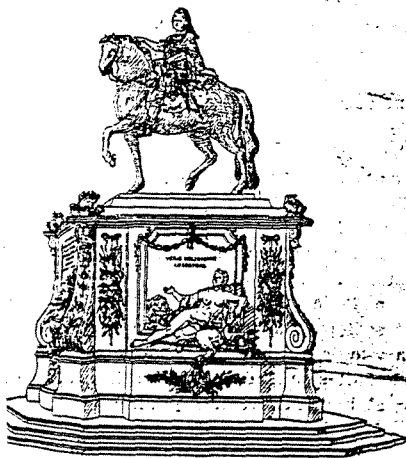
II) ILLUSTRATIONS. (Voir pp. 29-30)

— 5 —

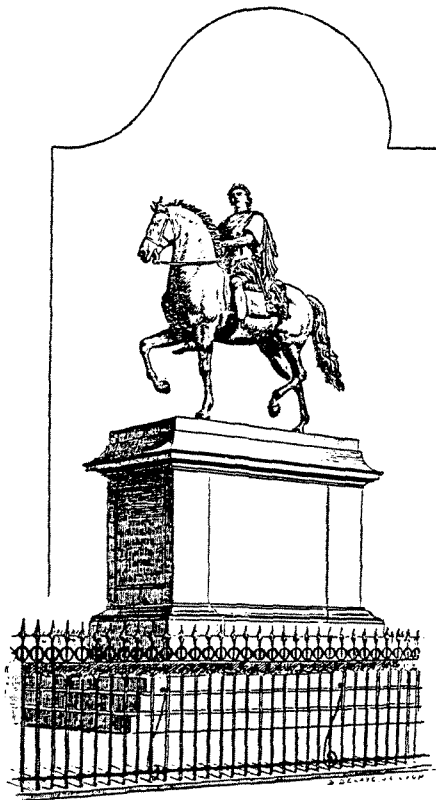
PREMIÈRE PROMENADE

De Bellecour à Perrache

Bellecour est un vaste rectangle qui n'a pas moins de 200 mètres de large sur 310 de long. Elle est bornée à l'est et à l'ouest par des façades de style uniforme. — Au moyen-âge, c'était une marecageuse, appartenant aux *Levistes* et aux *du*. On y chassait la bécasse sous Henri IV. Une promenade fut établie en 1651. En 1712, on y érigea une

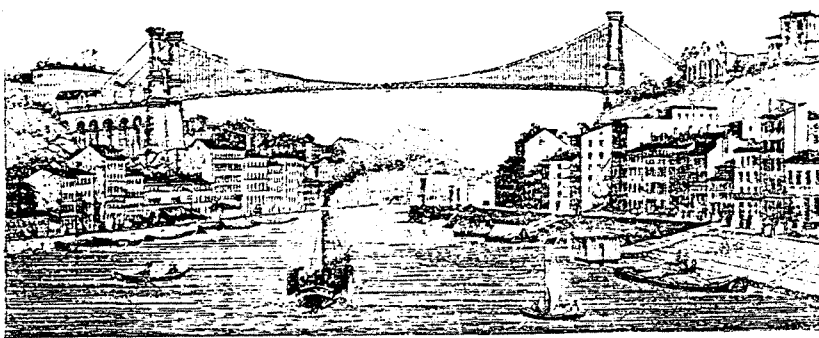


Ancienne statue de Louis XIV

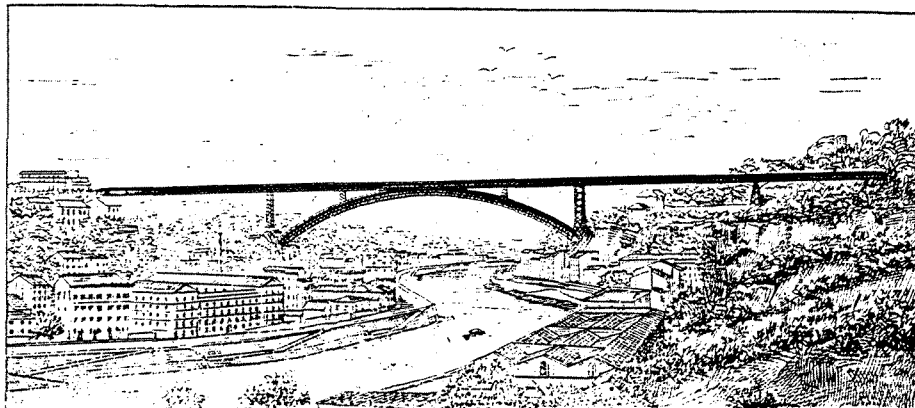


Statue actuelle de Louis XIV

(Lyon - Guide 1894)



Projet ancien de Pont suspendu reliant la Croix-Rousse à Fourvières



Pont Clavenad projeté entre Fourvières et la Croix-Rousse

(Lyon - Guide 1894)

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION:	p.1
CORPUS:	p.8
Première partie:	
LE GUIDE, MIROIR DE LA VILLE:	p.12
A) <i>REPRESENTER</i> :	p.13
I) COUP D'OEIL GENERAL: LA VILLE EN UN MOT:	p.13
II) LES PLANS:	p.18
a) L'orientation:	p.19
b) Quadrillage et repérage des monuments:	p.20
c) Limites:	p.21
d) Quartiers:	p.21
e) Couleurs:	p.22
III) LES ILLUSTRATIONS:	p.23
a) Thèmes:	p.24
b) Style des photographies:	p.26
B) <i>PARCOURIR</i> :	p.30
I) ENTREES:	p.31
II) D'UN LIEU A L'AUTRE:	p.35
a) Organisation générale:	p.36
b) Deux exemples atypiques: (Lions 1838) et (Paussant 1843):	p.37
c) Variété des parcours:	p.39
d) Fonctionnement des parcours:	p.42
C) <i>RACONTER: L'HISTOIRE DE LA VILLE</i> :	p.45
I) LES RESUMES HISTORIQUES:	p.45
a) Mesure du temps:	p.46
b) Siècles phares, siècles oubliés:	p.49
c) Trois temps forts:	p.52
La Fondation:	p.53
Affectivité révolutionnaire:	p.54
Les insurrections:	p.55
III) HISTOIRE ET DESCRIPTION:	p.58
Deuxième partie:	
L'ART DE VISITER:	p.61
A) <i>POUR LA COMMODITE DU LECTEUR</i> :	p.62
I) SE REPERER DANS LE GUIDE:	p.62
a) Format et nombre de pages:	p.62

b)	Couvertures:.....	p.63
c)	Contraste typographique:.....	p.64
d)	Table des matières et index:.....	p.65
II)	CIRCULER DANS LE GUIDE:.....	p.67
III)	PUBLICITES, RENSEIGNEMENTS, BONNES ADRESSES:.....	p.70
a)	Annonces publicitaires:.....	p.72
b)	Informations, conseils, adresses:.....	p.73
c)	Du public au privé:.....	p.78
B)	<i>LE DESTINATAIRE DES GUIDES:</i>	p.81
I)	PORTRAITS DU VOYAGEUR:.....	p.82
a)	Etrangers voyageurs:.....	p.82
b)	Lyonnais:.....	p.83
c)	Touristes:.....	p.84
II)	FAMILIARITES:.....	p.87

Troisième partie:

P R E S E N C E D E S A U T E U R S :		p.90
---------------------------------------	-------	------

A)	<i>DEFENSE ET ILLUSTRATION DE LA VILLE DE LYON:</i>	p.90
I)	UNE MAUVAISE REPUTATION:.....	p.91
a)	Lyon, ville délaissée:.....	p.91
b)	Légende noire:.....	p.92
c)	Lyon a bien changé:.....	p.94
d)	Une ville qui se mérite:.....	p.96
II)	LYON CONTRE PARIS:.....	p.97
a)	La seconde ville de France:.....	p.97
b)	Comparaisons:.....	p.99
III)	PETITE PATRIE:.....	p.102
B)	<i>PERSONNALITE DES GUIDES:</i>	p.108
I)	TOPOI:.....	p.109
II)	CITATIONS:.....	p.114
a)	Citations explicites:.....	p.116
b)	"Reconnaisances de dette":.....	p.117
c)	Emprunts et conflits:.....	p.119
III)	STATUT DES JUGEMENTS:.....	p.121
a)	Critiquer:.....	p.123
b)	Conseiller:.....	p.125
c)	S'épancher:.....	p.127

CONCLUSION:		p.129
BIBLIOGRAPHIE:		p.132
ANNEXE:		p.135



* 9 5 5 4 2 7 A *